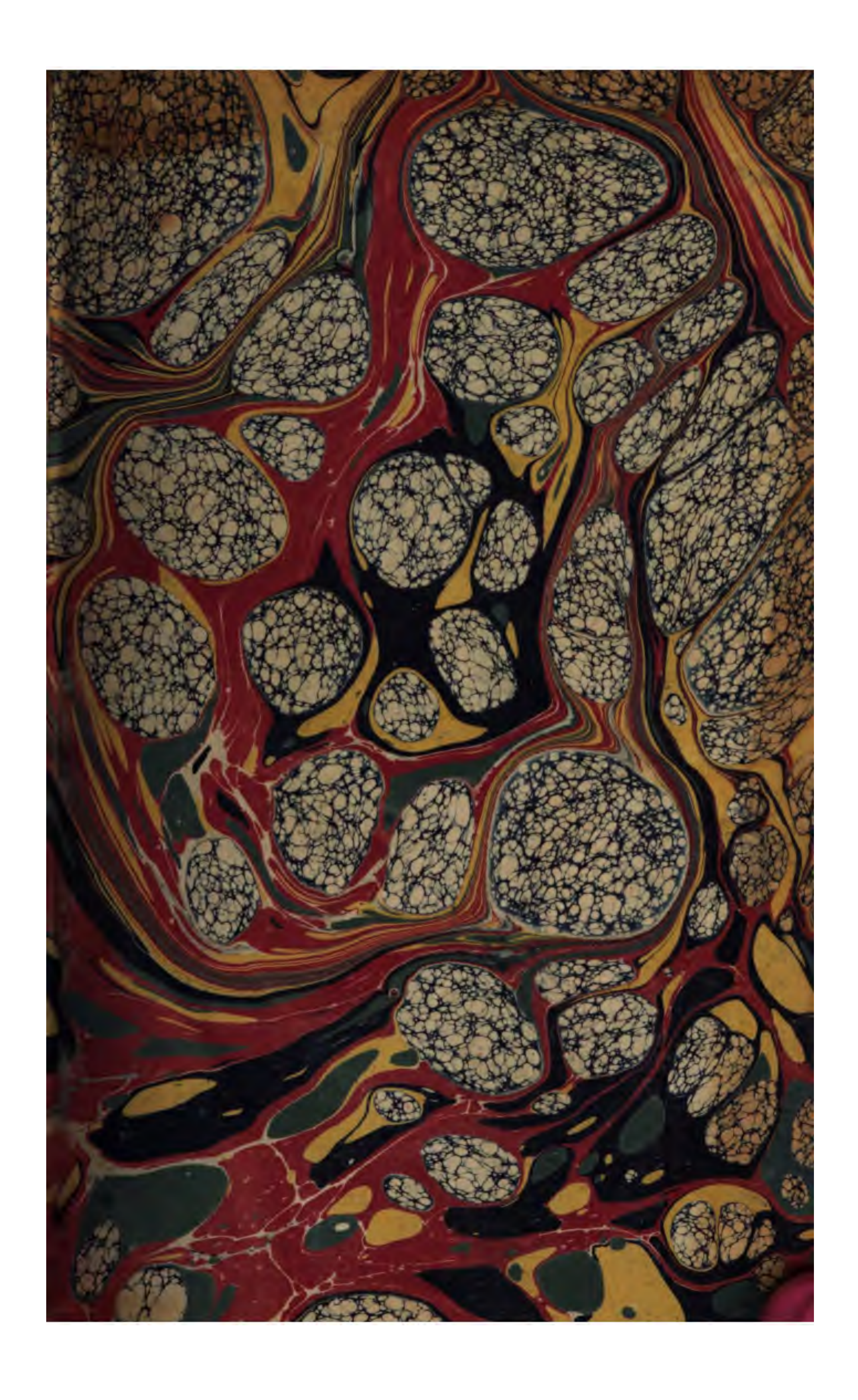
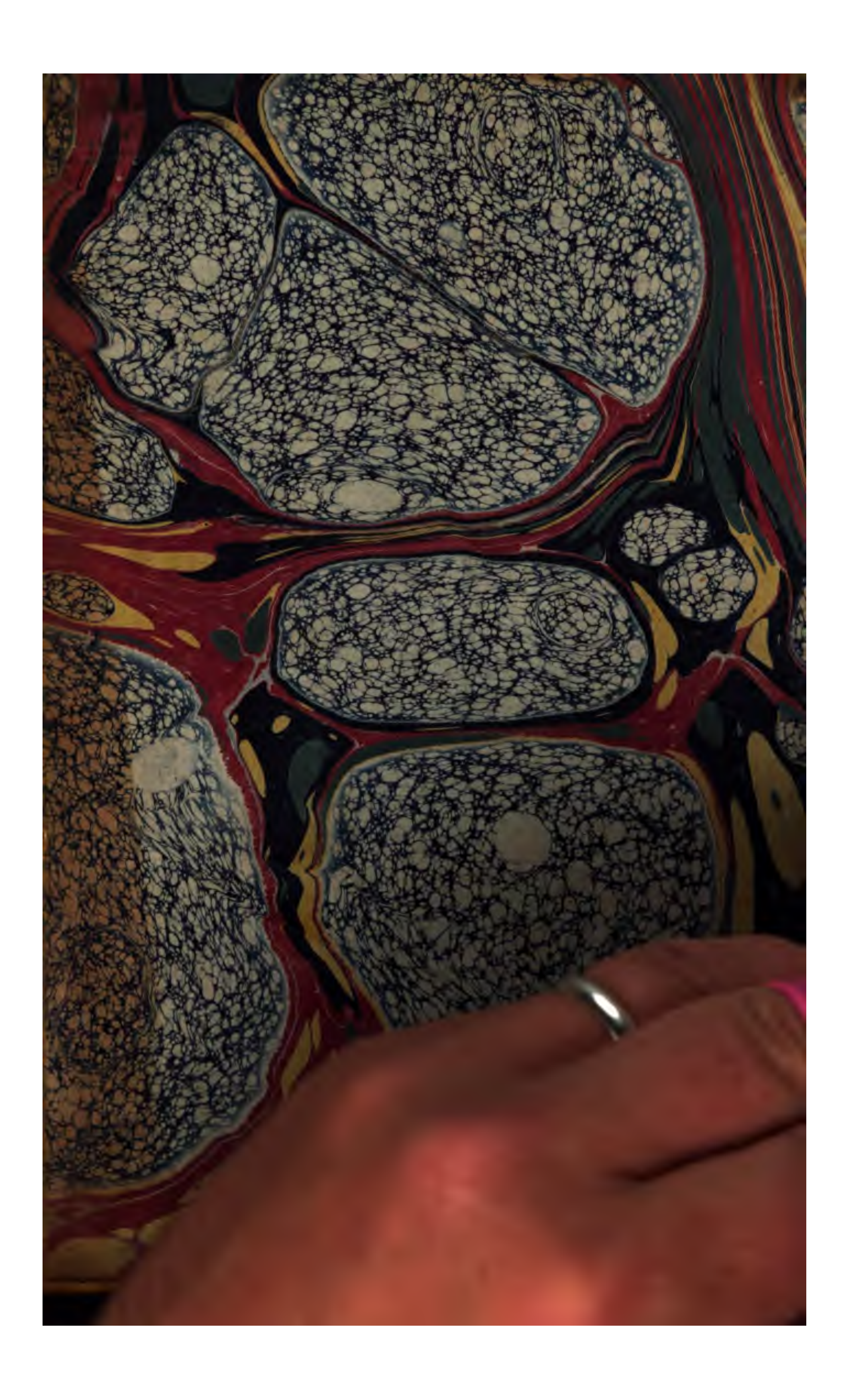
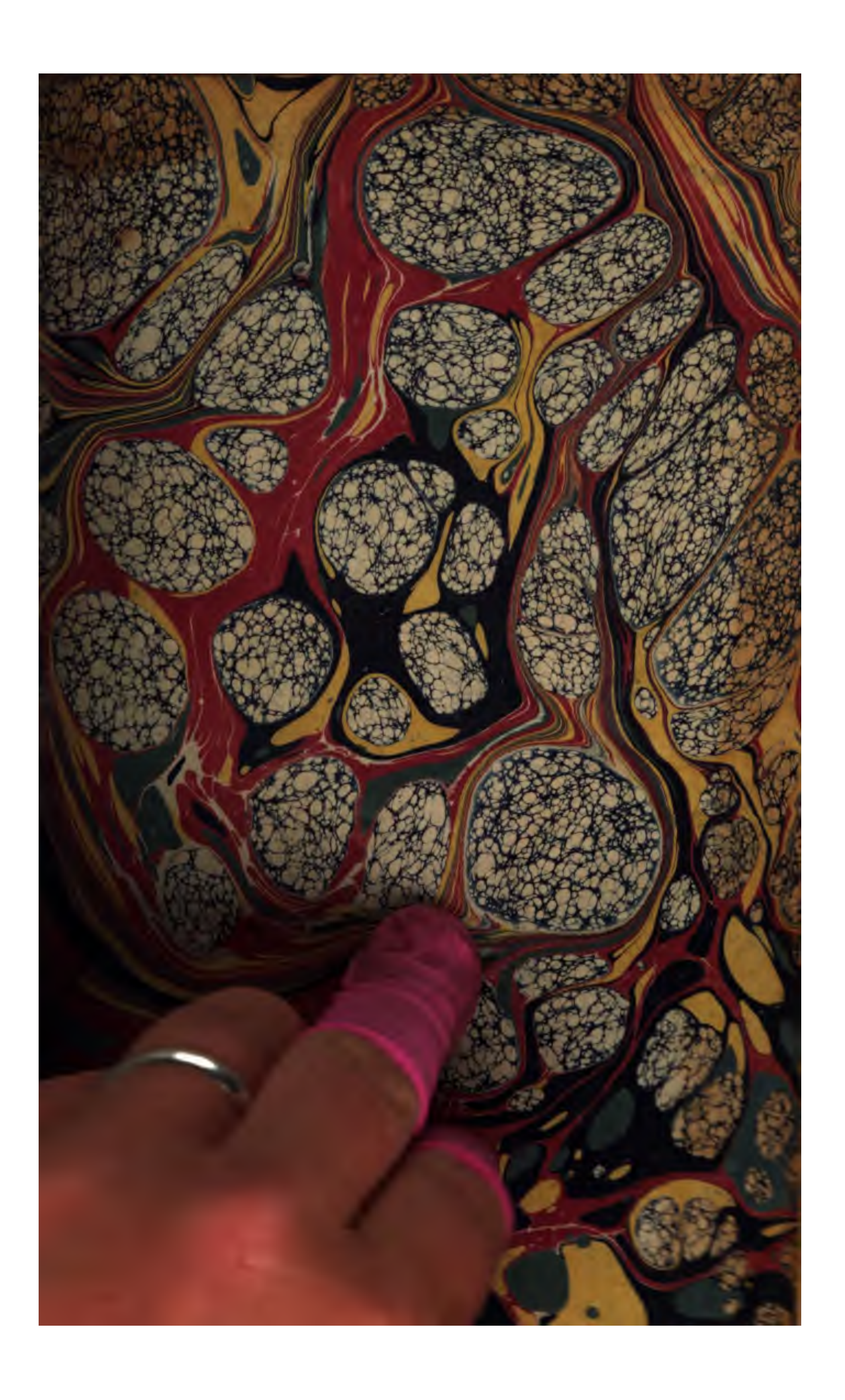












LA DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALIGHIERI,

CONTENANT LA DESCRIPTION

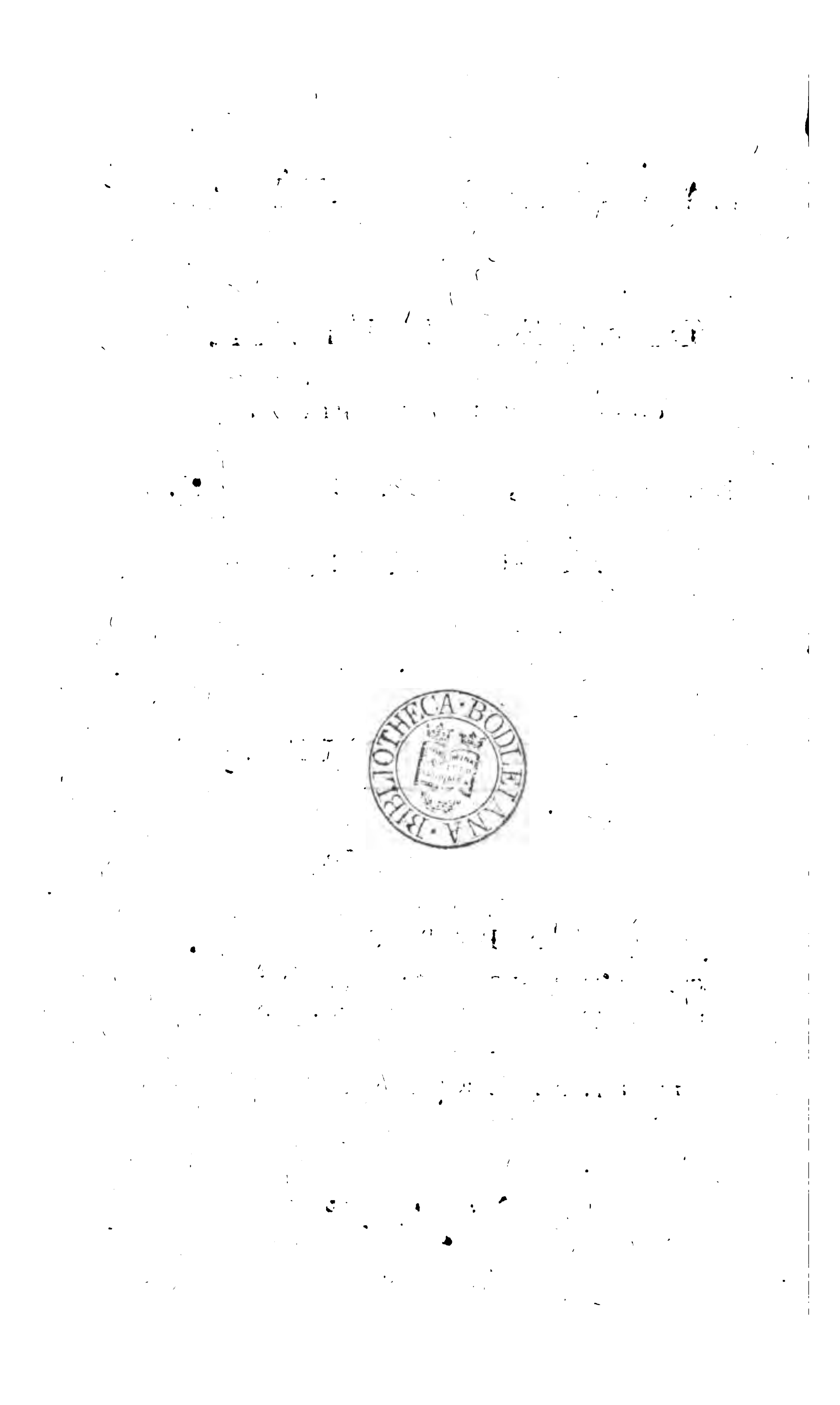
DE L'ENFER, DU PURGATOIRE

ET DU PARADIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ SALLIOR, SUCCESSEUR DE DIDOT JEUNE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 22.

L'AN IV DE LA RÉPUBLIQUE (1796).


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

PRÉFACE.

Une traduction, si bonne qu'on puisse la supposer, ne dédommage jamais entièrement du plaisir que donneroit la lecture de l'original. C'est une plante étrangère qui se naturalise difficilement, et ne porte jamais des fruits aussi bons que sur la terre natale.

Cette vérité devient incontestable lorsque c'est un poëte qu'on traduit, sur-tout si on le traduit en prose.

Ce qui rend une traduction de Dante plus difficile que celle d'un autre poëte, ce n'est pas, comme on l'a dit, parce qu'il écrivoit dans un temps où la langue italienne n'avoit point encore acquis cette aménité et cette grâce dont son poëme offrit d'heureux essais; ce n'est pas non plus, comme on l'a dit encore, parce que les allégories qu'il a employées obscurcissent le sens de ses vers: c'est véritablement parce qu'à l'exemple d'Homère et des autres grands poëtes qui ont, pour ainsi dire, créé le génie

Dante un coloris qui lui est étranger. En ne lisant que l'ouvrage du traducteur, on croiroit que Dante fut un de ces écrivains dont l'esprit recherché l'emporte quelquefois et sur le génie et sur la force des pensées. Si, au contraire, on compare le texte et la traduction, on verra que le génie étoit l'appanage du poëte, et que l'esprit est un défaut du traducteur ; on croira voir à chaque page le portrait de Dante en face de celui de Rivarol. La Divine Comédie, ainsi traduite, ressembleroit à un chef-d'œuvre de Raphaël mal copié par Boucher.

La traduction que j'offre au public est de Détouteville, petit-fils du grand Colbert. Moutonnet en dit beaucoup de mal dans sa préface. Il dit que Montesquieu parle assez désavantageusement de l'ouvrage et de l'auteur. Il ajoute qu'elle est plate et infidelle, et qu'elle ne lui a été d'aucune utilité. En lisant Montesquieu, on voit que Moutonnet en a imposé, puisqu'au contraire ce grand homme

s'intéresse à ce que l'abbé de Guasco revoye le travail de Détouteville. Moutonnet est, selon moi, coupable d'ingratitude envers ce premier traducteur de Dante; et rappeller ici la critique qu'il a faite de ce travail, c'est prouver que je ne la crois pas dangereuse.

Au surplus, cette traduction aura le mérite incontestable de réunir les trois parties du poëme. Ceux qui voudront juger entre Détouteville, Rivarol et Moutonnet, pourront, le texte à la main, comparer le passage des amours de Françoise de Ravenne à la fin du cinquième chant de l'Enfer, ou la vengeance d'Ugolin, au commencement du trente-troisième.

On ne trouvera point de notes à la suite de cette traduction; celles qui existent dans les autres éditions sont fort insuffisantes pour ceux qui voudroient chercher dans ce poëme l'histoire des guerres entre les Guelfes et les Gibelins, et celle des principaux personnages que Dante a illustrés par ses vers. Je n'offre cette

traduction, qui sans doute n'est pas sans défauts, que pour donner au public une première idée de l'ensemble d'un poëme très-singulier et qui présente de très-grandes beautés. Cette traduction est, pour ainsi dire, la préface d'une traduction plus digne de l'original. Pour suppléer aux notes, je donne l'analyse de tout l'ouvrage tirée d'une vie de Dante très-bien rédigée par M. Prévost d'Exmes. Je crois pouvoir avouer que quelques passages que Détouteville avoit omis, ont été rétablis; que quelques endroits ont été rectifiés; mais il m'a paru juste de le faire connoître pour le premier traducteur de Dante, et de lui assurer la gloire qu'il a certainement méritée.

La vie de Dante qui précède l'ouvrage est prise de l'académie des sciences de Bullart. Elle n'est pas très-bien écrite; mais elle contient tout ce qu'il est indispensable de savoir sur notre poëte.

ANALYSE
DE LA DIVINE COMÉDIE.

L'ENFER.

DANTE suppose qu'il a eu au milieu de sa vie une vision pendant laquelle il a parcouru les trois séjours où l'on croit que les ames résident après la mort. Il se trouve au milieu de la nuit dans une forêt obscure qui lui inspire une grande frayeur. Au lever de l'aurore, il se voit au pied d'une montagne dont plusieurs animaux féroces défendent les approches. Virgile envoyé vers lui par Béatrix, son ancienne amie, offre de le conduire jusqu'aux portes du Paradis, après lui avoir fait traverser l'Enfer et le Purgatoire.

Selon les commentateurs, tout ceci est allégorique. Dante représente l'homme, que l'attachement aux plaisirs terrestres détourne du chemin de la vertu. Virgile est l'emblême de la raison naturelle, qui doit guider l'homme et réprimer ses penchans vicieux. Béatrix indique la théologie qui élève l'homme au-dessus

de lui-même, en lui faisant connoître les vertus chrétiennes.

Les deux poëtes entrent en Enfer, et Dante en commence la description. La première demeure est destinée à ceux qui ont mené une vie indolente et oisive. Leur punition est l'ennui. Dante y place Célestin V qui abdiqua le trône pontifical en faveur de Boniface VIII, et cependant l'église a placé ce Célestin au nombre des saints.

Il décrit ensuite les Limbes, où sont les enfans morts sans baptême avec les hommes qui, avant l'établissement du christianisme, ont sagement vécu d'après les seuls principes de la loi naturelle. Leur peine consiste dans la privation de la vue de Dieu. Homère, Horace, Ovide, Lucain et Virgile lui-même occupent dans les Limbes une demeure particulière et paisible. Énée, César, Saladin et quelques autres héros; Aristote, Cicéron, Averroès, et plusieurs philosophes distingués y sont aussi placés.

Notre poëte et son guide entrent dans le Tartare divisé en plusieurs cercles. Le premier renferme les amans coupables. On y voit Sémiramis, qui voulut épouser son fils; Didon et Cléopâtre, qui par suite de leur passion se

donnèrent la mort. Dante écoute avant de sortir de ce cercle le récit des amours de Françoise Malatesta, dame de Rimini, avec Paul Malatesta, son beau-frère. Cet épisode est un des plus beaux morceaux de la Divine Comédie; c'est un chef-d'œuvre de poésie et de sensibilité. Dans le cercle suivant sont punis les gourmands; Cerbère en est le gardien, et Pluton y règne. Dante y reconnoît un de ses compatriotes surnommé Ciacco, nom qui signifie *porc*.

Ils passent ensuite dans le cercle où sont punis les avares et les prodigues. Ils y tournent en sens contraire, et se font, à chaque fois qu'ils se rencontrent, les plus cruels reproches.

En continuant leur voyage ils visitent ceux qui se sont abandonnés à la colère et à la paresse.

Phlégias leur fait ensuite traverser dans sa barque un marais pestiféré où sont plongés ceux qui, par leur inutilité, ont été dangereux sur la terre.

Parvenu à l'entrée d'une ville appellée Dité que des anges rebelles habitent et qu'ils défendent, ainsi que les furies et la terrible Méduse, Dante est pendant quelques instans

abandonné par Virgile. Un ange fait ouvrir les portes de cette ville. Dante n'y voit que des sépulcres; les uns renferment les ombres des hérésiarques. Le poëte y place Épicure et ses sectateurs; il y place aussi le poëte Farinata et Cavalcanti, soupçonnés de matérialisme, ainsi que l'empereur Frédéric II et le cardinal Ubaldini, connu par quelques poésies italiennes.

Dans les trois cercles suivans les amès coupables sont encore plus tourmentées. Le pape Anastase, soupçonné d'hérésie est un des premiers qu'il rencontre. Les usuriers sont réunis aux sodomistes. C'est dans la ville de Dité qu'ils voyent le Minotaure occupé à la garde d'un gouffre dans lequel les centaures lancent des flèches sur les damnés. Les deux poëtes montent sur le dos de Nessus pour traverser un fleuve bouillant. C'est là que souffrent les princes cruels et sanguinaires. Ils remarquent Alexandre, Attila, et l'exécrable Ezzelin qui fit brûler Aldobrandin, son chancelier, avec douze mille Padouans.

Nessus conduit les deux poëtes dans une forêt gardée par les harpies. Dante romp une branche d'arbre, il en sort du sang, et une voix inconnue reproche à Dante sa cruauté.

Cette ombre est celle de Pierre Desvignes, chancelier de l'empereur Frédéric II, qui se tua dit-on de désespoir.

En sortant de cette forêt, Dante rencontre Brunetto Latini, son ancien maître de poésie.

Virgile et son élève sont transportés, sur le dos de Gérion, au bord d'un puits appellé Malboge et partagé en dix cercles. On y trouve les ames des hommes qui enlevoient des femmes pour en fournir aux autres; les simoniaques, parmi lesquels se trouve le pape Nicolas III, de la famille des Ursins; ensuite on y voit Boniface VIII qui mourut de honte et de douleur d'avoir été prisonnier de Philippe-le-Bel, son ennemi déclaré; enfin Dante y rencontre Clément V, qui seconda les vues de Philippe-le-Bel, pour la destruction de l'ordre des Templiers.

Ce puits renferme encore les devins, les magiciens, et tous ceux qui se sont mêlés d'astrologie judiciaire, telle que Manto, fille de Tirésias, qui donna son nom à la ville de Mantoue, dans laquelle Virgile étoit né.

Les hypocrites sont dans le sixième cercle. Dante désigne particulièrement des religieux institués par Urbain IV, qui portoient le nom de Frères de sainte Marie, et que le peuple

appelloit par dérision frères *Roger Bontems.*

Le septième cercle renferme les voleurs. Ils sont déchirés par des serpens, et leurs entrailles renaissent sans cesse, pour être dévorées de nouveau. Parmi ces malheureux, on remarque Vanni Fucci, de Pistoie, qui avoit volé les vases sacrés de cette ville. Dante voit avec regret dans le cercle des voleurs cinq de ses concitoyens.

Après les voleurs, viennent les fourbes, tels que Diomède et Ulysse qui, par supercherie, enlevèrent le palladium de Troye. Le plus remarquable des fourbes cités dans ce chant, est Guidon de Moufeltre qui, de l'état militaire, passa dans l'ordre de saint François. Dante parle aussi d'un prince Toscan, appellé Machinardo, lequel passoit alternativement du parti des Guelfes dans celui des Gibelins.

Dans le neuvième cercle du puits infernal, on voit Mahomet et d'autres hérésiarques célèbres, tels que Bertrand de Born, troubadour qui excita à la révolte le fils de Henri II, roi d'Angleterre.

Dans le vingt-huitième chant, le poëte confond les traîtres à la patrie avec les hérétiques; leur supplice est de se déchirer les entrailles.

Les faussaires sont punis dans le dixième cercle. Griffolino d'Arezzo s'y trouve renfermé pour avoir trompé le bâtard d'un évêque de Sienne, en promettant de lui apprendre l'art de s'élever dans les airs, et pour s'être livré à l'étude de l'alchimie. Dante saisit cette occasion pour reprocher aux Siennois leur vanité.

Dans le même cercle, les adultères, les incestueux, les faux-monnoyeurs sont confondus avec les faussaires; on y voit la femme de Putifar qui tenta de séduire le chaste Joseph. On y trouve aussi un faussaire nommé Schiechi, auquel Donati fut redevable d'une succession dont il avoit été privé. Schiechi ayant caché la mort du testateur, se mit dans le lit du défunt, et dicta un testament favorable à Donati.

En sortant du puits, les deux poëtes rencontrent des géans qu'ils prennent pour de grosses tours. Ils passent ensuite sur les bords d'un lac de glace dont la température n'est jamais adoucie.

Une trahison du comte Ugolin, gouverneur de la ville de Pise, dont il voulut usurper la souveraineté, fournit à notre poëte le morceau le plus intéressant de cette première partie de son poëme. Roger, que ce barbare avoit

fait périr de faim dans un cachot où il l'avoit enfermé avec ses enfans, est représenté rongeant le crâne de son ennemi. Ce passage et le récit que Roger fait de ses malheurs sont sublimes et effrayans.

Dante rencontre dans le même cercle Albéric, seigneur de Faenza, qui étoit entré dans l'ordre des frères Roger Bontems. S'étant brouillé avec ses confrères, il les invita, sous prétexte d'une réconciliation, à un repas splendide, pendant lequel il les fit assassiner. Le poëte fait une sortie contre les Gênois, qu'il accuse de méchanceté et de perfidie.

Au milieu de ce lac glacé, Dante voit un grouppe d'ombres, à la tête desquelles est Lucifer. Il a pour compagnons particuliers, Brutus et Cassius, et tous ceux qui se sont révoltés contre leurs princes.

LE PURGATOIRE.

La seconde partie de la Divine Comédie est appellée le Purgatoire. Dante le place vers le pôle antarctique, sur une montagne du Paradis terrestre.

Caton d'Utique est le premier que Dante rencontre dans ce séjour, divisé comme l'En-

fer en plusieurs cercles. Mainfroi, roi de Sicile, que le pape Clément IV priva des honneurs de la sépulture, invite Dante à rétablir sa réputation, et à publier sur la terre qu'il n'est pas au nombre des damnés.

Sordel, de Mantoue, célèbre troubadour, se trouve aussi dans le même cercle. Un ange imprime sept fois la lettre P sur le front de poëte, que Virgile accompagne toujours; et c'est à mesure que ces lettres sont effacées que Dante se purifie et passe d'un cercle à un autre.

Les paresseux sont punis dans le premier cercle.

Dans le cercle des orgueilleux, Dante voit son bisaïeul maternel, et Cimabue, peintre célèbre, dont Giotto fut l'élève. En parlant des gens d'esprit qui ont de la vanité, il fait mention de son ami Cavalcanti. Il rappelle encore la fierté de Niobé qui offensa Latone, Apollon et Diane; Oreste, qui fut sensible à l'amitié, attend la récompense de sa vertu.

Après ce cercle, les deux poëtes parcourent le cercle de l'envie. Dante, à cette occasion, fait un portrait remarquable des habitans de Pise, et se livre à un mouvement d'indignation contre les papes qui ont voulu joindre la

puissance temporelle des rois à la puissance spirituelle de l'église.

En décrivant le cercle de la colère, Dante rappelle le mouvement de fureur qui causa la mort de Boniface VIII. Le sommeil saisit le poëte; il voit en songe une syrène dont il méprise la séduction.

Il entre dans le cercle des avares. Il y trouve le pape Adrien IV. Il prend de-là occasion de louer la pauvreté de la Vierge, celle du consul Fabricius, et fait l'éloge de saint Nicolas, qui dotta trois filles que leur père étoit sur le point de prostituer.

Hugues Capet se présente, et ce passage de la Divine Comédie offre la preuve que le poëte, banni de Florence par Charles-de-Valois, de la race des Capétiens, a voulu humilier ce prince, sans nuire à la réputation de Hugues Capet.

Dante et Virgile rencontrent le poëte Stace. Ils voyagent ensemble et parcourent le cercle des gourmands. Ils y trouvent le pape Martin V, et le poëte Buono Giunta. Eve, dont la gourmandise eut des suites si fameuses, ne pouvoit guère ne pas être placée dans ce cercle; elle s'y trouve avec la fée Manto, que Dante avoit déjà placée en Enfer.

Dans

Dans le cercle de la luxure, il trouve Guinicelli, à qui l'on doit cependant l'introduction de la morale dans la poésie italienne. Il y reçonnoît aussi Armand Daniel, troubadour du douxième siècle. Stace, dont le temps de souffrance est expiré; entre dans le Paradis; malgré le desir que Dante a de le suivre, il est contraint de se purifier par le feu. Virgile qui ne peut entrer en Paradis, retourne dans les Limbes, après avoir dit à son disciple un éternel adieu. Dante s'étant purifié est introduit dans le Paradis terrestre. Il y voit la reine Matilde. Béatrix se présente voilée; Dante la reconnoît à l'impression qu'elle fait sur son ame; il reçoit d'elle d'assez sévères reproches; cependant, elle consent à remplacer Virgile et à le guider vers le Paradis. Elle l'invite à faire une confession générale, après laquelle il s'endort au sein d'une musique mélodieuse.

LE PARADIS.

Dante invoque Apollon pour décrire le Paradis, et commence cette troisième partie de son poëme, par l'explication d'un systême astronomique. Il peuple les planètes d'ames de saints. La première planète est la Lune.

Elle est habitée par les femmes qui avoient fait vœu de chasteté, et qui y ont manqué. A leur tête est sainte Claire, sœur de saint François d'Assise.

Mercure seconde planète est habitée par ceux qui se sont livrés à des travaux utiles au genre humain. On y voit l'empereur Justinien, qui réunit en un code les loix romaines. On y trouve aussi Romieu, excellent ministre d'état, que le comte de Provence disgracia sur un faux rapport.

La troisième planète est Vénus. Le fils de Charles-le-Boîteux, roi de la Pouille, y est placé, ainsi que Folquet, évêque de Toulouse, qui avoit d'abord été troubadour, et devint ensuite redoutable aux hérétiques de son diocèse. Le poëte célèbre ensuite ceux qui ont eu le plus de penchant à l'amour.

Dans la planète du Soleil, il voit un grand nombre d'illustres personnages, entr'autres saint Thomas d'Aquin; le savant Le Seguier, le plus grand logicien de son temps. Il rencontre ensuite Caccia Guida, son trisaïeul, et s'entretient avec lui.

La planète de Jupiter est la demeure des princes qui ont aimé la justice, et des papes qui n'ont point trafiqué honteusement des

choses spirituelles. Là, sont placés David, Ézéchias, Trajan et Constantin, et Riphée, que Virgile a désigné comme le seul homme juste parmi les Troyens.

Les ames qui habitent la planète de Saturne ont aimé la vie contemplative et retirée ; elles n'ont jamais goûté les plaisirs du monde.

C'est dans le huitième cercle, qui est celui des Gémeaux, que Béatrix et les apôtres font leur demeure. Saint Jean, l'évangéliste, y brille particulièrement. Saint Pierre déclame contre les papes ses successeurs, qu'il appelle des loups voraces sous l'habit de pasteurs. Dante fait aussi une critique amère de la bassesse des moines. Enfin, Dante récapitule tout ce qu'il a vu dans les trois parties de sa Comédie, et fait lui-même l'éloge de ce travail, qu'il regarde comme une vision.

VIE DE DANTE.

Quoique la ville de Florence soit une des plus considérables de l'Europe, pour avoir porté dans son sein, comme une mère affectionnée, plusieurs hommes excellens dans les sciences et les arts; elle ne peut éviter néanmoins le reproche de toutes les nations, pour avoir traité indignement, comme une mauvaise marâtre, deux de ses plus illustres citoyens, Dante et Pétrarque; souffrant que celui-ci passât la plus belle partie de ses années dans l'exil, et chassant avec ignominie celui-là, pour qui elle ne devoit avoir que de l'amour et de la vénération. Dante fut le premier exposé aux rigueurs de cet injuste bannissement. Il se vit, comme un autre Hyppolite, contraint de céder à la fureur de Phèdre, et d'abandonner des lieux où il vouloit rappeller les muses bannies par l'ignorance et la barbarie des siècles précédens; disgrace qu'il supporta avec beaucoup d'impatience, mais qui lui aiguisa l'esprit. Au-lieu de l'abattre, elle lui réhaussa le courage. Son infortune lui ouvrit les yeux sur l'inconstance de la condition des hommes. Il chercha le bien solide dans l'étude des lettres, et ses consolations dans les douceurs de la poésie, et trouva, par leur moyen, des avantages que la malice des hommes et les outrages du sort n'ont pu lui ravir.

Cette ingrate patrie a produit ce grand homme, l'an 1265. Les curieux de ce temps-là ont remarqué que le

soleil étant au signe des Gémeaux, versa sur sa naissance ses plus fécondes influences, pour le rendre un des plus chers nourrissons des neuf sœurs.

Il pouvoit se glorifier d'être sorti d'une famille noble, qui ayant tenu le parti des Guelfes, avoit été chassée deux fois de Florence, et dépouillée de ses biens; mais y étoit rentrée par son industrie.

Volateran, interprête de ses œuvres, dit que son véritable nom étoit Durante, et que l'autre lui fut donné en son bas âge, par un diminutif que l'on fait assez ordinairement au nom des enfans. Il tiroit son origine paternelle d'Élisée Frangipani, le fils ou le neveu duquel nommé Caccia Guida, cavalier vaillant et renommé, avoit épousé une dame ferraroise du nom d'Alighière, qui passa ensuite jusqu'à ses descendans, au-lieu de celui sous lequel leur famille avoit été connue jusqu'alors.

Quoique les lettres fussent négligées et sans ornement, elles ne laissèrent pas de plaire à Dante, et d'émouvoir son inclination, dès que l'âge lui eût donné assez de lumières pour en connoître le prix et la beauté, au travers de la crasse qui les environnoit. Il s'y adonna en sa jeunesse autant que l'ignorance de son siècle le pouvoit permettre, et suppléant, par la vivacité de son esprit, à l'insuffisance de ses maîtres, il polit ce qu'il y avoit de rude et de grossier dans leur discipline. Ce succès extraordinaire le faisant regarder comme un homme de grande espérance, les Florentins l'élevèrent à une magistrature fort considérable parmi eux, nommée le *conseil des huit*. C'étoit en un temps que la discorde divisoit les principales familles de Florence.

Ce mal ayant pris naissance à Pistoye, ville de la Toscane, dans la désunion de la puissante maison des Cancellieri, avoit fait glisser dans tous les endroits de la république, un feu subtil qui porta le désordre dans la ville capitale. Les Donati et les Cherchi, qui y avoient la plus grande autorité, s'étant divisés, appuyèrent ces différens partis selon leurs différentes inclinations. Les premiers avoient pris le nom de Noirs, et reconnoissoient pour leur chef Corso Donati. Les seconds étoient connus par le nom de Blancs, sous la conduite de Vieri de Cherchi. Ceux-là se faisoient considérer par l'antiquité de leur race et la renommée de leur chef, fameux par toute l'Italie; mais ils étoient peu agréables au peuple, à cause qu'ils aspiroient à la tyrannie. Ceux-ci plus opulens, gagnoient les affections des Florentins par leurs profusions et leur façon populaire. Ils travailloient les uns et les autres avec une égale animosité à leur ruine mutuelle. Les Noirs se voyant les plus foibles démandèrent au pape Boniface VIII qu'il leur envoyât un prince issu du sang royal pour les gouverner. Cette délibération parut odieuse aux Blancs, comme tendante à perdre la liberté publique. Ils assemblèrent leurs amis. Le conseil des huit se joignit à eux, et ayant fait prendre les armes au peuple, ils chassèrent Corso Donati et ceux de sa faction, hors de la Toscane; mais ceux-ci ayant persuadé Boniface d'envoyer à Florence Charles-de-Valois, frère de Philippe-le-Bel, roi de France, pour pacifier les troubles de cette ville, ce prince, corrompu par eux, abandonna la cause commune pour la leur particulière; les fit rentrer dans la ville et les appuya si

puissamment, qu'ils chassèrent à leur tour leurs ennemis, confisquèrent leurs biens, et rasèrent leurs maisons.

Dante avoit paru entre les plus zélés pour la liberté de son pays, il fut aussi le compagnon de leur infortune, et dépouillé comme eux de tous ses biens, ne lui restant que celui qu'on ne peut ôter aux plus malheureux, et qui a fait dire autrefois à Brutus : *qu'il est loisible à un homme allant en exil d'emporter ses vertus avec soi :* SÉNÈQUE. Il pouvoit comparer sa condition à celle de Pythagore et de Solon, en ce que celui-ci quitta volontairement la ville d'Athènes et celui-ci celle de Samos, pour faire place à l'envie et n'avoir point de part aux vices de leurs citoyens. Il choisit sa première retraite à Bologne, puis il passa à Paris pour y apprendre la philosophie et les principes de théologie. Étant retourné en Italie, autant riche de ces sciences qu'appauvri par l'inhumanité de ses ennemis, il médita de prendre des auteurs de son exil, cette vengeance signalée que l'on voit éclatter dans son triple poëme du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer. Il détrempa sa plume dans le fiel de sa colère autant que dans les sources vives de l'Hélicon ; il joignit l'aigreur de son ame à la douceur de sa poésie : il fut animé en un même temps de sa docte muse et de son ressentiment. Les partialités des grands, avec la corruption des mœurs, fournissant à son esprit toute la matière qu'il pouvoit desirer pour un semblable sujet, il déploya aux yeux de toute l'Italie cette satyre merveilleuse qui, portant ses traits jusqu'aux trônes des souverains pontifes, des empereurs et des rois de la terre, découvre

leurs actions privées avec une licence qui semble ne redouter ni leur puissance ni leur indignation. Il noircit particulièrement la réputation du pape Boniface VIII, parce qu'il avoit appuyé le parti de ses persécuteurs. Il déshonore, par ses vers, la mémoire et la race de Charles-de-Valois, le principal instrument de son exil, disant que Hugues Capet étoit fils d'un boucher, quoique Guillaume de Nangis et Volateran le fassent descendre, celui-ci du côté paternel, de Witichind, roi des Saxons; celui-là, du côté maternel, de Charlemagne. Aussi, ce passage de Dante déplut tellement à François I, qu'il commanda qu'on lui ôtât le livre, et fut en délibération de l'interdire en son royaume; mais Étienne Pasquier donnant à la pensée de ce grand poëte un sens plus juste et une explication plus raisonnable, est d'opinion qu'il use de ce mot par métaphore, et que, par ce nom de boucher, il entend que Capet étoit fils d'un vaillant guerrier. Comme nous appellons souvent boucherie le carnage qui se fait en une bataille, et que de cette même façon Olivier de Clisson étoit ordinairement nommé Boucher, parce que, de tous les Anglais qui tomboient en ses mains, il n'en prenoit aucun à merci.

Dante pousse encore, dans ce poëme, son indignation contre la ville de Florence; la comparant à une retraite de brigands et à une fille prostituée, en ce qu'elle mettoit toutes les charges publiques en vente, et changeoit continuellement de magistrats, de monnoie et de coutumes, pour supporter avec moins de peine les inconvéniens de son gouvernement. Quoique cette pièce soit une production de sa colère et un ou-

vrage de sa vengeance, elle est néanmoins remplie de tant d'ornemens, elle est si éclatante des lumières de la doctrine de Platon, que, comme a très-bien dit Paul Jove, elle a rendu son auteur plus grand et plus illustre dans son exil que s'il eut été le prince des lieux d'où on l'avoit exilé.

On remarque qu'il eut deux maîtresses en son jeune âge, l'une nommée Gentucca, de laquelle il devint amoureux étant dans la ville de Lucques; l'autre, Béatrix Portinaria, fille de Folco Portinaria, qu'il aima d'une ardente, mais pudique affection. Comme cette amour se méloit souvent parmi les sublimes conceptions de son esprit, il la voulut éterniser par ses vers, en voilant la théologie sous le beau nom de Béatrix; et desirant de suivre les traces de Virgile dans la descente de son Énée aux Enfers, il introduit cette fille de l'empirée, qui vient lui donner ce prince des poëtes latins pour conducteur en des routes si obscures et si mal-aisées. Il imite encore particulièrement le Napolitain Statius Papinius, et tire de ces grands génies l'argument de cet admirable poëme.

Il est certain que Dante ne pouvoit s'égarer en suivant ces deux excellens poëtes: ils étoient également dignes de son choix et de son dessein, quoiqu'avec cette différence, que Virgile ayant pénétré la prophétie de la sybille Cumée, avoit annoncé la naissance du fils de Dieu par ces vers:

Ultima Cumaei venit jam carminis aetas
Magnus ab integro seclorum nascitur ordo;
Jam redit et virgo, redeunt saturnia regna,
Jam nova progenies coelo dimittitur alto.

plusieurs, particulièrement par Barthole, *super lege primâ C. Præsules, lib. digest. de inquirendis reis.*

Les habitans de Ravenne lui firent des honneurs funèbres aux dépens du public; non pas comme à un exilé de Florence, mais comme à un citoyen commun de toute l'Italie : lui ayant élevé un magnifique tombeau, ils gravèrent sur le marbre ces vers composés par lui-même, peu d'heures avant son trépas :

Jura monarchiae, superos, Phlegetonta lacusque
Lustrando cecini, voluerunt fata quousque;
Sed quià pars cessit melioribus hospita castris,
Actoremque suum petiit felicior astris,
Hic claudor Dantes patriis extorris ab oris
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

Ce monument étant tombé par l'injure du temps, Bernard Bembe, gouverneur de Ravenne, père du cardinal Bembe, le fit relever sous une superbe voûte, et y ajouta ces vers :

Exiguâ tumuli Dantes hic sorte jacebas,
Squallenti nulli cognite penè situ;
At nunc marmoreo subnixus conderis arcu,
Omnibus et cultu splendidiore nites.
Nimirum Bembus musis incensus ethruscis,
Hoc tibi, quem imprimis hae coluere, dedit.

L'ENFER.

L'ENFER.

PREMIER CHANT.

J'ÉTOIS à la fleur de mes ans, lorsque je m'égarai dans une forêt obscure. Je ne voyois point de route pour en sortir. Mon embarras ne peut se décrire. L'idée seule renouvelle encore mes frayeurs : non, la mort n'est pas plus affreuse que la situation où je me trouvai ; cependant elle me fut utile par les connoissances qu'elle me procura. Je ne puis bien dire comment j'étois entré dans cette forêt, tant le sommeil qui m'accabloit étoit profond, au moment que j'abandonnai le véritable chemin. Après mille détours, je traversai une sombre vallée, et je me trouvai au pied d'une colline. Je portai mes regards vers le sommet, et j'apperçus avec joie, qu'il étoit doré des rayons de la planette qui éclaire les mortels dans toutes les routes de l'univers. Cette vue calma un peu la peur dont mes sens étoient saisis après une nuit si pénible. Tel qu'un infortuné matelot qui sortant de la mer tout hors d'haleine après un naufrage, dès qu'il met le pied sur la rive, se retourne pour envisager

le péril auquel il est échappé ; je me retournai pour voir cet affreux passage qui donne la mort à tous ceux qui s'y présentent. Après quelques instans de repos, je continuai ma route sur cette plage déserte, et je remarquai que j'allois toujours en montant. Je n'étois pas fort avancé, lorsqu'une panthère, dont la peau étoit peinte de mille couleurs, s'offrit à mes yeux. Elle s'opposoit à mon passage, et je fus plusieurs fois tenté de retourner sur mes pas. Déjà l'aube du jour paroissoit, et le soleil se montroit avec l'étoile du matin qui l'accompagne sans cesse, depuis l'instant que l'amour divin imprima le mouvement à toute la nature. Cette vue ravissante, la beauté de la peau de la panthère, et la fraîcheur du matin, firent luire à mes yeux un rayon d'espérance ; mais il disparut bientôt à l'aspect d'un énorme lion. Pressé d'une faim dévorante, il venoit à ma rencontre la tête levée. L'air même paroissoit frémir à son approche. J'apperçus, en même temps, une louve, dont la maigreur annonçoit qu'elle cherchoit une proie. Elle avoit mille fois déchiré les flancs des misérables voyageurs. Je fus saisi d'une telle frayeur, que je me crus au dernier instant de ma vie. Je n'avois plus l'usage de mes sens. Cette effroyable bête venoit à

moi, et me forçoit de descendre dans le plus profond de la vallée. Il se présente pour lors à mes yeux un homme dont un long silence paroissoit avoir affoibli la voix. Dès que je l'apperçus dans cet affreux désert : ayez pitié de moi, lui criai-je, qui que vous soyez, phantôme ou mortel. Il me répondit : j'ai vécu, je ne suis plus du nombre des vivans. Mantoue fut ma patrie. Je naquis sur la fin de l'empire de Jules César, et je passai mes jours à Rome, sous le bon Auguste, dans le temps que la terre adoroit les faux dieux. Je fus poëte, et je chantai les hauts faits du pieux fils d'Anchise, qui vint de Troye en Italie, après que la superbe Ilion fut réduite en cendre. Mais pourquoi retournez-vous en arrière, pourquoi ne tentez-vous pas plutôt de monter cette colline charmante, où est la source du parfait bonheur? Vous êtes donc, lui dis-je avec respect, ce Virgile, cette source célèbre d'où sortit un torrent d'éloquence. O vous, l'honneur et le flambeau des poëtes, secourez-moi, en faveur de mes longues études, et de l'admiration que j'eus toujours pour vos écrits. Vous avez été mon maître et mon modèle. C'est dans vos ouvrages que j'ai puisé ce style élégant qui m'a donné quelque réputation dans le monde. Voyez

vous cette bête qui me poursuit ? Sublime génie, sauvez-moi de sa fureur : tout mon sang est glacé dans mes veines. Il faut, me dit-il, en me consolant, prendre un autre chemin, si vous voulez échaper au danger. Cette bête féroce ne laisse entrer personne dans cette route ; et si quelqu'un s'obstine à vouloir y pénétrer, elle le déchire. Sa voracité ne peut jamais se rassasier. Plus elle mange, plus sa faim s'irrite. Elle ne cessera de s'accoupler indifféremment avec toutes sortes d'animaux, jusqu'à ce qu'enfin paroisse un lévrier qui la fera périr après mille tourmens. Vérone, située entre les deux châteaux de Feltri, donnera la naissance à ce héros. Il fuira les repas somptueux que le luxe étale. Sa nourriture sera la sagesse et la vertu. Il sera le salut de la gémissante Italie, pour laquelle la chaste Camille, Euryale, Turnus et Nisus répandirent jadis leur sang. Il poursuivra cette bête jusqu'à ce qu'il l'ait précipité dans l'enfer, d'où l'envie l'a fait sortir. Suivez-moi, je serai votre guide ; je vous tirerai de ce séjour funeste ; mais il faudra que vous passiez par l'abîme destiné aux peines éternelles. Là, vous entendrez les cris du désespoir. Vous y distinguerez les démons qui furent autrefois des anges. Une foule

de damnés qui desirent en vain une seconde mort, s'offriront à vos regards. Dans un autre séjour, vous verrez d'autres malheureux qui supportent avec plus de patience les tourmens qu'ils endurent, par l'espérance qu'ils ont de jouir un jour du bonheur éternel. Mais, si vous voulez arriver au centre des délices, il vous faudra un autre guide que moi. Vous y serez conduit par une ame plus épurée que la mienne; car l'être suprême, qui sait que je n'ai point connu sa loi, m'a interdit l'entrée de son empire. Il commande en tous lieux ; mais c'est-là son séjour ; c'est-là qu'il a établi son trône. Il est l'ame et le roi de la nature. Heureux celui qu'il admet à sa cour! Je lui répondis : grand poëte, au nom de ce dieu que vous n'avez jamais connu, conduisez-moi, de grace, dans les deux séjours dont vous m'avez parlé, et que je puisse voir au moins la porte de S. Pierre. A ces mots, il se mit en marche, et je le suivis.

DEUXIÈME CHANT.

Le soleil avoit quitté l'horison; déjà la nuit favorable apportoit du relâche aux peines des mortels, en versant sur eux les pavots du sommeil. J'étois le seul dans le monde qui ne pouvois participer à ce bonheur. Mon imagination étoit trop occupée, et du voyage que j'entreprenois, et de la compassion que devoient exciter en moi les souffrances dont j'allois être témoin, et que je vais raconter. Dans cet embarras, j'eus recours à mon guide. O vous! le favori des muses, vous qui avez décrit les horreurs qui vont s'offrir à mes regards, croyez-vous que j'aie assez de fermeté pour en soutenir le spectacle? J'ai lu dans vos écrits qu'Énée, encore mortel, eut le bonheur d'arriver jusqu'à l'immortel séjour, et que tous ses sens l'y accompagnèrent. Mais, s'il obtint cette faveur, il la dut sans doute à la prévoyance que le créateur du monde eut alors du mérite de ses descendans. Il étoit destiné de tous temps à être le fondateur de cette ville célèbre, aujourd'hui le trône des successeurs de S. Pierre. C'est en suivant la route dont vous nous avez fait une si belle

description, qu'il apprit des choses qui furent cause de ses victoires et de la grandeur de Rome. Je sais que S. Panl, ce vase d'élection, fut ravi dans le ciel, quoique vivant, et en tira un secours efficace pour la foi, qui est la source du salut. Mais, moi misérable mortel, pourquoi cette faveur me seroit-elle accordée ? Je ne suis ni Énée, ni Paul. Si vous me voyez hésiter à vous suivre, c'est que je crains que cette démarche ne montre trop de présomption. Vous êtes sage, et en état de me donner des conseils; j'en ai besoin, car je sens que j'ai perdu l'usage de la raison. J'étois incertain comme un homme dont les idées se combattent sans cesse; mais, tout en réfléchissant, je marchois toujours, et m'engageois insensiblement dans ce grand voyage, entrepris avec tant de témérité. Virgile me dit: je vois que votre ame se laisse abattre par la crainte; bannissez cette incertitude; elle détourne souvent l'homme d'une brillante entreprise, comme un phantôme arrête un coursier ombrageux. Mais je veux vous délivrer de cette terreur panique, et vous apprendre pourquoi je suis venu à votre secours. J'étois dans les limbes, où les ames sont comme suspendues, lorsqu'une beauté charmante m'appella par mon nom. Je lui

demandai ce qu'elle m'ordonnoit. Ses beaux yeux répandoient plus d'éclat que le soleil dans son midi. Elle me dit avec un ton de voix angélique : génie de Mantoue dont la réputation dure encore, et durera pendant tous les siècles, voici mon ami, mon véritable ami, qui trouve tant d'obstacles dans cette plaine déserte, qu'il est prêt de renoncer à son projet. Je tremble d'avoir à me reprocher de m'y être pris trop tard pour le sauver de ce péril. Volez à son secours, et employez votre éloquence pour lui persuader de continuer sa route. C'est Béatrix qui vous en conjure. Je viens d'un lieu délicieux, où je m'empresse de retourner; l'amour me guide; c'est lui qui m'inspire. Lorsque je serai devant le seigneur, je chanterai souvent vos louanges. Elle se tut, et je lui dis : modèle de vertu! vous, par qui l'espèce humaine est au-dessus de tout ce qui respire, vos commandemens me sont si agréables, qu'il me tarde de vous avoir obéi ; je vois ce que vous desirez de moi ; mais pourquoi descendez-vous dans ce lieu souterrain? Comment avez-vous pu vous déterminer à quitter le séjour charmant où vous brûlez d'envie de retourner? Elle me répondit : je vais contenter votre curiosité. On ne doit ap-

préhender que ce qui peut nuire. Je suis, par la bonté du dieu qui me récompense, exempte des peines que vous souffrez; ce feu ne peut me nuire. Il y a dans le ciel une beauté qui, non moins que moi, s'intéresse à l'embarras où se trouve le malheureux, au secours duquel je vous envoie. C'est elle qui modère par ses prières les arrêts rigoureux. Elle s'est adressée à Lucie, et lui a dit : voici l'instant où votre fidèle ami a besoin de votre protection; je vous le recommande. Lucie, la sensible Lucie, m'est venu trouver où j'étois alors assise avec la vieille Rachel; elle m'a tenu ce langage : « Béatrix, vous qui êtes notre or-
» gane pour louer le vrai dieu, ne prêterez-
» vous pas votre secours à celui qui vous a
» tant aimée? c'est vous qui l'avez fait sortir
» du rang du vulgaire. N'entendez-vous pas
» ses gémissemens dignes de compassion? Ne
» voyez-vous pas la mort contre laquelle il
» combat vainement, près de ce fleuve qui ne
» rend point son tribut à la mer? » A ces mots, j'ai volé vers vous avec plus d'empressement qu'un avare n'en mettroit à courir vers le gain, ou à éviter la perte. J'ai mis tout mon espoir dans cette éloquence qui vous honore autant que votre siècle. Elle dit, et dans l'instant, ses

beaux yeux répandirent des larmes. Je suis parti sur-le-champ, et suis venu vous joindre, comme elle l'a desiré. Je vous ai délivré de cette bête qui vous empêchoit de prendre le chemin le plus court de la colline ; mais qu'avez-vous ? pourquoi restez-vous immobile, tandis que trois beautés célestes s'intéressent à vous, et que je vous promets de leur part un succès favorable ? Alors, comme une fleur penchée et resserrée par la gelée blanche de la nuit, se relève épanouie sur sa tige, dès que les rayons du soleil l'échauffent, mon courage abattu se ranima. Que de graces, m'écriois-je, n'ai-je pas à rendre à celle qui m'a secouru ! Quelle obligation ne vous ai-je pas d'avoir obéi si promptement à ses ordres! Vos discours ont fait sur mon cœur une si forte impression, que me voilà déterminé à vous suivre. Soyez mon guide, mon protecteur et mon maître. Dans le moment, nous nous mîmes en marche, et nous entrâmes dans un chemin sauvage et escarpé.

TROISIÈME CHANT.

« Voici la route qui mène à la douleur » éternelle. C'est ici qu'est reléguée cette » race proscrite par le très-haut. Sa justice a » creusé cet abîme. Les anges seuls ont été » créés avant ce lieu terrible. Il subsistera » dans tous les siècles. En entrant ici, perdez » toute espérance. » Telle est l'inscription que je lus en entrant. Elle étoit écrite, en caractères noirs, sur le haut de la porte. Je m'écriai : mon maître, que de frayeur m'inspire ce que je viens de lire ! Il me répondit : il n'y a plus à balancer ; dissipez toute crainte. Nous voici dans le séjour, où je vous ai dit que vous verriez une race malheureuse, privée pour jamais de la vue de dieu. En disant ces mots, d'un air riant et pour me rassurer, il mit sa main dans la mienne, et m'introduisit dans ce souterrain. Dès l'entrée, j'entendis les cris et les pleurs, dont retentissoit l'infernale région. Le langage de mille peuples divers, les accens de douleur et de rage, les hurlemens funèbres, les grincemens de dents, formoient un bruit affreux, qui redoubloit l'horreur de ce lieu.

privé de toute clarté. Un tourbillon de sable, enlevé par le vent, ne présente pas l'idée de plus de confusion. Mon cœur se remplit d'effroi. J'eus recours à mon guide. Qu'entends-je, m'écriai-je? quel est ce peuple que les douleurs accablent? Il me répondit : la figure de l'enfer est celle d'une pyramide renversée, divisée en plusieurs cercles qui vont toujours en diminuant. Vous voici dans le séjour de ceux qui ont vécu sans crimes et sans vertus. Ils y sont confondus avec cette foule d'ames qui n'ont été ni rebelles, ni soumises à dieu, mais qui n'ont cherché leur bonheur qu'en eux-mêmes. Le ciel les a chassés, parce qu'ils ont été sans courage; et l'enfer ne les a pas reçus, parce que les damnés auroient tiré une sorte de gloire de les voir parmi eux. Vous me demanderez peut-être pourquoi ils éprouvent des tourmens qui leur arrachent des plaintes si lamentables. C'est que, maintenant, ils n'ont pas même l'espérance d'être anéantis par la mort : leur situation, dans ce lieu sombre, est si affreuse, qu'ils sont envieux de toute autre destinée. Leurs noms sont effacés de la mémoire des hommes. La miséricorde et la justice les dédaignent également. Ne nous occupons pas

d'eux plus long-temps : regardez, et marchons. Je compris que ceux que je venois de rencontrer, avoient également déplu au monarque des cieux, et aux princes des ténèbres. Ces misérables, inutiles fardeaux de la terre, étoient tout nus. Des guêpes les piquoient sans cesse, et tout leur corps étoit déchiré. Leur sang et leurs larmes, qui couloient jusqu'à leurs pieds, servoient d'aliment aux plus vils insectes. Je tournai mes regards d'un autre côté, et j'apperçus de loin un drapeau funèbre, qui, en voltigeant, s'échappoit à la vue, et ne s'arrêtoit jamais. Il étoit suivi d'une foule si nombreuse, que je n'aurois jamais cru que la mort eût tant moissonné. J'en reconnus quelques-uns, et je vis entr'autres l'ombre du pape Célestin, qui, par foiblesse, abdiqua la thiare. Ce peuple innombrable se rendit sur les bords d'un grand fleuve. Je dis à Virgile : quel est le sort de ces ames que j'apperçois, à l'aide de cette foible lumière? Pourquoi paroissent-elles si empressées de passer cette rivière? Il me répondit : je vous l'expliquerai, lorsque nous serons arrivés sur la rive du triste Achéron. Je baissai les yeux, et craignant que mes questions ne lui fussent importunes, je gardai

le silence. Je vis venir à nous, dans une petite nacelle, un vieillard vénérable, dont le temps avoit blanchi la barbe et les cheveux. Il se mit à crier: malheur à vous, ames perverses, n'espérez jamais de parvenir à la béatitude céleste! Je vais vous conduire à l'autre rive, dans les ténèbres éternelles, où vous éprouverez les tourmens de la gelée et du feu. Pour vous, dit-il, en me regardant, mortel, qui respirez encore, séparez-vous de ces tristes ombres. Voyant que je restois, il ajouta: vous pourrez trouver une autre route et un autre passage. Il faut, pour vous porter, une barque différente de la mienne. Mon guide prit la parole, et lui dit: calmez-vous, Caron; le ciel veut que nous traversions l'Achéron. Le ciel peut ce qu'il veut. Ne vous informez de rien de plus. A ces mots, le nautonnier barbu, dont les yeux étincelôient de colère, s'appaisa. Cependant les ames changèrent de couleur et grincèrent des dents, lorsqu'elles entendirent le propos de Caron. Elles blasphémèrent contre dieu; elles vomirent mille imprécations contre leurs pères et leurs mères, et contre toute la nature; elles maudirent l'instant de leur conception, celui de leur naissance, et toute leur postérité. Enfin, désespérées et bai-

gnées de pleurs, elles se rassemblèrent et ne formèrent qu'un groupe sur cette rive redoutable pour ceux qui n'ont pas craint le tout-puissant. Caron, par un coup-d'œil étincelant, les force d'entrer dans sa barque. Il donne des coups de rame aux plus paresseux. Comme on voit, dans l'automne, tomber et s'entasser les feuilles des arbres, jusqu'à ce que la terre soit jonchée de la dépouille des rameaux; comme on voit, dans une pipée, les oiseaux se précipiter dans les filets; de même cette maudite postérité d'Adam, au signe que fait Caron, s'empresse d'entrer en foule dans sa nacelle. Enfin, ces ames traversent les ondes noires; mais avant qu'elles soient arrivées sur l'autre rive, une nouvelle troupe leur succède, et s'assemble pour ce triste passage. Ah! mon cher fils, me dit avec bonté mon maître, vous voyez que tous ceux qui meurent dans la colère de dieu, se rendent ici de toutes les régions de l'univers. La justice divine leur fait craindre et desirer en même temps le trajet de ce fleuve. Jamais une ame juste ne l'a traversé; ainsi vous ne devez pas être surpris que Caron se soit plaint de vous voir sur ces bords. Dans l'instant, une secousse terrible fit trembler cette demeure. L'épou-

vante me saisit ; une sueur froide baigna mon front. Un vent affreux s'éleva. Un éclair offusqua mes yeux. Je perdis tout sentiment, et tombai comme un homme accablé par le sommeil.

QUATRIÈME CHANT.

Un grand coup de tonnerre me tira de ma profonde léthargie. Il fut si terrible, que je me réveillai en sursaut. Je me levai; et, tournant les yeux de tous côtés, pour reconnoître le lieu où j'étois, je me trouvai, avec surprise, à l'entrée de l'abîme infernal. Cet abîme étoit rempli de nuages épais; je fis de vains efforts pour voir jusqu'au fond. Il me fut impossible de rien distinguer. Descendons dans cette obscure région, me dit le poëte, avec un visage triste et défait. Je marcherai le premier, et vous me suivrez. Je m'apperçus de sa pâleur, et lui répartis: comment en aurois-je le courage, puisque vous tremblez vous-même, vous qui m'avez jusqu'ici rassuré? Les supplices de ces malheureux impriment, dit-il, sur mon visage une pitié que vous prenez pour de la crainte. Il se mit en marche, et me fit entrer dans le premier cercle de l'abîme. Là, autant que je pus entendre, il n'y avoit point de pleurs, mais des soupirs continuels, causés par la tristesse, et non par les souffrances. J'y vis une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfans. Virgile me dit:

vous ne me demandez pas quelles sont ces ames? Sachez, avant d'aller plus loin, qu'elles n'ont point péché; mais elles n'ont pas reçu le baptême, qui est la base de la foi que vous professez. Leur naissance a précédé le christianisme; elles n'ont point adoré dieu, comme il veut l'être. Je suis de leur classe. Pour ce malheur, et non pour aucun crime, nous sommes perdus sans espérance. Notre punition est de desirer toujours sans aucune certitude. J'eus le cœur serré, quand j'entendis ces mots; car je reconnus plusieurs ombres d'un mérite distingué. Mon maître, dis-je à Virgile, aucun de ces infortunés n'a-t-il pu jamais obtenir, par son mérite ou par l'intercession d'autrui, de sortir de ce séjour, pour passer à celui de la béatitude? Il comprit ce que je voulois dire, et me répondit: il n'y avoit pas long-temps que j'étois ici, lorsqne j'y vis arriver un être tout puissant couronné de lauriers, en signe de victoire. Il en tira l'ombre d'Adam, notre premier père; celle d'Abel, son fils; celle de Noë; celle de Moïse, ce savant et obéissant législatenr; celle du patriarche Abraham; celle du roi David; celle de Jacob, avec celle de son père Isaac, celle de ses enfans, et celle de sa femme Rachel, pour

laquelle il souffrit si long-temps la servitude ; enfin, une infinité d'autres, dont il fit des bienheureux. Avant ces ames prédestinées, aucune n'avoit été sauvée. Pendant qu'il parloit ainsi, nous avancions toujours ; mais nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, lorsque j'apperçus un séjour lumineux au milieu des ténèbres. Il étoit aisé de juger qu'il étoit habité par des génies du premier ordre. ô Virgile, m'écriai-je, qui avez fait honneur à toutes les sciences et à tous les arts, apprenez-moi quelles sont ces ames distinguées de toutes les autres. Il me répondit : leur réputation fait encore aujourd'hui tant de bruit dans le monde, qu'elles ont obtenu du ciel cette place honorable. Dans l'instant, j'entendis une voix qui prononça ces mots : « rendons honneur à ce sublime génie ; son » ombre, qui avoit quitté ces lieux, est enfin » de retour. » Cette voix n'eut pas plutôt proféré ces paroles, que je vis venir à nous quatre esprits, dont les traits n'indiquoient ni tristesse, ni joie.

Mon maître me dit : regardez celui-ci qui, l'épée à la main, précède les trois autres comme leur chef. C'est Homère, le souverain des poëtes. Celui qui le suit est Horace, le

satyrique; le troisième, Ovide; et le dernier, Lucain. Tous ont couru la même carrière que moi. Je reçois d'eux plus d'honneur que je n'en mérite ; mais leur conduite est sage, car ce n'est qu'en s'encourageant les uns les autres qu'on parvient à entrer dans l'école du grand maître de l'épopée, comme l'aigle qui a pris son vol au-dessus de tous les autres. Après qu'ils eurent raisonné ensemble quelque temps, ils se tournèrent de mon côté, et me saluèrent. Virgile fut charmé de cette politesse. Ils me reçurent dans leur compagnie, et je fus très-flatté de me trouver, moi sixième, avec ces esprits sublimes. Nous avançâmes vers la lumière, causant ensemble de choses intéressantes, qu'il est pourtant inutile de rapporter ici ; puis nous arrivâmes au pied d'un magnifique château, entouré de sept murailles, baignées d'un ruisseau que nous passâmes presqu'à pied sec. Nous traversâmes sept portes, et nous parvînmes à une prairie émaillée de fleurs. Là je vis des personnages qui nous accueillirent avec un maintien grave et modeste. Ils avoient l'air imposant, ils parloient peu, mais avec décence. Nous montâmes sur une éminence, d'où l'on pouvoit les distinguer tous. C'est de-là que je vis une

foule de héros et d'héroïnes, qui se promenoient sur des tapis de verdure. Je les ai vus, et serois bien fâché de ne les avoir pas vus. J'ai vu Électre et quelques autres; j'ai reconnu Hector, Énée, César, avec son armure et ses yeux d'aigle. J'ai vu, d'un autre côté, Camille et Penthésilée, reine des Amazones. J'ai vu le roi Latinus sur son trône, avec Lavinie sa fille; j'ai vu ce Brutus qui chassa Tarquin; j'ai vu Lucrèce, Julie Marcia et Cornélie; j'ai vu le sultan Saladin: il marchoit seul et à l'écart. Plus haut, j'ai reconnu Aristote, le maître des savans; il étoit assis au milieu de sa famille philosophique: tous l'admiroient, et le regardoient avec respect. J'ai vu Socrate et Platon, qui étoient plus près de lui que les autres. J'ai vu Démocrite, qui soutint que le monde est un effet du hasard; j'ai vu Diogène, Anaxagore, Talès, Empedocle, Héraclite et Zénon; j'ai vu cet homme célèbre qui connut si bien les vertus des plantes, je veux dire Dioscoride; j'ai vu Orphée, Cicéron, Linus, Sénèque le moraliste, Euclide le géomètre, Ptolomée, Hypocrate, Avicenne, Gallien et Averroès, qui a fait le grand commentaire d'Aristote. Je ne puis les peindre tous ici; car j'ai tant de choses à dire, que je

serai souvent contraint d'abréger. Nous nous séparâmes trop tôt à mon gré de cette charmante compagnie. Mon savant conducteur me fit abandonner ce séjour tranquille, et me conduisit dans un lieu totalement privé de lumière.

CINQUIÈME CHANT.

Je descendis dans le second cercle de l'enfer, dont l'enceinte est moins grande. Ce que j'y apperçus me serra le cœur, d'autant plus que je n'osois faire éclatter ma douleur. Là, sur son trône terrible étoit assis le formidable Minos sous la figure d'un serpent. Dès qu'on s'y présente, il examine les coupables, les juge et les condamne, selon leurs crimes. Toutes les ames paroissent devant lui, et lui font l'aveu de leurs forfaits; dans l'instant, il décide de leur sort. Par les tours qu'il fait avec sa queue, il indique le cercle où il veut que chaque ame soit conduite. Elles écoutent leur arrêt, et dans l'instant elles sont précipitées. Dès que Minos me vit, il interrompit son grand ouvrage pour me dire : ô vous, mortel, qui venez visiter cette ténébreuse contrée, prenez garde où vous entrez, et à qui vous vous fiez : vous hasardez de vous égarer parmi tant de détours. Mon guide prit la parole et lui dit : que vous importe, Minos? Ne l'arrêtez pas dans son voyage : il ira jusqu'où la volonté de celui qui peut tout lui permettra d'arriver. Cela doit vous suffire. Les cris que j'entendis alors de

tous côtés, me percèrent les oreilles. Ce séjour obscur et lamentable mugissoit, ainsi que la mer en courroux, lorsqu'elle est le jouet des vents qui se font la guerre. Comme on voit les étourneaux, aux approches du froid, voler par bandes, et remplir l'air de leur troupe légère; de même le tourbillon infernal sans cesse agité enlève les ames, puis les précipite dans une prison éternelle. C'est-là qu'elles expriment leur douleur par des gémissemens et des blasphêmes. Leurs cris sont aussi perçans que celui dont les grues attristent les airs. Les damnés que j'apperçus étoient des pécheurs charnels qui avoient sacrifié leur raison à leur goût. Je dis à Virgile: apprenez-moi quels sont ces misérables ainsi tourmentés dans ce nuage? La première de ces ombres, dit-il, régna sur plusieurs peuples différens. Elle fit une loi qui permettoit tous les plaisirs sensuels, afin d'autoriser ceux qu'elle prenoit elle-même. C'est Sémiramis, qui, comme vous savez, fut épouse de Ninus, et lui succéda. Elle commanda dans tous les pays qui sont aujourd'hui sous la domination du Soudan. L'autre est Didon, qui termina sa carrière sur un bûcher, après avoir été infidelle aux mânes de Sichée. Voici là voluptueuse Cléopâtre; voilà Hélène, dont

la beauté fatale alluma une guerre si longue et si sanglante; voici le grand Achile qui pour Iphigénie combattit jusqu'à la mort. Ici est Pâris; là, Tristan, victime du roi Artus. Il me montra et me nomma plus de mille ombres, dont l'amour avoit creusé le tombeau. Ce spectacle me serra le cœur, au point que je pensai m'évanouir. Illustre poëte, je crois reconnoître ici Françoise de Ravenne, avec Paul, son beau-frère. Qu'il me seroit doux d'entretenir ces deux ombres, qui volent de compagnie, et semblent plus légères que le vent? Il me répartit : lorsqu'elles seront plus près de nous, vous pourrez les prier de s'arrêter. Dans l'instant, le tourbillon qui les portoit s'abaissa; j'élevai la voix et leur dis : venez à nous, ames désolées. Avec la même rapidité que deux colombes traversent les airs, lorsqu'elles vont gagner leur nid, qui fait tout leur bonheur, ces ombres se séparèrent de la troupe où étoit Didon, et nous abordèrent. Aimable mortel, me dit Françoise, quel motif vous attire dans une demeure où l'on respire un air empoisonné? Se peut-il que vous daigniez nous parler, à nous dont le sang a rougi la terre? Si nous avions quelque crédit auprès du monarque de l'univers, nous le prierions de vous accorder

toutes sortes de félicité, puisque vous voulez bien vous intéresser à notre malheureux sort. Vous desirez nous entendre. Nous satisferons votre curiosité tant que le tourbillon demeurera en repos. Le pays où je suis née, est situé sur le bord de la mer, à l'endroit où le Pô se précipite dans son sein, pour avoir la paix avec les fleuves qui le poursuivent. L'amour qui se rend si promptement maître d'un cœur tendre, enflamma celui de mon amant que vous voyez. Il perdit pour moi la vie, et je sens encore sa blessure. La passion la plus tendre et la plus réciproque nous procura des plaisirs si vifs, que nous ne pouvons, comme vous voyez, nous séparer encore. L'amour nous fit périr ensemble. L'abîme, où sont précipités les traîtres, attend mon perfide époux, qui nous perça tous deux d'un même coup. A ces mots, je baissai les yeux. Le poëte me dit : à quoi pensez-vous? Hélas ! lui dis-je, la tendresse seule a causé les malheurs de ces infortunés. Je me retournai ensuite du côté de cette ombre, et lui parlai ainsi : belle Françoise, vos tourmens excitent en moi la pitié la plus vive, et font couler mes larmes. Dites-moi, je vous prie, comment et pourquoi l'amour a permis que vous ayez connu des plai-

sirs dont la fin vous a été si funeste. Elle me répondit : rien n'est si affligeant dans le malheur que le souvenir d'un bonheur qui n'est plus. Votre guide le sait bien ; cependant, si vous êtes curieux d'apprendre l'origine de nos feux, je veux bien vous satisfaire ; mais je ne pourrai m'empêcher de verser des larmes, en vous faisant ce triste récit. Un jour, par amusement, nous lisions ensemble mon beau-frère et moi, l'histoire de Lancelot, et les moyens dont se servit l'amour pour soumettre son cœur. Nous étions seuls ; nous ne nous doutions de rien. Cette lecture nous disposa d'abord à nous regarder tendrement l'un et l'autre, et nos desirs se peignirent dans nos yeux. Un moment seul décida de ma défaite. Ce fut l'endroit de ce livre où nous lisions que Lancelot, voyant sourire Geneviève, déroba sur sa bouche un baiser. Alors mon amant, qui, je l'espère, ne sera jamais séparé de moi, imita Lancelot en tremblant. Ainsi, c'est le livre de Lancelot qui fut cause de mon malheur ; car dès-lors nous quittâmes notre lecture. Pendant que Françoise parloit, Paul fondoit en pleurs ; pour moi, je fus si touché, que je restai immobile, comme un homme évanoui.

SIXIÈME CHANT.

Dès que j'eus repris l'usage de mes sens, l'aspect de nouveaux supplices et de nouveaux damnés, me replongea dans le trouble. Je me trouvai dans le troisième cercle, sans cesse inondé d'une pluie froide, et d'un orage éternel. Une grosse grêle, une eau noire, et une neige épaisse qui se croisent sans cesse, infectent ce séjour ténébreux. Là, Cerbère, ce chien cruel, dont le poil hérissé est peint de mille couleurs, hurle sans cesse avec ses trois gueules, contre les misérables damnés : il a les yeux enflammés, la gueule écumante, le ventre large, les pattes commes de griffes, et le corps si souple, que ses membres ne paroissent pas tenir ensemble. Il déchire, et met en pièces ces tristes ombres, à qui l'orage fait faire des cris affreux. Ces malheureux se serrent les uns contre les autres, et font de vains efforts pour se mettre à l'abri. Cerbère nous appercevant au milieu de ces infortunés nous montra des crocs terribles. Mon guide se baissa, prit de la terre à pleines mains, dont il remplit les profondes gueules de ce monstre. Tel qu'un dogue en furie, prêt à tout dévorer,

s'appaise à l'instant qu'on lui jette de quoi satisfaire son avidité, Cerbère se calma. Cependant nous passions à travers ces ombres, et nous foulions aux pieds ces phantômes qui nous paroissoient des corps réels. Ils étoient tous couchés à terre, à l'exception d'un seul, qui se leva sur son séant aussi-tôt qu'il m'apperçut, et me dit: ô vous, qui avez osé descendre dans ce séjour, pouvez-vous me reconnoître ? je sais que vous étiez né avant que je fusse mort. Je lui répondis : la tristesse, où vous êtes plongé vous rend peut-être méconnoissable à mes yeux. Je ne me souviens pas de vous avoir vu. Apprenez-moi qui vous êtes, et pourquoi vous avez été précipité dans ce lieu plein d'horreur? par quel crime avez-vous mérité un aussi rude supplice? car je n'en connois pas de plus affreux. Il me répondit: votre ville pleine de dissentions qui annoncent sa ruine, fut le lieu de ma naissance. Vos citoyens m'appellèrent Ciacco, qui veut dire porc, à cause de ma gourmandise ; vous voyez comme je suis battu par la pluie. Je ne suis pas ici le seul malheureux : tous ceux qui m'entourent sont condamnés aux mêmes peines pour le même péché. Il n'en dit pas davantage, et je lui répondis ; mon cher Ciacco, je suis si

touché de vos souffrances, qu'elles m'arrachent des larmes. Mais dites-moi, je vous prie, si vous le savez, que deviendront les habitans de cette ville désunie? s'y trouve-t-il encore quelqu'homme juste? apprenez-moi aussi quelle est la source de cette discorde? il me répondit: l'orgueil, l'envie et l'avarice sont les trois flambeaux qui ont allumé l'incendie. Vos citoyens, d'ici à trois ans, livreront un sanglant combat. Le parti des blancs chassera le parti des noirs, et en fera un terrrible carnage. Florence sera subjugée; la première faction prendra le dessus par la protection d'un prince, qui se rendra maître de votre ville. Il tiendra long-temps les rênes du gouvernement, et fera sentir le poids de son autorité à ses ennemis. Il n'y a dans cette cité que deux hommes justes; mais il ne seront point écoutés. Il finit ainsi son récit lamentable, et je lui répondis: si vous vouliez m'accorder un plus long entretien, je vous prierois de m'apprendre, où je trouverai ceux que je souhaite ardemment rencontrer. Montrez-moi Farinata et Tetgiao, qui furent de si grands hommes; Jacques Rusticoussi, Arrigo, Mosca, et tant d'autres, qui employèrent leurs talens à rendre nos citoyens heureux. Je voudrois savoir si le ciel adoucit leur sort, ou si l'enfer l'empoisonne. Il

répartit: ils sont tous relegués dans le plus profond des enfers, accablés sous le poids de leurs crimes. Si vous y descendez, vous les pourrez voir; mais quand vous retournerez sur la terre, faites ensorte, je vous prie, qu'on s'y souvienne de moi; je ne vous en dirai pas davantage, et ne vous répondrai plus. Dans l'instant il me lança un regard qui m'effraya, et se précipita avec les autres damnés. Il ne se montrera plus, me dit Virgile, jusqu'à ce que la trompette annonce le grand jour où le tout-puissant viendra juger les vivans et les morts: pour lors chacun sortira de son tombeau, reprendra sa chair, et recevra son arrêt éternel. Nous traversâmes à petits pas cette foule d'ombres, en nous entretenant de la vie future. Et je dis à mon maître: leurs tourmens croîtront-ils encore après le jugement dernier? Il me répondit: vous savez que plus l'homme est parfait, plus il sent son bonheur, ainsi que son malheur. Cette race maudite ne peut jamais arriver à la béatitude. Elle ne peut donc pas espérer d'être alors moins malheureuse qu'elle l'est aujourd'hui. Nous fîmes tout le tour de cet abîme, enfin nous arrivâmes à l'endroit, par où l'on descend dans le quatrième cercle; c'est-là que nous trouvâmes Pluton, ce grand ennemi du genre humain.

SEPTIÈME CHANT.

Dès que je parus, ce monarque infernal se mit à crier d'une voix enrouée : Satan, Satan, alerte, alerte. Alors Virgile toujours sage me dit pour me rassurer : ne vous laissez point abattre par la peur. Quelque puissance que Pluton puisse avoir, il ne nous empêchera pas de pénétrer plus avant. Ensuite, s'adressant au roi des enfers, il lui tint ce discours : tais-toi, maudit, tourne ta rage contre toi-même, et sache que ce n'est pas sans raison que nous venons visiter cet abîme profond, où Michel écrasa la tête orgueilleuse de Lucifer. Ainsi que les voiles d'un navire sont abattues, lorsque le mât est brisé par les vents, de même Pluton fut terrassé par ces foudroyantes paroles. Nous descendîmes dans le quatrième cercle, et nous nous rengeâmes le plus près qu'il nous fut possible de ses bords. Ah ! justice divine qui rassemblez dans ces lieux tant de tourmens, combien je vis là de spectacles effrayans ! Se peut-il que les crimes d'un moment méritent des supplices éternels ? Les cris des malheureux qui habitent ce cercle, ressembloient aux mugissemens de ces vagues qui viennent

viennent se briser, tantôt contre Caribde, et tantôt contre Sylla. Je vis d'un coup-d'œil plus de damnés que je n'en avois encore vu. Ils rouloient des pierres énormes, en faisant des hurlemens affreux. Quand ils se rencontroient, ils se heurtoient les uns les autres, et se disoient brutalement: pourquoi m'empêche-tu de passer? veux-tu m'insulter? C'est ainsi qu'ils faisoient le tour de ce cercle obscur, recommençant sans cesse leur pénible travail. Virgile, m'écriois-je, apprenez-moi quels ont été dans le monde ces infortunés. Tous ceux que je vois à notre gauche avec des tonsures, sont-ils des ecclésiastiques? Il me répondit: engraissés des biens de l'église, tous ont été avares, ou prodigues, et si aveugles d'esprit, qu'ils n'ont jamais su dépenser à propos. Les reproches qu'ils se font, lorsqu'ils se rencontrent, vous apprennent assez quels ils furent pendant leur vie. Ceux que vous voyez avec des tonsures sont des papes, ou des cardinaux, qui ont poussé l'avarice à son dernier période. Mon maître, lui dis-je, si j'approchois, j'en pourois reconnoître plus d'un, qui a été souillé de ce vice. Vous vous donneriez une peine inutile: leur péché les a rendus si difformes, qu'ils sont méconnoissables. Au jugement dernier,

ils se présenteront en différentes attitudes. Les uns sortiront de leurs tombeaux avec la main fermée, les autres avec la main ouverte. Enfouir, ou prodiguer ses richesses, rend également méprisable aux yeux du monde, et fait souffrir ici le même supplice. Leur exemple est suffisant, mon fils, pour vous faire juger combien peu l'on doit compter sur les biens que nous offre la fortune, cet idole du genre humain; car tout l'or qui a été, et qui est sur la terre, ne sauroit apporter le moindre soulagement à leurs malheurs. Je repartis: quelle est donc cette fortune? quelle est sa nature? quelles sont ses faveurs? Il s'écria: oh! que les mortels sont aveugles! Mon fils, gravez dans votre cœur les vérités que je vais vous annoncer. De même que le créateur a formé les cieux, et y plaça le soleil pour éclairer toutes les parties du monde en distribuant également sa lumière; de même il a établi la fortune sur la terre, pour faire passer successivement les biens temporels d'une famille à l'autre, malgré les soins que se donnent les hommes pour les conserver. C'est par ses ordres seuls, qu'une partie des humains commande, et que l'autre obéit. Ses décrets sont aussi cachés que le serpent sous l'herbe. Toute prudence humaine

ne peut rien contre elle; elle prévoit, juge et gouverne avec la même autorité que les autres dieux dans leur empire. Sa nature est d'être volage. Elle tourne à tout vent. Nous sommes tous soumis à sa bisarerie. Ceux qui ont reçu d'elle plus de bienfaits, sont les premiers à se plaindre; mais elle est sourde à leurs cris. Elle tourne toujours gaîment sa roue, elle accorde ses faveurs aux premiers qui se présentent, et se fait un jeu de son inconstance. Il faut que nous descendions maintenant pour voir encore, s'il est possible, un spectacle plus digne de compassion. Déjà les étoiles s'avancent; elles commençoient à se montrer, quand je suis parti, et il nous est défendu de nous arrêter trop long-temps dans ces lieux. Nous quittâmes ce cercle, pour entrer dans le cinquième, et nous arrivâmes sur les bords d'une fontaine bouillante, dont les eaux se précipitent dans un fleuve noir et trouble, qu'on appelle le Styx. Là, je vis un nombre infini de damnés plongés dans un marais fangeux. Ils étoient absolument nus; leur visage étoit défiguré. Ils se frappoient la tête et la poitrine; ils trépignoient des pieds, et se déchiroient avec les dents. Mon maître me dit: voyez mon fils, ce que souffrent les ames de ceux que la colère

a dominés ; voyez comme il font bouillonner ces eaux par leurs soupirs. Si vous tournez vos regards de l'autre côté, vous en verrez d'autres qui se disent sans cesse : que nous fûmes aveugles, lorsque nous respirions un air si doux dans les climats que le soleil éclaire, de nourrir dans nos cœurs tant d'amertume et d'animosité. De quels remords ne sommes-nous pas déchirés dans ces ondes bourbeuses! C'est-là ce qu'ils répètent sans cesse avec leurs voix enrouées. Nous fîmes le tour de ce lac infecte, en prenant le chemin sec qui se trouve sur le bord. Nous ne cessions d'examiner ces malheureux qui avoient la gorge remplie de limon. Enfin nous arrivâmes un peu tard à quelques pas d'une tour élevée. C'est-là que commence le cinquième cercle.

HUITIÈME CHANT.

AVANT d'arriver aux pieds de cette tour, nous donnâmes un coup-d'œil en haut, et nous nous apperçûmes qu'on y plaçoit des fanaux. On en posoit de pareils sur une autre tour, qui étoit vis-à-vis, mais si éloignée, qu'à peine la vue pouvoit s'y porter. Je m'écriai : divin poëte, que veulent dire ces feux qui se répondent ? qui sont ceux qui les allument ? Il me dit : regardez sur cette onde noire, autant que vous le permet le brouillard épais qui la couvre ; vous y verrez celui que nous attendons. Je vis une petite nacelle qui s'avançoit vers nous, et traversoit le fleuve avec plus de rapidité qu'une flèche ne fend les airs. Elle n'étoit conduite que par un seul rameur, qui se mit à crier : te voilà donc arrivée, ame rebelle. Mon guide prit la parole, et lui dit : Flégias, tes propos sont superflus ; tu ne nous retiendras ici que le temps nécessaire pour traverser ton marais. Flégias, en colère, se mit sur ses gardes, comme un homme qui craint une surprise. Virgile descendit le premier dans le bateau, m'y fit entrer, et me plaça près de lui. L'an-

tique proue fend les eaux, et s'y enfonce bien plus qu'elle ne le fait, quand elle ne conduit que des ames. Nous traversions ainsi cette eau morte, lorsqu'un homme couvert de fange s'offrit à mes yeux, et me dit : qui es-tu pour venir ici avant l'heure marquée ? Je lui répondis : j'y viens, et je n'y resterai pas ; mais qui es-tu toi-même ? pourquoi es-tu si sale et si dégoûtant ? Il repliqua : n'insulte pas un malheureux. Je lui répartis : maudit esprit, je te vois plongé dans les larmes et dans la fange, et je te reconnois à travers ta saleté. Il saisit la barque, et, malgré le nautonnier qui le repoussa, en lui disant, retire-toi, infâme, il me sauta au cou, me baisa au visage en disant : ame dédaigneuse, bénis soient les flancs qui t'ont portée ! je te pardonne tes mépris ; personne ne peut et ne doit être assez indulgent, pour honorer celui qui fut orgueilleux pendant sa vie. Combien y a-t-il là-haut de monarques enivrés de leur puissance, qui viendront ici se vautrer comme des pourceaux dans la boue, et ne laisseront d'eux sur la terre qu'une mémoire odieuse ! Je dis tout bas à mon guide : que j'aurois de plaisir à voir ce malheureux traîné dans la fange ! Vous serez satisfait, répondit Virgile. Dans l'instant,

tous ceux que ce marais renfermoit, lui crièrent : tu ne nous échapperas plus, Philippe Argenti, esprit le plus bisarre qu'ait jamais produit Florence ! En même temps ils l'entraînèrent avec eux, en lui faisant mille outrages. Il fit un cri si terrible, qu'il me perça les oreilles ; et je le suivis des yeux tant qu'il me fut possible. Virgile me dit : mon fils, nous approchons de la ville de Dité ; elle est habitée par de formidables citoyens. Je lui répondis : mon maître, j'en vois déjà les maisons enflammées ; on croiroit que le feu les consume. Vous ne vous trompez pas : elles sont sans cesse dévorées des flammes éternelles. Nous approchâmes des fossés profonds qui entourent cette ville, dont les murailles me parurent de fer. Après en avoir fait le tour, nous débarquâmes à un endroit, où le nautonnier nous cria avec une voix terrible : sortez, voici l'entrée. Je vis à la porte des milliers d'anges précipités du ciel, qui disoient entr'eux en grinçant les dents : quel est cet insensé qui, vivant, se promène dans l'empire des morts ? Mon guide leur fit signe qu'il vouloit leur parler en particulier. Ils dissimulèrent leur courroux, et lui dirent : approche tout seul, et fait retirer ce téméraire, qui a eu l'audace d'entrer dans le

royaume sombre. Qu'il s'en retourne, s'il le peut, par la même route dans laquelle il s'est follement engagé. Mais toi qui l'as guidé, tu resteras parmi nous. Lecteur, imaginez-vous quelle terreur imprima dans mon ame le son de ces paroles. Je crus que je ne pourrois jamais retrouver mon chemin, et je m'écriai : mon cher maître, qui m'avez sauvé de tant de périls, ne m'abandonnez pas dans ce moment affreux. S'il nous est impossible de passer outre, tâchons de retrouver nos traces. Il me répondit : ne craignez rien ; personne ne peut s'opposer à notre passage, tant est respectable la puissance qui nous protège. Attendez-moi ici, reprenez vos esprits ; je ne vous abandonnerai point dans ces funestes lieux. Il partit, et je restai seul. L'espoir et la crainte s'emparoient successivement de mon cœur. Je ne pus entendre le propos que tint Virgile à ces réprouvés ; mais il ne demeura pas long-temps avec eux. Ils rentrèrent promptement dans la ville, et fermèrent la porte à mon guide, qui me rejoignit à pas lents. Il avoit les yeux baissés, et soupiroit en disant : quel peut être celui qui m'interdit l'accès de cette malheureuse ville? Enfin, il s'approcha de moi, et prononça ces mots :

vous me voyez confus, mais ne perdez pas l'espérance; je viendrai à bout de mon entreprise, quel que soit le défenseur qui commande dans ces murs. L'orgueil de ces citoyens ne m'est pas inconnu. Ils ont défendu à Jésus-Christ même l'entrée de leur ville. Mais elle est ouverte d'un côté, et vous pouvez avoir lu au-dessus de la porte leur condamnation écrite en lettres noires. Déjà celui qui doit nous guider est descendu des cieux; celui-là peut passer sans escorte au travers tous les cercles. C'est lui qui nous procurera un libre accès dans cette cité.

NEUVIÈME CHANT.

La frayeur que je montrai, lorsque je vis mon guide troublé, lui fit dissimuler sa crainte. Il s'arrêta, comme un homme qui prête une oreille attentive, quand l'obscurité l'empêche de discerner les objets. Mais bientôt il reprit : ne craignez rien, la victoire nous est assurée. Qu'il me tarde de voir arriver le secours promis! Je m'apperçus, par ses discours, qu'il cherchoit à cacher sa peur, et je lui fis cette question. Du premier cercle, qu'habitent ceux qui n'ont d'autre supplice que d'être privés de toute espérance, personne n'est-il jamais descendu dans cet abîme profond et affreux ? J'y suis une fois descendu, évoqué par Éricto, qui rappelloit les ames dans les corps. Il n'y avoit pas long-temps que j'avois abandonné la vie, lorsque cette magicienne me conduisit dans les murs de Dité, pour en tirer une ame du cercle de Judas, qui est le lieu le plus bas, le plus obscur, le plus éloigné du ciel, et sur lequel tous les autres cercles tournent comme sur un pivot. J'en connois le chemin : ainsi rassurez-vous. Ce marais, qui exhale une infection si insupportable, entoure cette ville,

dont l'aspect irrite ma colère. Il me dit encore beaucoup de choses que je n'ai pas retenues, parce que j'avois toujours l'œil fixé sur cette tour élevée, dont le sommet étoit éclairé de fanaux. J'y vis trois furies dégoûtantes de sang. Elles avoient pris des figures de femmes : elles avoient pour ceinture des hydres à plusieurs têtes, pour coëfure des serpens affreux. Comme mon guide s'apperçut des embûches de la reine des enfers, il me dit : voici les noms de ces monstres cruels ; à gauche, vous voyez Mégère ; celle qui pleure à droite, c'est Alecto ; Tisiphone est au milieu. Chacune de ces furies se déchiroit la poitrine avec ses ongles, et leurs cris étoient si perçans, que, troublé par la peur, je serrai mon maître entre mes bras. Elles disoient toutes : que Méduse paroisse, il sera pétrifié. Nous ne nous sommes pas assez vengées, lorsque Thésée eut une pareille audace. Détournez la tête, et fermez les yeux, me dit Virgile ; car si Méduse se montre, c'est fait de vous. Il se retourna lui-même, et ne se fiant pas encore à mes mains, il mit les siennes sur mes paupières. Lecteur, tâchez de pénétrer le sens caché sous cette allégorie. Nous entendions déjà, sur l'onde noire, un fracas

épouvantable, qui faisoit trembler les deux bords du lac ; semblable à un vent impétueux qui annonce la foudre et les éclairs, ravage la forêt qui s'oppose à son passage, déracine les arbres, et fait voler la poussière. Rien ne résiste à son tourbillon rapide. Il met en fuite les troupeaux et les bergers. Virgile me rendit enfin la liberté de la vue, et me dit : portez à présent vos regards du côté où la vapeur est plus épaisse ; examinez l'écume de ces eaux que nous venons de traverser. Comme on voit les grenouilles se sauver à l'aspect de la couleuvre leur ennemie, jusqu'à ce qu'elles aient gagné le fond de leurs marais, je vis plus de mille ames fuir devant notre libérateur qui passoit le Styx à pied sec. Il chassoit de sa main gauche le brouillard. C'étoit le seul travail dont il paroissoit occupé. Je m'apperçus que c'étoit un ange. Je me retournai du côté de mon maître, qui me fit signe de demeurer tranquille, et de saluer respectueusement cet envoyé du ciel. Ah! qu'il me parut irrité ! Il arriva bientôt à la porte de la ville, et l'ouvrit d'un coup de baguette sans aucune résistance. Dès qu'il fut sur cet horrible seuil, il cria : ô race maudite ! pourquoi nourrissez-vous dans vos cœurs un inutile orgueil ? Prétendez-

vous résister encore à ce pouvoir sans bornes, qui tant de fois a redoublé vos maux ? Que vous sert-il de vous opposer à Dieu? Regardez votre Cerbère ; il a encore les oreilles déchirées, et les dents brisées. Ensuite il s'avança dans une rue bourbeuse en gardant le silence. Il avoit la contenance d'un ministre occupé d'affaires plus importantes que n'en peuvent avoir ceux qui l'entourent. Rassuré par la présence de l'ange, nous marchâmes vers la ville, et nous y entrâmes sans aucun obstacle. Comme je voulois examiner l'état de ceux qui étoient enfermés dans cette forteresse, dès que j'y fus introduit, je promenai par-tout mes regards. Je vis à droite et à gauche une vaste campagne, pleine de deuil et de tourmens. On découvre non loin de la ville d'Arles, à l'embouchure du Rhône, et à Pauli, près du golfe de Carnaro qui arrose les confins de l'Italie, un pays rempli de sépulcres ; il en étoit de même de ce lugubre pays, mais le spectacle en étoit plus affreux ; car les tombeaux qu'on y voyoit étoient environnés de flammes pareilles à celles du mont Vésuve. Toutes les pierres qui couvroient les tombes étoient suspendues. Il en sortoit de si tristes lamentations, qu'on ne pouvoit douter qu'elles

ne partissent du fond des entrailles des damnés qui y étoient renfermés. Je m'écriai : mon maître, quels sont ces malheureux ? pourquoi font-ils entendre de si lugubres cris ? Il me répondit : ce sont des hérésiarques avec leurs sectateurs. Ces sépulcres contiennent plus de criminels que vous ne pensez. Chacun d'eux y est enfermé avec ses disciples. Ces tombeaux sont plus ou moins brûlans, selon les erreurs par lesquelles ces impies ont abusé les peuples crédules. Ensuite il se tourna d'un autre côté, et nous passâmes entre ces infortunés martyrs de leurs dogmes, et les murailles élevées de la ville de Dité.

DIXIÈME CHANT.

VIRGILE prit un sentier secret entre les murs de la ville et les tombeaux. Je le suivis en lui disant : ô vous ! dont la sagesse me guide dans ces affreux détours, me sera-t-il permis d'entretenir les infortunés qui sont dans ces tombeaux? Ces tombeaux sont découverts, et cependant personne ne les garde. Ils seront fermés, me dit-il, jusqu'au jour du jugement dernier. Alors, ceux qui les habitent maintenant paroîtront dans la vallée de Josaphat, avec les mêmes corps qu'ils avoient sur la terre. De ce côté-ci est la sépulture d'Épicure et de tous ses sectateurs ; qui prétendent que l'ame est mortelle comme le corps. Votre curiosité sera bientôt satisfaite ; je lis dans vos pensées, sans que vous ayez besoin de me les expliquer. Je lui répartis : si je parle peu, c'est de crainte de vous importuner. Soudain une voix sortie de la voûte d'un des sépulcres, me dit : Toscan, qui venez, quoique vivant, visiter cette ville de feu, et qui parlez Italien avec tant d'élégance, daignez vous arrêter un moment. La pureté de votre langage me fait connoître en vous un citoyen de cette illustre

ville, où j'ai causé trop de troubles, peut-être. A ces mots, tout craintif, je m'approchai le plus près que je pus de mon guide, qui me dit : ne connoissez-vous pas Farinata ? Il est hors de son tombeau, depuis la tête jusqu'à la ceinture. J'avois déjà les yeux attachés sur lui ; son regard étoit si hardi, qu'il sembloit braver l'enfer. Virgile me poussa au milieu des tombeaux, et je me trouvai près de celui de Farinata, qui m'adressa ces mots d'un air assez dédaigneux : apprenez-moi, je vous prie, quels furent vos ancêtres. Je les lui nommai. Vos aïeux, repliqua-t-il, furent les ennemis de ma famille et de tout mon parti. Mon bras les vainquit, et deux fois les mit en fuite. Il est vrai, lui répondis-je ; mais ils revinrent autant de fois triomphans : c'est une gloire que ceux de votre faction n'ont jamais obtenue. Dans le moment, je vis paroître une petite ombre à côté de Farinata ; elle ne venoit que jusqu'à son menton : je crus qu'elle étoit à genoux. Elle m'envisagea, et regarda tout autour de moi, pour voir si j'étois seul. Lorsqu'elle s'en fut assurée, elle me dit : si c'est par les lumières de votre génie que vous avez pénétré dans cette obscure région, apprenez-moi où est mon fils. Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné ?

compagné ? Je lui répartis : je ne viens pas seul ici. J'ai été conduit par Virgile, dont Guido votre fils n'a pas fait tout le cas qu'il devoit. Le discours que me tint cette ombre, et le genre de son supplice, m'avoient instruit déjà que je parlois à Cavalcante. Que m'apprenez-vous, répondit-il ? Mon fils est-il privé de la clarté du jour ? Quand il s'apperçut que je tardois à lui répondre, il tomba à la renverse et disparut. Mais l'ombre altière, auprès de laquelle je m'étois arrêté, ne changea pas de visage ; elle resta dans la même situation, et reprenant son premier discours, elle ajouta : je sais que ceux de mon parti n'ont pas su se gouverner avec autant de prudence que ceux du vôtre : c'est ce qui fait ma plus grande souffrance dans ce lit de douleur. Mais Proserpine qui commande ici, n'aura pas cinquante fois achevé son cours, que vous saurez de quelle conséquence il est d'être instruit dans l'art de la guerre. Si vous avez quelque connoissance de ce qui se passe dans ma patrie, apprenez-moi pourquoi on y persécute encore mes descendans? Je lui répondis : l'affreux carnage dont vous fûtes l'auteur, et qui teignit de sang humain la rivière d'Arbia, a sans doute occasionné ces décrets rigoureux. Alors Farinata

secoua la tête en soupirant, et me dit : je ne fus pas seul cause de ce massacre, et ce ne fut pas sans raison que j'entrai dans cette faction. Mais je fus le seul qui défendis ouvertement Florence, et m'opposai à ceux qui vouloient livrer cette ville à l'ennemi. Je vous conjure, lui dis-je, par l'amour que vous portez à vos descendans, de m'expliquer un doute qui trouble mon esprit. Il me paroît que vous lisez dans l'avenir, et que le présent vous est caché. Il me répondit : semblables à ceux qui ont la vue foible, nous distinguons mieux les objets éloignés : c'est tout ce qu'il nous est possible de voir. Le présent, nous l'ignorons, à moins qu'on ne nons en apporte des nouvelles. Ainsi, dès que la porte de l'avenir sera fermée, nous serons plongés dans les ténèbres de l'ignorance. Alors, comme si je me fusse repenti d'une faute, je lui dis : apprenez donc, je vous prie, de ma part à Cavalcante, qui est rentré dans son sépulcre, que son fils vit encore. Si je n'ai pas d'abord répondu à sa question, c'est que j'étois dans le doute dont vous venez de me tirer ; j'entendis alors mon maître qui m'appelloit. Je me pressai de demander à Farinata, qui étoient ceux que je voyois près de lui. Il me dit : nous sommes ici plus de mille. Nous

avons dans ces lieux Frédéric II et le cardinal Voaldin ; je passe sous silence le nom des autres. En disant ces mots, il se cacha, et je rejoignis mon guide ; je roulois dans mon esprit le discours que m'avoit tenu cette ombre ennemie. Virgile se mit en marche, et, sans s'arrêter, me dit : pourquoi paroissez-vous si troublé ? Je lui en dis la raison. Souvenez-vous, ajouta-t-il, de ce qui vous a été annoncé de fâcheux, mais retenez bien ce que je vais vous dire. Lorsque vous serez assez heureux pour appercevoir les beaux yeux de Béatrix, à qui rien n'est caché, elle vous apprendra ce qui doit vous arriver dans le cours de votre vie. Puis il prit à gauche, par un sentier qui conduisoit au septième cercle.

ONZIÈME CHANT.

Nous passâmes sous une voûte de pierre, et nous descendîmes dans une prison plus affreuse encore que tout ce que nous avions vu. Elle exhaloit une odeur si insupportable, que nous fûmes obligés de nous arrêter derrière une tombe, sur laquelle je lus cette épitaphe : « Ci gît le pape Anastase, que Photin dé» tourna du chemin de la vérité. » Il faut que nous descendions petit-à-petit, me dit Virgile, afin que notre odorat s'accoutume insensiblement à cette affreuse exhalaison. Apprenez-moi, lui dis-je, où je suis maintenant. Sachez, mon fils, que ce septième cercle renferme les gens violens. Mais, comme la violence s'exerce contre le prochain, contre soi-même et contre Dieu, il est partagé en trois divisions. Je vais vous l'expliquer. On donne la mort à son prochain à force ouverte, ou par trahison : on lui fait tort dans ses biens par les larcins et les incendies ; ainsi la première division est remplie d'homicides, d'assassins et de voleurs ; c'est-là que, par différentes bandes, ils éprouvent divers tourmens. On peut exercer la violence contre soi-même et contre sa fortune.

Le suicide, le joueur et le dissipateur sont châtiés dans la seconde division. On insulte à la divinité en la reniant dans le cœur, et en blasphêmant contre elle ; ceux qui parlent de Dieu avec mépris; les pécheurs anti-physiques et les banqueroutiers sont renfermés dans la troisième division. La fraude, qui est un péché toujours suivi des remords, et qui attaque également celui qui a de la confiance en nous, et celui qui n'en a point, rompt le lien d'amour dont les mortels sont unis. C'est pourquoi les fourbes sont relégués dans le huitième cercle, qui est divisé en autant de cachots que la fraude peut avoir de branches. Les hypocrites, les flatteurs, les sorciers, les faussaires, les simoniaques, les perfides, les mercures et tous ceux qui sont capables de pareilles abominations, habitent aussi ce huitième cercle. Il est un crime encore plus grand ; c'est lorsqu'oubliant l'amour, que la nature et les liens du sang nous inspirent, on se sert de la confiance pour trahir plus sûrement. Tout criminel de cette espèce, quel qu'il soit, est éternellement consumé dans le cachot le plus profond, où est le pivot sur lequel tourne la ville de Dité. Mon maître, lui dis-je, vous venez de me détailler clairement quels sont

ces abîmes, et les damnés qui y sont plongés; mais apprenez-moi pourquoi les habitans de ces marais bourbeux, agités par les vents, inondés par la pluie, et qui se disent tant d'injures, ne sont pas punis dans la ville enflammée, puisqu'ils sont l'objet de la colère de Dieu? ou, s'ils ne le sont pas, pourquoi sont-ils traités ainsi? Il me répondit: comment votre esprit peut-il s'égarer de la sorte? Ne vous souvient-il pas de la définition que fait Aristote, dans sa morale, des trois dispositions qui déplaisent à l'être suprême: l'incontinence, la malice et la brutalité? L'incontinence est le péché qui lui déplaît le moins. Rappellez-vous quels sont ceux qui sont punis dans les cercles que vous avez déjà parcourus. Vous connoîtrez aisément pourquoi la justice divine les châtie avec moins de rigueur. O soleil! lui dis-je, vous éclairez toute vue troublée. Vos explications sont si satisfaisantes, qu'elles me donnent envie de vous faire de nouvelles questions. Pourquoi l'usure offense-t-elle la bonté de dieu? La philosophie, me répondit-il, vous apprend que la nature entière prend sa source dans l'intelligence divine. La physique, que vous aimez tant, a dû vous démontrer que toute notre science dépend de cette intelli-

gence, et la suit autant qu'elle peut, comme l'écolier suit son maître. Ainsi c'est de Dieu seul que nous pouvons recevoir la science. Vous souvenez-vous de ce qui est écrit dans la génèse. Il y est dit que les créatures, non seulement tirent leur essence de la puissance de Dieu, mais que c'est par elle encore qu'elles viennent à bout d'exécuter ses commandemens. L'usurier tient un chemin contraire; il méprise Dieu, la nature et tout ce qui en dérive, en fondant son espérance sur des biens frivoles. Mais suivez-moi; déjà la constellation des poissons se montre sur l'horison; le chariot de David va bientôt disparoître, pour annoncer le lever de l'aurore.

DOUZIÈME CHANT.

Le chemin par lequel il nous falloit descendre étoit un rocher escarpé qui auroit effrayé les plus intrépides. On trouve, au-delà de Trente, une roche prodigieuse, dont le pied est battu par l'Adigé. Elle s'écroula jadis par un tremblement de terre; et, en se détachant de la montagne, elle ouvrit un passage jusqu'à la plaine. Tel et plus horrible encore étoit ce précipice. Sur le sommet du rocher, habitoit le Minotaure, ce monstre infâme de Crète, né des folles ardeurs de Pasiphaé. Dès qu'il nous vit, il tourna sa rage contre lui-même, et se déchira de ses propres dents. Mon guide lui cria: tu crois peut-être que c'est encore Thésée, chef des Athéniens, qui autrefois te donna la mort. Retire-toi, bête farouche. Celui-ci n'a pas été instruit par ta sœur; mais il vient dans ces lieux pour être témoin de tes supplices. Tel qu'un taureau, lorsqu'il a reçu le coup mortel, s'élance en mugissant de tous côtés, ne sachant contre qui tourner sa fureur; tel je vis le Minotaure s'agiter et se débattre. Nous continuâmes notre chemin sur des pierres qui remuoient sous mes pieds à chaque pas que je

faisois. J'étois rêveur, et mon guide me dit : vous êtes peut-être encore occupé de ce monstre, que je viens de repousser. Sachez que, lorsque je descendis pour la première fois dans le plus profond de cet abîme, ce rocher n'étoit pas encore détaché, comme il l'est aujourd'hui. Mais, à l'arrivée de celui qui ouvrit les portes de l'enfer, et dépeupla Dité, cette vallée trembla tellement, qu'on crut que l'univers entier alloit rentrer dans le cahos. Cette roche antique fut renversée, et les débris en furent semés de toutes parts. Regardez là-bas ; nous approchons de la rivière de sang, dans laquelle sont plongés ceux qui ont employé la violence contre leur semblable. Aveugle cupidité ! folle colère, vous ne nous faites sentir vos aiguillons dans la vie passagère, que pour nous immoler dans la vie éternelle ! Je vis un grand fossé qui faisoit le tour de cette plaine ; là je vérifiai ce que mon guide m'avoit déjà dit, qu'entre la montagne et ce fossé, des centaures, armés de flèches, couroient sans cesse les uns après les autres, comme ils avoient coutume de faire dans le monde, lorsqu'ils alloient à la chasse. Nous voyant descendre, ils s'arrêtèrent tous. Trois d'entr'eux se détachèrent de la troupe avec leurs arcs,

et nous crièrent de loin : vous qui descendez dans ces lieux, savez-vous à quel martyre vous vous exposez ? répondez avant d'avancer ; sinon nous allons vous décocher nos traits. Mon maître prit la parole, et répondit : nous en instruirons Chiron, qui doit être avec vous. C'est à tort que votre courroux s'allume. Puis il me dit : c'est-là Nessus, qui se tua pour la belle Déjanire. Celui du milieu, qui se regarde l'estomac, est Chiron, qui éleva le grand Achille. Cet autre est Pholus, qui fut si sujet à la colère. Ces centaures courent sans cesse par milliers autour de ce fossé, pour tirer des flèches à toutes les ames qui veulent s'élever au-dessus de la surface de la rivière de sang, plus que leurs jugemens ne leur permettent. Nous approchions de ces monstres agiles, lorsque Chiron prit une flèche, et la dirigea vers nous avec son arc. Il retroussa sa moustache ; et, dès qu'il eut découvert sa large bouche, il cria à ses compagnons : prenez garde à vous ; je m'apperçois que celui qui marche le dernier fait remuer sous ses pieds, tout ce qu'ils rencontrent, ce que les morts ne peuvent faire. Mon guide répondit : il est vrai, qu'il est vivant ; mais comme il est seul, il faut que je le conduise dans cette vallée de ténèbres,

C'est la nécessité, et non le plaisir qui nous y amène. Béatrix est descendue du ciel. Elle a interrompu ses cantiques de joie, pour me donner cette mission. Croyez au reste que ce mortel, ni moi, n'avons le dessein de vous nuire. Je vous conjure, par cette puissance qui m'a permis de porter mes pas dans cette route affreuse, de m'accorder pour guide un des vôtres, qui puisse m'indiquer l'endroit où nous pourrons passer le fleuve. Il faut aussi qu'il porte en croupe mon compagnon ; car il n'est pas un esprit, qui puisse traverser les airs. Dans l'instant, Chiron se tourna du côté de Nessus, et lui dit : je te charge de leur servir de guide ; et, si tu rencontres quelqu'autre troupe, écarte-la. Nous nous mîmes en marche avec cette escorte, et suivîmes les bords de cette rivière ensanglantée et bouillante, d'où partoient les cris effroyables de ceux qui y étoient plongés. J'y vis des ombres enfoncées jusqu'aux yeux. Le grand centaure me dit : c'est ici que sont punis les souverains, qui ont eu la dureté d'enlever la vie et les biens à leurs sujets. Ces misérables, qui n'ont point été sensibles à la pitié, sont continuellement dans les pleurs. Ici est Alexandre de Phérès, tyran de Thessalie, et Denis, qui désola la Sicile pendant de si longues années.

Celui qui se montre jusqu'au front et qui a la barbe si noire, est Azolin. Celui à qui vous voyez de si beaux cheveux blonds, est Obizzo d'Est, qui fut étranglé par le fils de sa femme. Virgile me dit : dorénavant le centaure marchera le premier, et je le suivrai. Cependant Nessus avoit toujours la vue fixée sur une troupe de damnés qui montroient la tête. Il nous en fit remarquer un qui étoit seul, et il nous dit : voilà celui qui tua dans une église un prince dont l'Angleterre honore encore la mémoire. Quelques autres se montroient jusqu'à la ceinture, et j'en reconnus plusieurs. A mesure que nous avancions, la rivière de sang devenoit moins profonde ; à peine nous venoit-elle à mi - jambe. C'est - là que nous la traversâmes. Vous voyez, dit le centaure, que ce fleuve bourbeux va toujours en diminuant de ce côté-ci ; mais, de l'autre, il est de plus en plus profond, jusqu'à l'endroit où gémissent les tyrans. C'est-là que la justice divine punit Attila, qui fut le fléau de la terre ; Pyrrhus, roi d'Épyre, et Sextus fils de Tarquin le superbe. Ce fleuve est cause des larmes éternelles que répandent Rinier de Cornetto et Rinier de Pazzy, pour avoir si long-temps infecté les grands chemins. En finissant ces mots, le centaure s'en retourna, et repassa le fleuve.

TREIZIÈME CHANT.

NESSUS n'étoit pas encore arrivé à l'autre bord, que nous entrâmes dans un bois où il n'y avoit aucun sentier. Les feuilles n'y étoient point vertes, mais brunes. Les branches n'étoient point unies, mais crochues et pleines de nœuds. Les arbres ne portoient point de fruits, mais étoient hérissés d'épines empoisonnées. Les bêtes farouches qui fuyent les bois charmans situés entre Cecina et Cornetto, n'ont jamais habité de forêts aussi affreuses et aussi épaisses. C'est-là que sont les cruelles harpies, qui chassèrent les Troyens des îles Strophades, en leur annonçant leur malheur. Elles ont les aîles larges, le col et le visage de femme, avec des griffes aux pieds. Leur ventre énorme est couvert de plumes. Elles poussent mille cris lamentables sur ces arbres. Mon maître me dit : nous voici dans la seconde division du septième cercle. Pendant que vous traverserez ce bois affreux, regardez attentivement, vous y verrez des choses que vous aurez peine à croire. J'entendois, de tous côtés, des sons épouvantables, et ne voyois personne. J'en fus tellement effrayé, que je m'arrêtai précipi-

tamment. Virgile crut, sans doute, que je pensois que toutes ces voix sortoient du creux des arbres, et qu'à notre arrivée les habitans de ces forêts s'y étoient cachés. Il me dit: si vous coupiez ici le moindre petit rameau, vous entendriez des choses que vous ne pourriez imaginer. J'étendis la main et j'arrachai une petite branche d'épine. D'abord le tronc se mit à crier: pourquoi me déchirez-vous? Je vis sortir de sa plaie un sang noirâtre. Le tronc continua: oui, pourquoi m'arrachez-vous? Votre cœur est-il insensible à la pitié? Nous avons été des hommes comme vous, à présent nous sommes des souches; votre main devroit être moins barbare, quand nous ne serions que des ames de serpens. De même que le bois verd enflammé jette des gouttes de sève, et semble gémir à mesure que la chaleur force l'air qu'il renfermoit à en sortir; ainsi, de cette épine rompue sortoient des gémissemens, des paroles et du sang. A la vue de ce prodige, je restai, je l'avoue, glacé d'effroi. Virgile m'excusa ainsi: ame courroucée, s'il eut pu se persuader ce qu'il a lu dans mes vers, il n'eut pas porté sur vous sa main téméraire. Le peu de vraisemblance qu'il a trouvé dans ce que j'ai écrit l'a porté à faire une action que je me

répends de lui avoir conseillée. Mais, dites-lui qui vous avez été, afin que, pour expier sa faute, il puisse parler avantageusement de vous dans le monde, lorsqu'il lui sera permis d'y retourner. Le tronc reprit : je suis si flatté de vos offres, que je n'hésite point à vous répondre. Je suis Pierre Delavigne ; je régnois sur le cœur de l'empereur Frédéric. Je l'ouvrois et le fermois à mon gré avec tant de dextérité, qu'il n'avoit aucun secret pour moi. Mais, l'envie, qui jamais ne détourne ses regards de dessus les palais des rois; l'envie, la peste des cours, souleva contre moi tous les esprits. On prévint si bien l'empereur, que ma gloire se changea en opprobre. Mon courage et mon indignation me persuadèrent que mon trépas pouvoit me faire éviter un courroux que je méritois si peu. Je me fis une injustice cruelle en me donnant la mort. Mais je jure par les racines nouvelles de cet arbre qui me renferme, que je ne manquai jamais de fidélité à mon maître. Si quelqu'un de vous retourne dans le monde, je le prie instamment de me justifier, et d'apprendre à ceux qui se souviennent encore de moi, que la noirceur de mes ennemis m'imposa la nécessité de finir mes jours. Il se tut, et le poëte me dit : ne

perdez pas du temps, parlez-lui, interrogez-le vous-même sur ce que vous croyez qui m'intéresse le plus ; car, pour moi, je n'en ai pas le courage, tant la pitié me serre le cœur. Je pris la parole en ces termes: esprit emprisonné dans cette écorce, si vous voulez que je fasse dans le monde ce que vous desirez, apprenez-moi comment une ame peut pénétrer et végéter, pour ainsi dire, dans ces arbres; dites-moi aussi si jamais il y a eu quelqu'un parmi vous qui ait pu s'en dégager. Le tronc se gonfla, et l'air qu'il renfermoit sembla proférer ces mots: lorsqu'une ame sort d'un corps dont elle s'est elle-même arrachée, Minos l'envoie au septième cercle; de-là elle tombe dans cette forêt. Elle n'y a pas de place marquée. Où le hasard la conduit, elle germe comme un grain de bled semé en terre ; puis elle s'élève comme un rejetton, et devient un arbre. Les harpies qui se nourrissent de ces feuilles lui font, chaque fois qu'elles en arrachent, une douleur aigue. Nous irons, comme les autres, au jugement dernier, pour nous revêtir de nos dépouilles mortelles ; mais il ne sera pas permis à l'homme de conserver ce dont il se sera défait volontairement. Nous traînerons ici nos corps, et ils seront pendus chacun à l'arbre qui renferme

ferme son ombre. Nous étions attentifs à examiner ce tronc, croyant qu'il vouloit nous en dire davantage; mais, dans le moment, nous entendîmes un grand bruit, semblable à celui que fait, dans des broussailles, un sanglier, lorsqu'il est détourné et qu'il entend la voix du limier. Nous apperçûmes à notre gauche deux ombres nues et déchirées qui fuyoient avec tant de vîtesse, qu'elles brisoient toutes les branches de la forêt. Celle qui couroit la première crioit: ô mort! accourez à mon secours; l'autre la poursuivoit en disant: Lano, tes jambes ne furent pas si agiles au combat du Taupo. Lano, à qui l'haleine manquoit, se grouppa dans un buisson. Après ces malheureux, couroit une meute de chiennes noires, qui aboyoient comme des dogues qui sortent de la chaîne. Elles se mirent à mordre celui qui étoit caché dans le buisson; et, l'ayant mis en pièces, elles emportèrent ses membres ensanglantés. Mon guide me prit alors par la main, et me conduisit près du buisson. Des larmes de sang couloient de ses blessures, et il crioit: Jacques de S. André, que t'a servi de me prendre pour défenseur? pourquoi suis-je puni de ta vie criminelle? Peut-on savoir, lui dit Virgile, qui vous avez été dans le monde,

vous qui perdez tant de sang par vos blessures, et qui faites des cris si lamentables ? Il répondit: vous êtes donc arrivés dans ces lieux pour être spectateur du cruel affront qu'on vient de faire à mes branches ? Ramassez-les, je vous prie. Je suis né à Florence, cette ville qui changea Mars son premier patron, pour se mettre sous la garde de S. Jean-Baptiste. Le dieu de la guerre irrité, la rendra toujours malheureuse; et, s'il ne restoit encore quelques vestiges de sa statue sur les bords de l'Arno, les citoyens auroient inutilement fait travailler sur les débris de la ville d'Attila. C'est-là où j'ai dressé moi-même un gibet, dans ma maison, pour y trouver la mort.

QUATORZIÈME CHANT.

LA compassion que je ressentis pour mon concitoyen me serra le cœur, et me fit ramasser ses branches; je les lui rendis, et nous passâmes dans la troisième division. Nous vîmes un terrible effet de la justice de dieu. Nous nous trouvâmes sur une lande stérile, où nulle plante ne pourroit vivre. La forêt dont nous venons de parler l'environne, comme le marais environne la forêt. Cette lande est couverte d'un sable aride, semblable aux sables de Libie, sur lesquels Caton conduisit, en Afrique, les débris de l'armée de Pompée. O vengeance divine, combien vous doivent redouter ceux qui liront ce que j'écris! Je vis les châtimens divers qu'éprouvent, en ce lieu, différentes troupes de damnés. Ceux-ci sont couchés sur le dos; ceux-là sont accroupis; d'autres marchent sans cesse: ils forment le plus grand nombre. Ceux dont le supplice consiste à être étendus sur le dos, se plaignent davantage. Une pluie de feu tombe sur eux, à grosses gouttes et lentement. Tels on voit des flocons de neige couvrir peu à peu les Alpes, lorsque les vents retiennent leurs haleines. On dit

qu'Alexandre, dans la région brûlante des Indes, voyant pleuvoir des flammes sur son armée, ordonna à ses troupes de les fouler aux pieds, parce que le feu dépourvu d'alimens, s'éteint de lui-même ; mais il n'en est pas ainsi du feu éternel. Il allume le sable, comme un caillou battu par le fer embrâse une matière combustible. Il renouvelle ainsi les douleurs de ces malheureux. Envain ils agitent leurs mains, pour se parer de ce fléau terrible. Virgile, quel est ce grand personnage qui paroît mépriser ces feux ? On le diroit insensible à cette pluie brûlante. Dès que ce héros s'apperçut que je parlois de lui, il s'écria : tel j'ai été de mon vivant, tel je suis après ma mort. Quand Jupiter, après avoir lassé Vulcain qui lui a fourni la foudre dont j'ai été frappé, fatigueroit encore tous les forgerons du mont Gibel; quand il me perceroit de mille nouveaux traits, il ne pourroit se vanter d'avoir arraché de moi une seule plainte. Mon guide lui dit: Capanée, ton châtiment est d'autant plus rigoureux, que ton orgueil est toujours le même. Tu ne peux souffrir de supplice plus cruel que ta rage. Ensuite il se retourna de mon côté, en me disant d'un ton plus doux : vous voyez un des sept rois qui assiégèrent Thèbes. Il

conserve encore un souverain mépris pour Jupiter. La rage lui déchire le cœur, et c'est avec justice. Présentement, suivez-moi : évitez de marcher sur ce sable brûlant. Tenez-vous toujours le plus près que vous pourrez du bois. En gardant le silence, nous arrivâmes à la source bouillante d'un fleuve de sang, qui traverse le séjour de ces ames pécheresses. Son lit et ses bords sont revêtus de pierres. Mon maître reprit : de toutes les choses que je vous ai montrées, vos yeux n'ont encore rien apperçu d'aussi admirable que ce fleuve. Les flammes allument ses eaux. Je le priai de m'expliquer ce phénomêne. Il me répondit : au milieu de la mer il y a une grande île ruinée ; c'est la Crète. Elle fut gouvernée par Saturne, pendant le siècle d'or. Là, s'élève une montagne couverte de verdure et ornée de fontaines. On l'appelle Ida. Elle est aujourd'hui déserte et abandonnée. Jadis Rhée la choisit pour le berceau de Jupiter son fils ; et, de peur qu'on entendît ses cris, les Coribantes faisoient retentir les airs du son de leurs instrumens. Sur cette montagne, on voit la statue d'un vieillard qui tourne le dos à Damiette, et regarde Rome. Sa tête est d'or, ses bras et sa poitrine sont d'argent, son corps est de cuivre jusqu'aux

genoux, et de-là jusqu'en bas, tout est de fer, excepté que son pied droit est de terre cuite. C'est sur ce pied qu'il s'appuie plus que sur l'autre. Chaque partie de cette statue, hors celle qui est d'or, est fendue; par cette félure sortent des larmes qui tombent goutte à goutte et percent la grotte. Ces larmes forment l'Achéron, le Styx et le Phlégéton, qui continuent leur cours par un canal étroit, jusqu'à l'endroit le plus profond des Enfers; et là, ne pouvant descendre plus bas, ils forment le Cocyte. Vous verrez quel est ce marais. Alors, je lui dis: puisque ce ruisseau est une eau courante qui prend sa source dans notre monde, pourquoi la voyons-nous stagnante ici bas? Il me répondit: les différens cercles de l'Enfer sont ronds et sans nulle pente; ainsi, les eaux n'y peuvent avoir de cours. Je répartis: mon maître, où voit-on Phlégéton et Léthé, vous ne me parlez pas de ce dernier? Il me répondit: vos questions me font plaisir; mais cette eau rouge et bouillante auroit dû vous apprendre que ce que vous voyez est le Phlégéton. Quant au fleuve Léthé, ce n'est pas ici que vous le verrez. Sachez seulement que les eaux de ce fleuve lavent les ames de tous les péchés, après leur repentir. Il est temps de nous

écarter de la forêt ; suivez-moi. Il y a, le long du bois, un sentier à l'abri des flammes, où les vapeurs qui pourroient vous nuire sont desséchées.

QUINZIÈME CHANT.

Nous suivîmes ce sentier, et nous arrivâmes sur la digue de pierre qui bordoit le fleuve. Elle ressembloit à celles que les Belges ont bâties près de Bruges, pour se mettre à l'abri des flots de la mer, ou à celles que construisent les habitans de Padoue, le long de la Brenta, pour se défendre des inondations, avant que les neiges de Chiarantana soient fondues. Nous étions déjà si éloignés de la forêt, qu'elle échappoit à ma vue. Je me retournois pour la voir encore, lorsque nous apperçûmes une foule de damnés qui venoient le long de cette digue. Ils nous examinoient avec autant d'attention que l'on en met sur le soir pour se reconnoître. Un d'eux me tira par la manche et s'écria : quel prodige de vous voir ici! Il me tendit les bras pour m'embrasser. Je fixai les yeux sur son visage desséché par les flammes. Je le reconnus, et en lui donnant la main, je lui dis: est-ce vous, que je vois dans ces lieux, mon cher Brunet? Trouvez bon, mon fils, me dit-il, que Brunet Latini laisse passer ses compagnons et vous entretienne un moment à l'écart. Je le desire ardemmennt, lui répondis-

je. Si vous voulez même, nous nous assoierons ici pour causer, pourvu que mon guide y consente. Mon fils, me dit Brunet, si quelqu'un de nous s'arrêtoit un instant, il resteroit cent ans dans la même place, quoique dévoré des flammes. Ainsi, marchez toujours, je serai à vos côtés; ensuite, je rejoindrai mes compagnons qui, comme vous voyez, marchent sans cesse, en pleurant leur damnation éternelle. Je n'osois descendre sur la chaussée pour marcher à côté de Brunet, et je tenois la tête baissée pour l'écouter, lorsqu'il me dit: quel destin vous amène ici avant votre trépas, et quel est celui qui vous montre le chemin? Je lui répondis: j'habitois le séjour des mortels, lorsque je m'égarai dans une vallée déserte, avant d'être parvenu à l'âge de maturité. Ne pouvant monter la colline qui terminoit cette vallée, je retournois sur mes pas, lorsque Virgile, que vous voyez, m'apparut. Il doit me conduire dans le Paradis par cette route-ci. Brunet me répondit: si vous suivez votre étoile, vous ne pouvez manquer d'arriver au port glorieux: je l'ai remarqué ainsi, lorsque j'étois dans le monde; et si je n'avois point perdu la vie de si bonne heure, je vous assure que, par les connoissances que j'ai, j'aurois pu vous

donner des secours pour ce grand voyage; mais ce peuple ingrat et malin qui descend de Fiésolée, et dont le génie tient encore de la dureté de la roche, deviendra votre ennemi, à cause de votre mérite supérieur; car il ne convient pas que le figuier porte ses fruits délicieux au milieu des cormiers sauvages. Le proverbe ancien appelle les Florentins aveugles; mais c'est une nation avare, jalouse et superbe; ne l'imitez pas dans ses vices. La fortune vous réserve un si haut degré de gloire, qu'un jour l'un et l'autre parti vous rechercheront avec empressement, sans cependant profiter de vos lumières. Que ce peuple féroce reste dans sa tannière; mais qu'il respecte les bonnes plantes, s'il s'en élève encore quelques-unes sur son fumier, qui fassent revivre la race généreuse de ces Romains qui habitoient autrefois leur ville, avant que tous les vices s'y fussent rassemblés. Je lui répondis: hélas! si mes vœux étoient exaucés, vous seriez encore du nombre des vivans. Mon esprit conserve toujours le souvenir de vos soins paternels. Quelle douleur pour moi de vous voir ici, quand je me rappelle les leçons que vous m'avez données; quand je songe que vous m'avez appris comment l'homme s'éternise. Tant que

je vivrai, je publierai vos bienfaits; j'écrirai ce que vous venez de me dire du cours de ma vie, et je le conserverai pour le lire un jour à Béatrix, qui s'y intéressera sans doute, si j'ai jamais le bonheur d'arriver jusqu'à elle. Je veux que l'univers en soit instruit. Quant à la fortune, je suis préparé à ses coups; elle peut tourner sa roue à son gré. Cette prédiction n'est pas nouvelle pour moi; mais quels sont ici vos compagnons les plus connus et les plus distingués? Il me répondit: je pourrois vous en nommer quelques-uns; mais, pour les autres, le mieux est de n'en rien dire. D'ailleurs, je n'aurois pas assez de temps pour vous les faire connoître. Je vous dirai seulement qu'ils furent tous des ecclésiastiques ou des savans distingués par leur mérite; mais que dans le monde ils se livroient au plus honteux des péchés. Voici Priscien, avec François d'Acorso. Si vous aviez envie de voir toute cette race, vous y trouveriez André de Marsy qui fut transféré par le serviteur des serviteurs de dieu, de l'évêché de Florence à celui de Vicence, où il finit ses détestables jours. Je voudrois vous entretenir plus long-temps, mais je ne le puis. Je vois une nouvelle fumée s'élever dessus le sable, et j'apperçois des ames avec

lesquelles je ne dois pas me rencontrer. Je vous recommande mon livre intitulé *le Trésor*, qui, je crois, m'immortalisera dans le monde. Je ne vous demande rien de plus. Ensuite il s'en alla avec la même vîtesse que ceux qui courent à Vérone, pour remporter le prix. Sa légèreté me fit juger qu'il eut été le vainqueur à cette course.

SEIZIÈME CHANT.

J'ENTENDIS alors le bruit de la cascade que formoit le Phlégéton, en se précipitant. Il étoit semblable au bourdonnement des abeilles, lorsqu'elles sortent de leurs ruches. Trois ombres se détachant d'une troupe exposée à une pluie de feu, vinrent à moi, et se mirent à crier : arrêtez ; vous paroissez avoir eu pour patrie notre ville perverse. Ah dieu ! de combien de plaies anciennes et récentes tous leurs membres étoient couverts ! Le souvenir m'en fait encore horreur. Mon guide se tourna vers moi, et me dit : vous devez être sensible aux douleurs de vos concitoyens ; sans ces flammes qui sont si près, je vous conseillerois de rechercher leur compagnie, plutôt que de l'éviter. Ces ombres voyant que nous nous arrêtions, recommencèrent leurs gémissemens. Puis nous les vîmes faire la roue, ainsi qu'en usoient autrefois les gladiateurs pour s'exercer avant le combat. Chacune avoit le visage de mon côté, et tournoit sans cesse, tantôt sur la tête, tantôt sur les pieds ; l'une d'elles m'adressa ces mots : si l'horreur de ce séjour, si nos souffrances cruelles ne vous

trouvent pas insensible à nos prières, nous nous flattons que, quand vous nous connoîtrez, vous voudrez bien nous apprendre qui vous êtes; vous, qui vivant vous promenez avez tant d'assurance dans l'empire des morts. Celui qui marche devant moi, quoique nu et défiguré, fut d'un rang plus élevé que vous ne croyez. C'est le petit-fils de la sage Galdara. C'est Guido Guarra, qui se distingua pendant sa vie par son esprit et par son épée. Celui qui marche à mes côtés est Tegghiago Aldobrandin : l'éclat de sa réputation ne doit pas encore être effacé dans le monde. Pour moi, qui éprouve les mêmes supplices, je suis Jacques Rustilucci ; ma méchante femme fut la principale cause des tourmens que j'endure. J'allois me jetter parmi ces malheureux, et je crois que Virgile l'eût approuvé : je desirois ardemment les embrasser; mais l'horreur des flammes arrêta mon premier mouvement. Personne ne vous respecte plus que moi, lui répondis-je; votre situation me touche d'autant plus, qu'elle est sans remède. On m'a parlé de vous; mais je n'ai pu m'imaginer qu'un aussi grand personnage fût aussi malheureux. Je suis de votre ville, j'ai toujours écouté avec admiration le récit des grandes actions qui

vous ont acquis une gloire immortelle. Je laisse à part vos vices. Ce qui m'amène ici est le desir de goûter un jour de ces fruits délicieux que mon fidèle guide m'a promis. Mais il faut auparavant que je descende jusqu'au centre des Enfers. L'ombre me répondit : je vous conjure, par le desir que vous avez de laisser après vous une brillante renommée, de nous apprendre si dans notre ville règnent encore la valeur et la politesse, ou si l'une et l'autre en sont entièrement bannies. Guillaume Boursier, qui depuis peu est ici, nous en a apporté des nouvelles, qui ne sont que trop affligeantes. Je m'écriai : ô Florence! des hommes nouveaux t'ont rempli d'orgueil ; les excès en tout genre ont avancé ta ruine : déjà tu gémis sur tes malheurs. A ces mots, les trois ombres se regardèrent avec des yeux étonnés. Elles me répondirent toutes ensemble : que vous êtes heureux de parler avec tant de liberté ! S'il vous est permis d'échapper de ces lieux, et de retourner [redacted] ce pays charmant, où l'on jouit de la [redacted] des étoiles ; si vous pouvez dire un jour [redacted] vu les sombres bords, nous vous conjuro[redacted] faire souvenir de nous nos concitoyens. [redacted] instant ces ombres ces-

sèrent de faire la roue ; elles disparurent comme un éclair. Leurs pieds agiles me semblèrent des aîles. Mon maître continua sa route. Je le suivis, et nous n'avions fait que peu de chemin, lorsque nous nous trouvâmes si près du bruyant Phlégéton, qu'à peine pouvions-nous nous entendre. Ainsi qu'on entend le Pô, dont la source est dans les Alpes, se précipiter avec fracas près de S. Benedetto; de même du pied du rocher nous entendions retentir cette rivière de feu. J'avois autour de moi une ceinture, avec laquelle j'avois tenté de me saisir de la panthère. Je la défis par ordre de mon guide, à qui je la présentai. Il la jetta au fond du fleuve : comme il suivoit des yeux cette ceinture, j'étois dans l'impatience de savoir ce qu'il vouloit faire. Quelle réserve ne doit-on pas avoir vis-à-vis de ceux qui non-seulement examinent nos actions, mais démêlent nos pensées. Enfin il dit ces mots : ce que j'attends paroîtra bientôt. Je sais, lecteur, que l'homme doit toujours, autant qu'il peut, cacher la vérité, lorsqu'elle a l'air du mensonge ; mais je ne puis me taire ici, et je vous jure que je ne dis rien qui ne soit exactement vrai ; je vis, à travers cet élément grossier et obscur,

obscur, venir à nous un monstre capable d'effrayer l'intrépidité même. Tel un plongeur, après avoir détaché une ancre sous les eaux, frappe du pied le fond de la mer, et reparoît à la surface.

I.



F

DIX-SEPTIÈME CHANT.

Voici la bête avec sa queue à deux pointes, me dit Virgile; elle franchit les montagnes; elle ne connoît point d'obstacles; elle infecte l'univers. Il lui fit signe d'approcher. Cette bête, sous l'image de la fraude, vint à nous; on ne voyoit que sa tête et son corps; sa queue étoi[illegible] cachée sous les eaux. Son visage ressembloit [illegible] celui d'un homme juste, tant il annonçoit [illegible] candeur. Le reste de son corps étoit celui d'[illegible] serpent. Ses deux bras étoient velus jusqu'[illegible] aisselles. Son dos, sa poitrine, et ses fla[illegible] étoient marquetés de taches rouges. Ja[illegible] on ne vit de couleurs aussi vives dans le[illegible] des étoffes de Tartarie et de Turquie. [illegible] ouvrages d'Arachné n'étoient point trav[illegible] avec plus d'art. Comme l'on voit en [illegible]-magne une loutre qui tient la moitié [illegible]n corps dans l'eau, et l'autre sur le sable [illegible]r surprendre les poissons; telle étoit la [illegible]re de cette bête hideuse sur le bord de la [illegible]s-sée. Elle agitoit sa queue, elle en rel[illegible] la fourche venimeuse, et en dardoit les [illegible]tes comme un scorpion. Mon guide me[illegible]: il faut joindre cet horrible animal. No[illegible]an-

çâmes sur le bord, avec la précaution de nous mettre toujours à l'abri des flammes. Lorsque nous fûmes auprès, j'apperçus une foule prodigieuse d'ombres assises sur le sable. Si vous voulez les connoître, me dit Virgile, avancez un peu, vous pourrez les entretenir; mais que votre conversation soit courte: en vous attendant, j'irai parler à Gérion. C'est le nom de ce monstre qui doit nous porter sur son dos. J'allai seul joindre ces ames malheureuses. Leurs yeux indiquoient leur douleur. Leurs mains secouoient sans cesse à droite et à gauche les vapeurs épaisses, et le sable enflammé; tel on voit dans les chaleurs de l'été un coursier s'agiter en vain, pour se délivrer des insectes volans qui le tourmentent. J'examinai ces ombres, sans pouvoir en reconnoître aucune; mais je m'apperçus qu'elles avoient à leur cou des sacs d'argent de différentes couleurs, et diversement armoriés. Il me parut que leurs yeux se repaissoient encore du plaisir de les regarder. Je passai au milieu d'elles, et je vis sur un sac, un lion au champ d'azur; sur un autre, une oye plus blanche que du lait. Une de ces ombres qui avoit pour armes une grosse truie d'azur au champ d'argent, m'adressa ces mots : que venez-vous faire dans

cet abîme? Retirez-vous; et, puisque vous êtes encore vivant, sachez que Vitaliano, mon voisin dans le monde, nous joindra bientôt ici; je suis de Padoue, quoique j'habite avec ces Florentins, qui m'étourdissent les oreilles, en me répétant sans cesse : quand viendra-t-il ici ce roi des avares, apporter sa bourse armoriée de trois petits poissons rouges? Alors cette ombre fit une grimace affreuse, et tira la langue. Dans la crainte de donner de l'inquiétude à mon maître, qui ne m'avoit permis de m'éloigner que pour peu de temps, j'allai le retrouver. Il étoit déjà monté sur la croupe de ce fier animal, et me dit : c'est ici qu'il faut du courage. Montez devant; je veux être derrière vous, pour vous parer de la queue du monstre. Tel qu'un malade dans le frisson d'une fièvre violente tremble de tous ses membres, tel je devins en entendant mon guide. Mais son intrépidité m'en inspira, tant l'exemple du maître a de force sur le disciple. Je montai donc sur le dos de cet animal. Je voulus dire à Virgile : serrez-moi dans vos bras; mais la voix me manqua; il me secourut comme il avoit déjà fait dans une autre occasion. Dès que je fus monté, il me serra dans son sein. Gérion, dit-il, tu peux marcher à

présent ; songe à la nouvelle charge que tu portes. Gérion partit avec la même facilité qu'un bateau s'éloigne du rivage. Dès qu'il se sentit au large, il tourna sa queue où il avoit la tête, et s'en servit comme d'un gouvernail. Je ne crois pas que Phaéton ait eu plus peur que moi, lorsqu'il abandonna les rênes des chevaux du soleil, et que par sa chûte il manqua d'embrâser l'univers. Le téméraire Icare ne fut pas plus effrayé, lorsqu'il sentit fondre ses aîles, pendant que son père lui crioit : où vas-tu, malheureux ? tu portes trop haut ton vol. Cependant Gérion descendit si doucement, que je ne sentois que le vent qu'il faisoit en traversant les airs. J'entendois déjà sur ma droite le bruit épouvantable du gouffre qui étoit au-dessous de moi. Ce bruit me fit avancer la tête pour regarder en bas ; car d'horribles lamentations venoient frapper nos oreilles. Transi de peur, je m'approchai de Virgile, le plus près que je pus ; nous descendions toujours en tournoyant : je le jugeai ainsi par les cris redoublés qui se faisoient entendre de tous côtés. Comme le faucon, après avoir volé long-temps en vain, descend malgré les cris de l'oiseleur,

et va se poser, en tournoyant, loin de son maître ; de même Gérion s'arrêta au fond de l'abîme, et nous laissa au pied d'une roche, dont l'élévation se déroboit à nos yeux ; puis il disparut comme un trait.

DIX-HUITIÈME CHANT.

CETTE roche taillée perpendiculairement formoit les murailles du huitième cercle, nommé *malboge*, dans lequel sont renfermés dix autres cercles, qui depuis la circonférence jusqu'au centre vont toujours en diminuant. Le premier est habité par les séducteurs; le second, par les flatteurs; le troisième, par les simoniaques; le quatrième, par les devins; le cinquième, par les usuriers; le sixième, par les hypocrites; le septième, par les larrons; le huitième, par ceux qui s'ingèrent à donner de mauvais conseils; le neuvième, par les auteurs du scandale; et le dixième, par les faussaires. Les murs de ce huitième cercle me parurent de fer, ainsi que la chaussée sur laquelle Gérion nous laissa. Un puits large et profond, construit avec art, occupe le milieu de ces dix cercles. Comme on voit autour d'un château, des fossés qui en défendent l'entrée, et sur ces fossés, des ponts qui en facilitent la sortie; de même cette roche qui entouroit le huitième cercle, formoit dix ponts qui avoient chacun dix arches, lesquelles servoient de séparation aux cercles.

Le poëte prit à gauche, et je marchai derrière lui. Je vis à ma droite un nouveau sujet de compassion. J'y vis d'autres malheureux. Le premier cercle en étoit rempli. Les pécheurs qui l'occupoient se promenoient tout nus. Les uns marchoient devant nous, les autres à nos côtés, mais nous devançoient bientôt, faisant de plus grands pas. C'est ainsi que l'on voit à Rome, dans le temps du jubilé, passer sur le pont Saint-Ange un peuple innombrable, pénétré de dévotion. Les uns vont à Saint-Pierre, les autres en reviennent. Je vis descendre, du haut de la roche, des diables avec des cornes, qui venoient armés de fouets déchirer cruellement ces misérables, qui au premier coup fuyoient à toutes jambes. Mes yeux se fixèrent sur un de ces malheureux, qui ne m'étoit pas inconnu. Je m'arrêtai pour l'examiner, et Virgile eut la bonté de m'attendre. Cet infortuné crut se cacher en baissant la tête; mais je lui dis : je ne me trompe pas, vous êtes Venetico Caccianimico : qu'avez-vous fait pour mériter un si rude châtiment? Il me répondit : hélas ! je vous l'avouerai, quoiqu'avec répugnance. Votre compassion m'engage à ne vous rien cacher. C'est moi qui persuadai la belle Digéola de se rendre

aux desirs du marquis de Ferrare, ainsi que l'histoire en fait mention à ma honte. Je ne suis pas le seul Boulonnois qui soit ici tourmenté. Ceux qui habitent aujourdhui entre la Savenne et le Rhin ne sont pas en si grand nombre. Vous le croirez aisément, pour peu que vous vous rappelliez l'avarice de mes compatriotes. Pendant qu'il parloit ainsi, un diable lui appliqua un coup de fouet, et lui dit: marche, mercure infâme, il n'y a pas ici de femme à vendre. Je rejoignis mon guide, et nous n'avions pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque nous arrivâmes sur une autre arche, qui sépare le premier cercle du second. Quand nous y fûmes arrivés, Virgile me dit : jettez la vue sur ces damnés, dont vous n'avez pu voir les visages, parce qu'ils fuyoient devant nous; à présent que chassés à coups de fouet, ils reviennent sur leurs pas, vous pouvez les distinguer. Sans me donner le temps de l'interroger, il continua ainsi : remarquez ce grand personnage auquel la douleur ne peut arracher une larme. Qu'il conserve encore de grandeur et de majesté! C'est Jason qui par son esprit et sa valeur enleva de Colchos la toison d'or. Il passa par l'île de Lemnos; elle n'étoit habitée que par

des femmes qui avoient juré de donner la mort à tous les mâles. Ce héros, par sa bonne mine et son éloquence, séduisit la jeune Isiphile, qui lui sauva la vie, et qui pour lui trompa ses compagnes ; mais bientôt, en l'abandonnant indignement, il rendit veuve celle qu'il avoit rendue mère. Ce crime l'a fait condamner aux tourmens qu'il endure. Son supplice venge encore la triste Médée ; c'est ainsi qu'on punit les perfides amans.

Ceci suffit pour vous donner une juste idée de ce cercle, et de ceux qui y sont renfermés. Déjà nous étions arrivés à la seconde arche, d'où nous apperçûmes une foule de malheureux relegués dans le second cercle. Ils écumoient de rage, et s'arrachoient les cheveux. Les bords de cet affreux séjour étoient couverts d'une mousse putréfiée, formée par le souffle de ceux qui l'habitoient. L'odorat et la vue en étoient également dégoûtés. Cette prison étoit si obscure, qu'il ne m'étoit pas possible d'y rien distinguer, à moins de m'approcher du parapet. De-là je vis une troupe de damnés plongés dans la fange la plus immonde. J'en apperçus un qui étoit si sâle, qu'on ne pouvoit discerner s'il étoit laïc ou ecclésiastique. Il me cria : d'où vient votre

curiosité? pourquoi me regardez-vous avec plus d'attention que les autres? Je lui dis: c'est que je me souviens de vous avoir vu d'une propreté recherchée; vous êtes Alexis Intermineï de Lucques. Il me répondit, en se frappant la tête contre la muraille: c'est la flatterie, dont j'ai toujours fait profession, qui m'a plongé ici bas. Avançons un peu, me dit Virgile: je voudrois voir de plus près cette femme échevelée qui se déchire avec ses ongles longs et crochus. Tantôt elle s'accroupit, tantôt elle se relève. C'est Taïs, qui non contente de plaire au maître, vouloit plaire à son esclave. J'abrège le récit de tout ce que je vis dans ce lieu.

DIX-NEUVIÈME CHANT.

SIMON le magicien, et vous ses avides sectateurs, qui vendiez les dons du Saint-Esprit à prix d'or et d'argent, vous êtes confinés dans le troisième cercle, et les sons de ma trompette vont vous démasquer. Grand dieu, que votre sagesse est admirable! Vous en donnez des preuves dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers. Votre justice s'étend par-tout. Le fond de ce nouvel abîme étoit pavé de pierres noires. On y remarquoit de distance en distance de petits puits d'une même largeur, semblables à ceux que l'on voit dans le baptistère de Saint-Jean de Florence. De chaque puits sortoient les pieds et les jambes d'un damné. Le reste de son corps étoit caché. Les jambes de ces misérables étoient en feu, et ils les agitoient avec tant de violence, qu'ils auroient rompu les plus forts liens. On eut cru voir des torches enflammées. Je dis à Virgile : poëte divin, quel est celui que je vois se débattre plus que les autres? Il me répondit : descendons; il nous apprendra son nom, et quels ont été ses crimes. Nous tournâmes à main gauche, et nous descendîmes jusqu'au fond. Mon maître ne me

quitta point. Je me trouvai bientôt près du puits qui renfermoit celui que je desirois entretenir, et j'entendis ses lugubres cris. Qui que tu sois, lui dis-je, ame malheureuse que je vois enfoncée dans cette prison, parle-moi, si tu peux. Je baissai la tête pour l'écouter, et j'étois attentif, comme le confesseur d'un criminel prêt à subir le supplice. Il s'écria : quoi! vous êtes déjà arrivé ici, Boniface? Ce qu'on a prédit de vous s'accomplit donc beaucoup plutôt qu'on ne le croyoit! Êtes-vous si-tôt rassasié de ces biens, qui vous ont fait abuser du pouvoir, après avoir enlevé l'épouse de Jésus-Christ, pour la déshonorer? A ce discours, je demeurai interdit. Dites-lui donc que vous n'êtes pas celui qu'il imagine, me dit Virgile; et j'obéis. D'abord ce damné se tordit les bras, et redoubla ses lamentations. Puis il me dit : que voulez-vous de moi? Est-ce pour savoir qui je suis, que vous êtes venu dans ces lieux? Apprenez donc que j'ai été revêtu du manteau pontifical. Je fus Nicolas III, de la maison d'Orsini. Le desir d'enrichir ma famille me fit amasser des trésors immenses, qui n'ont servi qu'à me précipiter dans ce lieu de malheur. Les autres pontifes simoniaques qui m'ont précédé, sont

cachés ici dessous ; j'y serai caché de même ; et je tomberai plus bas, lorsque viendra celui pour qui je vous prenois. Mais Boniface ne sera pas aussi long-temps que moi dans la posture où vous me voyez. Il sera bientôt remplacé par Clément V. Celui-ci né en France, sera plus vicieux encore ; car il n'aura ni foi ni loi. Il nous fera bientôt disparoître l'un et l'autre. Ce sera un nouveau Jason dont il est parlé dans les Machabées. La même indulgence qu'Antiochus, roi de Syrie, eut pour celui-ci, le roi de France l'aura pour celui-là. Je ne sais si je fis bien, mais je lui répondis ainsi : quel trésor notre Seigneur demanda-t-il à saint Pierre, avant de mettre entre ses mains les clefs de son église ? Il me semble qu'il ne lui dit autre chose, si non : Pierre, suivez-moi. Les apôtres ne demandèrent à Mathias ni or, ni argent, lorsque le sort tomba sur lui pour remplacer Judas ; c'est donc avec justice que vous êtes puni. Rappellez-vous que ce fut pour de l'argent que vous vous déclarâtes contre Charles de France. Sans le respect que j'ai pour les clefs de l'église, que vous avez tenues dans vos mains, je vous ferois ici des reproches plus sanglans ; car votre avarice afflige encore le

monde : vous y avez abaissé les bons, et élevé les méchans. S. Jean l'évangéliste voulut sans doute parler de vous, lorsqu'il dit dans l'apocalypse : je vis assise sur les eaux celle qui se prostituoit avec les rois. Il dit qu'elle avoit sept têtes et dix cornes, tant que par sa vertu elle plut à son mari. Vous avez fait vos dieux de l'or et de l'argent; la seule différence qu'il y a de vous à un idolâtre, c'est que l'idolâtre n'adore qu'une idole, et vous en avez adoré plus de cent. Ah ! Constantin, que de malheurs vous avez causés dans le monde, non par votre conversion, mais par les biens dont vous avez enrichi le souverain pontife! Pendant que je l'accablois de ces dures vérités, soit par colère, soit par remords, il agitoit étrangement ses jambes. Je crois qu'en revanche mon discours plaisoit à mon guide; il paroissoit l'écouter d'un air satisfait. Il me tendit les bras, et me serrant contre sa poitrine, il remonta par le même chemin que nous avions suivi pour descendre. Il me porta ainsi sur le haut de l'arche, qui sépare le troisième cercle du quatrième; c'est-là qu'il me déposa doucement. Ce secours m'étoit nécessaire, car le rocher étoit si escarpé, qu'une chèvre auroit eu peine à le grimper. C'est de-là que nous découvrîmes un autre abîme.

VINGTIÈME CHANT.

Je vais chanter de nouveaux supplices, qui feront le sujet du vingtième chant de la première partie de mon poëme. Je considérois avec attention le fond de ce nouveau séjour d'horreurs, lorsque j'apperçus un nombre infini de damnés qui marchoient processionnellement en gémissant. Ils avoient l'air plus affligé que ceux qui dans le monde suivent un enterrement. Quand je fus plus près, je remarquai avec étonnement que chacun d'eux avoit le visage et la poitrine tournés du côté où il auroit dû avoir le dos. Ils étoient forcés de marcher à reculons, parce qu'il leur étoit défendu de regarder devant eux. Peut-être qu'une paralysie peut opérer un pareil changement; mais je ne l'ai jamais vu, et ne saurois le croire. Lecteur, jugez par votre propre sensibilité si je pus retenir mes pleurs à la vue de mes semblables ainsi défigurés. Imaginez-vous que les larmes qui couloient de leurs yeux baignoient leurs talons. Appuyé sur le parapet, je poussois mille sanglots, lorsque mon maître me dit: êtes-vous assez simple pour avoir compassion de gens qui n'en méritent pas? Il n'est point de plus

plus grands scélérats que ceux qui veulent pénétrer dans les secrets de Dieu. Levez la tête et regardez Amphiaraüs. La terre s'ouvrit sous ses pas, en présence des Thébains, qui lui crioient en vain : vous allez être englouti. Pourquoi quittez-vous le métier de la guerre pour lire dans l'avenir ? Malgré ces cris, il tomba sur les marches du tribunal de Minos. Il a, comme vous voyez, les épaules où il devroit avoir la poitrine. Regardez le devin Thirésias qui d'homme devint femme. Avant de pouvoir reprendre son sexe, il fut contraint de frapper avec la baguette deux serpens entortillés. Voici Aronte qui a le ventre où il devroit avoir le dos ; c'est lui qui dans les montagnes de Lunigiana, cultivées par les peuples de Carrare, choisit pour sa demeure une caverne taillée dans le marbre blanc, d'où il examinoit le cours des astres et les causes du flux et du reflux de la mer. Celle qui se couvre le sein avec ses cheveux épars, et qui est si velue, que vous ne pouvez la distinguer, est la fée Manto, qui après la mort de son père, lorsque la ville de Thèbes tomba dans l'esclavage, parcourut le monde, et s'arrêta dans le lieu de ma naissance. Il est un lac au pied des Alpes sur les con-

fins de l'Allemagne, et du côté de Tirol, qui s'appelle Benac. Plus de mille ruisseaux qui ont leurs sources entre Guarda et la vallée Valdimonique, se rendent dans ce lac; il sert de confins aux évêchés de Trente, de Bresse et de Vérone. On trouve sur ses bords une ville nommée Pesquiera; elle est bien bâtie et assez forte pour résister aux peuples de Bresse et de Bergame. Les eaux que ce lac ne peuvent contenir forment le Mincio qui coule au milieu des vertes prairies jusqu'à Governolo, où il tombe dans le Pô. Mais auparavant il entre dans une plaine, où il forme un marais, dont les vapeurs infectent l'air pendant les chaleurs de l'été. C'est au milieu de ce marais que la fée Manto découvrit une petite île inculte, et inhabitée. Voulant fuir tout commerce humain, elle s'y établit avec sa suite pour y exercer la magie. Elle y mourut. Les peuples d'alentour se rassemblèrent dans ce lieu fortifié de tous côtés par sa situation. Ils y bâtirent, sur la tombe de Manto, une ville qu'ils appellèrent Mantoue. Elle fut florissante jusqu'au temps où Mathias, comte de Casadoli fut trahi par le comte de Pinamonté. Je vous avertis que si vous entendez donner une autre origine

à ma patrie, vous pourrez dire que le mensonge prend la place de la vérité. Je lui répondis : je sais, mon maître, que ce que vous dites est très-vrai ; mais, ne connoissez-vous aucun des personnages qui se promènent ici. Il me répondit : celui dont la barbe est si noire, vécut du temps de la guerre de Troye, où la Grèce fut dépeuplée d'hommes, au point qu'à peine il resta des enfans au berceau. Il fut augure, et se nomma Euripile. Ce fut lui qui, de concert avec Calcas, fit prendre, en Aulide, aux héros de la Grèce assemblée, le parti de lever l'ancre, comme vous l'avez pu lire dans mon Énéide que vous savez par cœur. Cet autre, qui est si effrayé, fut Michel l'Écossois qui, véritablement, posséda mieux que personne l'art de la magie. Regardez Guido Bonnati ; voyez Asdenté, ce cordonnier qui voudroit à présent ne s'être jamais mêlé d'autre chose que de son cuir et de son tranchet ; mais il se répent trop tard. Voyez ces femmes insensées qui ont quitté l'aiguille, la navette et le fuseau pour l'astrologie judiciaire. Elles firent mille sortilèges avec des herbes et des images de cire. A présent, suivez-moi : déjà la lune est entre les deux hémisphères, et va se précipiter dans la mer au-delà de Séville. Hier, elle étoit au

milieu de sa course, vous devez vous en souvenir; car sa clarté ne vous fut pas inutile dans la forêt où je vous trouvai. En parlant ainsi, nous avancions toujours sur le pont.

VINGT-UNIÈME CHANT.

Nous nous trouvâmes bientôt sur l'arche la plus élevée; de-là, nous vîmes au-dessous de nous le cinquième cercle, d'où sortoient de tristes lamentations et des cris inutiles. Il y régnoit une affreuse obscurité. On voit, dans l'arsenal de Venise, bouillir mille chaudières de goudron, pendant que des ouvriers sans nombre sont occupés, les uns à construire, les autres à radouber les vaisseaux. De même je vis un goudron épais que la vengeance divine faisoit bouillonner sans cesse. Ma vue étoit fixée sur cet objet, lorsque mon guide me tira par le bras et me dit : prenez garde à vous. Je me retournai comme un homme effrayé dont le premier mouvement est de voir ce qu'il doit craindre; et le second, de prendre la fuite. J'apperçus un diable noir, qui couroit après nous. Que son aspect étoit hideux! Qu'il me parut effrayant avec ses aîles déployées et ses pieds fourchus! Il portoit sur ses épaules pointues un pécheur qu'il tenoit étroitement serré entre ses griffes. Il cria de dessus le pont : usuriers, race de voleurs, je vous apporte un des premiers magistrats de Lucques; plongez-le

dans le plus profond de l'abîme. Cette ville où j'en vais chercher d'autres en est remplie. Tous les habitans, excepté Bonturo, y sont souillés du même vice. Le oui et le non se disent-là pour de l'argent. En proférant ces mots, il le précipita, et reprit le chemin par lequel il étoit venu. Jamais dogue lâché sur un voleur ne partit avec tant de vîtesse. Le coupable alla d'abord au fond, et reparut un instant après. Les diables qui étoient sous le pont lui crièrent: ne compte pas trouver ici d'intercesseur. On nage dans ces lieux autrement que dans le Serchio, qui arrose ton pays. Si tu veux éviter notre colère, tu n'as qu'à ne pas reparoître. En même temps ils lui donnèrent cent coups de croc, en lui disant : mets-toi à couvert, si tu peux. C'est ainsi que sur mer on repousse à coups de harpons un requin vorace. Virgile me dit: cachez-vous un moment derrière le parapet. Il ne faut pas qu'on s'apperçoive que vous êtes ici; quelque outrage que l'on me fasse, ne craignez rien: je sais ce qui doit m'arriver; je me suis déjà trouvé en pareille occasion. Il y avoit près de nous un escalier par lequel il descendit. Dès qu'il fut sur la sixième marche, il eut besoin de tout son courage. Comme on voit des chiens furieux se

jetter sur un mendiant, de même les diables l'assaillirent de tous côtés, et tournèrent contre lui les instrumens de leur rage. Il leur dit: qu'aucun ne soit assez hardi pour m'approcher. Au-lieu de m'insulter, qu'un de vous s'avance pour m'écouter, il verra qu'on ne doit pas user de violence à mon égard. Ils crièrent tous: Malacauda, va lui parler. Il se détacha de la troupe, et mon maître lui dit: j'ai prévu vos résistances; croyez-vous que vous me verriez ici sans la permission du Très-Haut, qui m'a promis un heureux succès dans mon entreprise? Laissez-moi passer, le ciel veut que, par ces routes affreuses, je conduise le disciple qu'il m'a confié. A ces mots, le terrible Malacauda s'adoucit; les armes lui tombèrent des mains. Que personne ne le touche, s'écria-t-il! Alors, mon guide m'appella et j'accourus. Les diables m'entourèrent. Je tremblois qu'ils n'oubliassent l'ordre qu'ils avoient reçu. Ma frayeur fut égale à celle des défenseurs de Caprona, lorsque, sortant de la place sous la simple garantie d'une capitulation, ils se virent entourés des fiers Lucquois, leurs ennemis. Je me rangeai près de Virgile. Mes yeux se tenoient fixés sur leurs visages terribles. De temps en temps quelques-uns d'eux levoient leurs crocs, et se

disoient l'un à l'autre : accroche - le par les reins. Les autres répondoient : obtiens - moi donc la permission de le saisir. Mais le diable qui causoit avec mon guide cria : sois tranquille, Carmiglion. Puis il nous dit : vous ne pouvez continuer votre route sur ce pont, parce que la sixième arche est rompue. Il y eut hier, un peu après cinq heures, douze cent soixante-six ans que cette arche fut brisée. J'envoie de ce côté-là un détachement de mes diables, pour voir si quelque damné n'entreprend pas de se dérober à son supplice. Allez avec eux, ils ne sont pas à craindre. Ensuite il dit : avancez, Aliquin, et vous Calcabrina, vous Cagnazzo, Barbariccia, conduisez ce détachement. Marchez, Libicoco, Draghinzo, Ciriatto le crochu, Graffiacone, Farfarello et Rubicante. Regardez bien autour de ce goudron bouillant, et faites en sorte que ceux que je vous confie arrivent sans le moindre accident. Hélas ! mon maître, m'écriai-je : quelle étrange compagnie ! Marchons plutôt seuls, nous n'avons pas besoin de cette escorte ; vous savez le chemin. Si vous y prenez garde, ils grincent déjà les dents ; leurs regards sont menaçans. Il me répondit : n'en soyez pas intimidé, les flammes qui les dévorent leur

causent ces convulsions. Ils tournèrent à gauche; et, en marchant, chacun d'eux tiroit la langue en me montrant, comme pour demander à leur chef la permission de me frapper; mais Barbaricca les contint dans le devoir.

VINGT-DEUXIÈME CHANT.

J'AI vu dans ma jeunesse des escadrons caracoler, se mettre en mouvement et faire des évolutions. Peuples d'Arezzo, j'ai vu dans vos plaines des armées escarmoucher, et livrer des combats animés par le bruit d'une musique guerrière; mais jamais bataille ni sur terre, ni sur mer, n'a été accompagnée d'un aussi grand bruit que celui que j'entendis alors. Nous en étions étourdis; cependant nous marchions toujours avec cette escorte de démons. Quelle cruelle compagnie! Mais dans l'église on se trouve avec des dévots, à la taverne avec des ivrognes. J'examinai attentivement le circuit de cet abîme, et ceux qui brûloient dans le goudron. Ainsi que les dauphins forment un arc avec leur dos, lorsqu'ils présagent la tempête aux nautonniers; ainsi que les grenouilles montrent quelquefois la tête hors de l'eau, tandis que d'autres s'y enfoncent; de même quelques-uns de ces damnés s'élevoient hors du goudron pour diminuer leurs souffrances; mais dès que Barbariccia paroissoit, ils s'y replongeoient plus vîte qu'un éclair. J'apperçus, et mon cœur en palpite encore, un d'eux qui

restoit plus long-temps que les autres sur la surface. Graffiacone, en passant, l'accrocha par sa chevelure gluante, et le tira dehors. Il me sembloit qu'il tiroit une loutre. Tous les diables se mirent à crier : Rubicante, saisis-le avec tes griffes et secoue-le fortement. Je dis à Virgile : sachez, je vous prie, quel est ce malheureux. Mon guide lui demanda de quel pays il étoit. Il lui répondit : la Navarre fut ma patrie. Je naquis d'un amour illégitime. Mon père, après avoir dissipé tout son bien, se donna la mort. Ma mère me fit d'abord entrer au service d'un grand seigneur. Je m'insinuai dans la suite à la cour du bon roi Thibaut. J'abusai de sa confiance, et vendis au plus offrant les charges et les dignités. C'est pour cela que je suis puni. Alors, Ciriatto, qui avoit des défenses comme un sanglier, lui fit sentir combien elles étoient redoutables. Mais Barbariccia le retira d'entre ses griffes en criant : arrête, c'est à moi de le châtier. Il se tourna ensuite du côté de Virgile et lui dit : si vous avez encore quelques questions à lui faire, hâtez-vous de l'interroger ; car on va le mettre en pièces. Virgile lui demanda : connois-tu, parmi ces damnés, quelqu'Italien ? Il répondit : j'en viens de quitter un tout-à-l'heure. Plût à

dieu que je fusse encore avec lui! Libicoco s'écria: nous avons trop de patience. Dans l'instant il lui donna un coup de croc dans le bras, et en le retirant il le lui déchira par lambeaux. Draghinazo voulut aussi le prendre par les jambes; mais Barbariccia l'en empêcha. Ce malheureux regardoit encore sa blessure, lorsque mon guide lui demanda: quel est celui que vous avez quitté si imprudemment? Il répondit: c'est le frère Gometa, né à Cagliari, l'asyle de tous les voleurs. Il eut les ennemis de son maître en son pouvoir, et il les traita si bien qu'ils s'en louèrent tous. Il en reçut des sommes considérables, et laissa les captifs en liberté, du moins il s'en vanta. Dans tous ses autres emplois, il ne fut pas moins fripon. Michel Sanche de Logodoro s'entretient souvent avec lui. Ils ne cessent de parler de la Sardaigne; là, il s'interrompit en disant: voyez-vous ce diable qui grince les dents; je vous en dirois bien davantage, mais je tremble qu'il ne se jette sur moi. Barbariccia s'approcha de Farfarello qui alloit lui porter son coup, et lui dit: tiens-toi tranquille. Le damné s'étant un peu rassuré, nous dit: si vous êtes curieux de voir des Lombards et des Toscans, je vous en montrerai; mais il faut que les diables ne les

maltraite pas. J'en ferai venir sept d'un coup de sifflet, comme c'est notre usage, lorsque quelqu'un de nous sort de dessous le goudron, et je les attendrai ici. A ces mots, Cagnazzo fit un mouvement de la tête en disant : c'est un stratagême que ce drôle-là imagine pour se replonger; celui-ci, menteur effronté, répartit: ce seroit un beau stratagême de m'exposer à de plus rudes tourmens. Si tu descends, lui dit Alíquin, je te rattraperai bien. Précipite-toi, si tu l'oses, nous verrons si tu es plus fort que nous tous ensemble. Lecteur, vous allez être surpris; pendant que les diables regardoient d'un autre côté, et que celui d'entr'eux qui étoit le plus acharné contre ce misérable avoit la tête tournée, il prit si bien son temps qu'il disparut. Ils en furent tous vivement piqués, et Aliquin plus que les autres. Il se leva et cria : es-tu donc arrivé là bas? Sa colère fut inutile; car le damné, tout tremblant, s'étoit plongé si vîte, que le diable, avec ses aîles, ne put le joindre. Il étoit au fond, pendant qu'Aliquin voloit au-dessus de lui. C'est ainsi que le canard se plonge, dès qu'il voit le faucon prêt à le saisir, et l'oiseau de proie s'en retourne plein de confusion. Calcabrina le suivit aussi en volant; mais il fut charmé que le damné

se fut sauvé, pour avoir occasion de s'en prendre à Aliquin, qu'il haïssoit depuis long-temps. Dès que le Navarrois eut disparu, ces deux diablesse battirent en l'air; mais Aliquin, comme un épervier, saisit avec ses serres Calcabrina. Ils tombèrent tous deux dans le goudron bouillant, d'où ils ne purent se relever sans que leurs aîles en fussent poissées. Barbariccia indigné de même que ses compagnons de cette aventure, ordonna à quatre d'entr'eux de voler de l'autre côté. Ils descendirent tous précipitamment sur le bord de l'abîme, et tendirent leurs crocs à leurs camarades qui étoient déjà à moitié consumés dans le goudron. C'est-là que nous nous séparâmes d'eux.

VINGT-TROISIÈME CHANT.

Nous marchions l'un après l'autre, comme font les capucins en voyage, et nous gardions le silence. Mon esprit étoit occupé de l'aventure des diables. Leur querelle me fit souvenir de la fable que raconte Ésope, du rat et de la grenouille. Je conclus de-là qu'il faut toujours peser mûrement une entreprise et prévoir tous les inconvéniens. Comme une pensée en amène une autre, il m'en vint une nouvelle qui redoubla ma peur. Je me disois: nous nous sommes moqués de ces diables; mais je crains bien qu'à leur tour ils ne se moquent de nous. S'ils écoutent leur colère, ils viendront bientôt nous poursuivre, aussi vîte que des lévriers. Cette idée me fit dresser les cheveux, et je dis à Virgile: mon maître, si nous ne nous cachons promptement, nous tomberons sous les griffes des diables. Sans doute ils vont voler après nous; je m'imagine déjà les voir acharnés après moi. Il me répondit: un miroir ne sauroit rendre votre image aussi promptement que vos idées se peignent dans mon esprit. Nos pensées se rencontrent; mais, comme nous sommes du côté droit du pont,

et que nous pouvons descendre dans le sixième cercle, nous éviterons aisément le sujet de vos craintes. Il n'avoit pas achevé de parler, que je vis arriver les diables avec leurs aîles étendues, ils étoient prêts à nous saisir. Mon guide me prit alors, comme une tendre mère prend son enfant, lorsque, dans la nuit, elle entend le bruit des flammes qui consument sa maison. Elle le serre et s'enfuit sans prendre même ses vêtemens, plus occupée de lui que d'elle-même. Virgile me portoit dans ses bras et se laissa glisser du haut du pont dans le sixième cercle. Un ruisseau qui fait tourner un moulin ne coule pas avec plus de rapidité. A peine étions-nous descendus, que les diables parurent au-dessus du pont. Mais mon guide ne les craignoit plus ; car la divine providence, qui les a établis pour régir le cinquième cercle, leur ôte tout pouvoir au-delà de ses limites. Là, nous trouvâmes beaucoup de damnés déguisés qui se promenoient à pas lents, et versoient des larmes. Leurs visages paroissoient fatigués et abattus. Ils avoient tous des frocs ; leurs capuchons baissés sur leurs épaules ressembloient à ceux des moines de Cologne. Ces frocs dorés en-dehors éblouissoient la vue, le dedans étoit de plomb ; ils ressembloient à

ceux

ceux que Frédéric II faisoit mettre aux criminels d'état, lorsqu'il les avoit condamnés à être brûlés vifs. Ah! que ce vêtement est pesant à porter pendant toute une éternité! Nous nous rangeâmes à leur gauche, pour mieux écouter leurs tristes plaintes. Le poids que portoient ces malheureux les faisoit marcher si lentement, qu'à chaque pas nous en voyons de nouveaux. Je dis à Virgile: tâchez d'en trouver quelques-uns dont le nom et les actions nous soient connus; regardez attentivement autour de vous; alors, un damné, qui entendit que je parlois Toscan, me cria: vous qui courez ainsi dans ce sombre séjour, arrêtez un moment. Peut-être apprendrez-vous de moi ce que vous desirez savoir. Attendons, me dit le poëte, nous règlerons nos pas sur les siens. Je m'arrêtai, et j'en vis deux dont les gestes exprimoient l'empressement qu'ils avoient de nous joindre. Lorsqu'ils furent arrivés près de nous, ils m'examinèrent avec attention sans parler; ensuite ils se regardèrent l'un l'autre et se dirent: en voilà un qui, au mouvement de ses lèvres, paroît en vie. S'il étoit mort, pourquoi marcheroit-il ainsi exempt du poids de ces frocs? Toscan, qu'êtes-vous venu faire dans le triste séjour des hypocrites? apprenez-

nous qui vous êtes? Je leur répondis : je suis né et j'ai été élèvé dans la grande ville de Florence, sur les bords de l'Arno. Je suis encore vivant; mais vous, qui versez tant de larmes, apprenez-moi qui vous êtes, et quel est le châtiment que vous éprouvez sous ces riches vêtemens? Un d'eux me dit: ces frocs dorés sont de plomb. Nos épaules gémissent sous cet horrible poids. Nous fûmes les frères joyeux de Bologne. Je me nommois Catalano, et mon compagnon se nommoit Lauderingo. Votre ville nous choisit l'un et l'autre pour magistrats, afin de contenter les deux partis. On voit encore des marques de notre autorité sur la place de Gardingo. Je m'écriai : ô moines! les maux que vous souffrez..... Je n'en dis pas davantage; car j'apperçus dans le moment, par terre, un homme crucifié avec trois clous. Dès qu'il me vit, il fit mille contorsions en soupirant. Le frère Catalano s'apperçut de ma surprise et m'instruisit en ces termes: l'homme que vous voyez ainsi cloué, est celui qui dit aux Pharisiens : il faut qu'un seul périsse pour le salut de tous. Il est tout nu et couché à travers le chemin, afin que tous les passans le foulent aux pieds, Caïphe, son beau-père, est tourmenté de la même façon, aussi bien que

tous ceux qui formoient ce conseil sanguinaire, source de la malédiction qu'éprouvent encore aujourd'hui les Juifs. Je vis que Virgile regardoit attentivement celui qui étoit étendu en croix; puis il adressa ces mots à un des frères: dites-moi, je vous prie, si à droite il n'y a pas quelqu'issue par où nous puissions remonter sur le pont, sans rencontrer ces anges ténébreux qui nous poursuivoient tout-à-l'heure? Il répondit: il y a près d'ici un autre pont qui traverse ce cercle. Il est vrai qu'il est rompu en quelques endroits; mais vous pourrez remonter par les brêches. Mon guide, à ce propos, baissa la tête; il faut, dit-il, que nous ayons été trompés par Malacauda. Le frère ajouta: je n'en suis pas surpris, j'entendois parler sans cesse, lorsque j'étois à Bologne, des fourberies du diable. J'entendois dire qu'il étoit le père du mensonge. Mon guide partit sur-le-champ, et me parut en colère. J'abandonnai ces malheureux pour suivre Virgile.

VINGT-QUATRIÈME CHANT.

Au moment où l'année commence à renaître; lorsque le soleil raffraîchit ses rayons dans le signe du verseau, et que déjà les nuits sont égales aux jours; lorsque la rosée se gèle sur la terre, et présente, pour quelques instans, l'image de la neige dont elle semble être la sœur, le villageois, mal vêtu, se lève, regarde et voit la campagne toute blanche; il se bat les flancs, retourne à sa chaumière, il soupire, gémit et ne sait que faire; mais bientôt son espérance renaît, lorsqu'il voit la nature changer en quelques instans. Il prend sa houlette, fait sortir ses troupeaux et les conduit aux pâturages. De même le trouble où je voyois Virgile m'affligea. Mais bientôt ce grand poëte rendit le calme à mon esprit. Quand nous fûmes arrivés à l'endroit où le pont étoit brisé, il se tourna vers moi avec un regard aussi doux qu'il l'avoit lorsqu'il vint à mon secours. C'est ici, me dit-il, qu'il faut s'armer de fermeté. Tout mortel plongé dans la molesse ne laisse pas plus de traces après lui que la fumée dans les airs, ou que l'éeume dans la mer. Ce n'est pas assez de nous être dérobés à la poursuite des diables,

nous avons encore une brêche bien difficile à escalader. En disant ces mots, il m'embrassa, me porta et me fit grimper sur-le pont. Pour ne pas montrer de foiblesse, je parlois toujours, mais j'étois transi de peur. J'entendis au-dessous de moi quelques paroles mal articulées; celui qui les prononçoit paroissoit en colère. Quelqu'attention que je fisse, je ne pouvois rien distinguer. Je dis à Virgile: j'entends le son confus d'une voix qui sort de cet abîme. J'ai beau regarder, rien ne s'offre à mes yeux; descendons-y. Je le veux bien, me dit-il; mais, gardez le silence. Nous gagnâmes le septième cercle, séjour épouvantable, rempli de serpens, qui faisoient entendre d'horribles sifilemens. La Lybie, l'Éthiopie, les bords de la mer Rouge n'ont jamais produit de reptiles aussi méchants et aussi venimeux. Au milieu de ces terribles animaux couroit sans cesse une troupe de damnés, privés de l'espoir de se rendre invisibles. Ils avoient les mains liées derrière le dos avec des serpens qui leur frappoient les reins avec leurs queues, ou qui s'entortilloient autour de leur cou. Un de ces serpens se jetta tout-à-coup sur un malheureux qui étoit près de nous et le piqua à la tête. Ce damné, en moins de temps que je ne l'écris,

s'enflamma, brûla et fut réduit en cendres; mais bientôt, ses cendres se réunirent et je le vis reparoître sous la même forme. C'est ainsi que le phénix, si nous en croyons les savans, meurt et renaît. Il ne se nourrit pendant sa vie ni d'herbes, ni de bled, mais d'encens et de canelle. Le bûcher sur lequel il finit et recommence sa carrière est d'ambre et de myrrhe. Le damné se leva, regarda autour de lui avec des yeux égarés, et poussa de profonds soupirs, comme un homme qui vient d'être tourmenté par d'horribles convulsions. O justice divine, que vous êtes sévère dans vos vengeances! Mon guide demanda à ce malheureux qui il étoit. Il répondit : je suis Toscan. Il n'y a pas long-temps que je suis tombé dans ce gouffre. Je menai sur la terre une vie brutale, moins digne d'un homme que d'un mulet, à qui je ressemblois par ma naissance illégitime. Je m'appelle Vannifucci. Pistoye fut ma patrie. Je priai mon maître de lui dire de s'arrêter et de lui demander quel crime l'avoit plongé dans l'Enfer; car je ne me souvenois pas de l'avoir vu dans le monde. Le damné qui m'entendit, n'osa déguiser la vérité; mais en me regardant fixément, son visage se couvrit de confusion, puis il me dit: je suis plus affligé que

vous m'ayez rencontré dans cet état, que je ne le fus lorsque je perdis la vie. J'ai été précipité pour avoir volé les vases sacrés de l'église de Pistoye, et avoir été cause que d'autres en ont été accusés et punis. Si jamais vous sortez de ces funestes lieux, profitez de la prédiction que je vais vous faire; écoutez-moi attentivement. Pistoye sera dépeuplée de noirs. Florence sera peuplée de nouveaux habitans, et changera ses loix. Mars déploiera ses étendarts dans les vallées de Magra. Je le vois déjà qui s'enveloppe de sombres nuages. Il y aura un combat aux environs d'Ancône. La tempête sera cruelle, mais l'orage sera tout-à-coup dissipé, et tous les blancs seront détruits. Je vous annonce ces événemens, parce que je sais qu'ils vous intéressent.

VINGT-CINQUIÈME CHANT.

Ce voleur infâme leva ensuite la main, comme pour menacer le ciel, et vomit d'horribles imprécations contre Dieu. Dans le moment, deux serpens vengèrent la majesté divine. L'un d'eux s'entortilla autour de son cou, comme s'il eût voulu dire : je t'empêcherai bien de blasphêmer. Un autre lui prit les bras, les lui lia derrière le dos et lui fit une ceinture autour du corps, en sorte qu'il ne pouvoit plus remuer. Ah ! Pistoye, Pistoye, puisse-tu être réduite en cendres, et qu'il ne soit plus fait mention de toi ! Tes habitans sont aujourd'hui plus méchans que leurs ancêtres. Dans tous les cercles de l'Enfer, je n'ai point vu de damnés plus révoltés contre la divinité, pas même Capanée qui fut précipité du haut des murs de Thèbes. Vannifucci s'enfuit sans dire un seul mot. Je vis dans l'instant paroître un centaure plein de rage qui crioit de toute sa force : où est-il ce traître ? Je ne crois pas que Maremma ait jamais produit autant de couleuvres que ce centaure en avoit autour de lui. Un dragon placé sur ses épaules, le couvroit de ses aîles ; il enflammoit tout ce qu'il rencon-

troit. Virgile me dit : ce centaure est Cacus ; il habitoit une caverne au pied du mont Aventin. Ce monstre égorgea tant de malheureux, qu'il en forma un lac de sang. Il est séparé de ses camarades à cause du fameux larcin qu'il fit à Hercule, d'un immense troupeau qui paissoit dans son voisinage. Il périt sous les coups redoublés de la massue de ce héros. Pendant que nous parlions ainsi, Cacus disparut. Trois damnés vinrent à nous ; mais nous ne les apperçûmes, ni mon guide ni moi, que dans le moment qu'ils nous crièrent : qui êtes-vous ? Nous nous arrêtâmes. Bientôt ils se firent connoître, et l'un d'eux cria : où est donc resté Cianfa ? Je fis signe à Virgile d'être attentif. Lecteur, si vous hésitez d'ajouter foi à ce que je vais vous dire, je n'en serai point étonné, puisque moi-même qui l'ai vu, à peine je puis le croire. Comme j'étois occupé à les regarder, un serpent à six pieds s'élança sur l'un d'eux et s'y attacha. Avec ses pieds du milieu il lui serra le ventre ; avec ceux du devant, il lui prit les bras. Il se servit de ses pieds de derrière pour lui saisir les jambes et les cuisses, et avec ses dents il lui prit les joues. Ensuite, cette horrible bête s'entortilla autour de ce malheureux. Jamais le lierre ne s'est uni plus étroitement à

l'ormeau. On ne pouvoit les distinguer l'un de l'autre. Les damnés les regardoient et s'écrioient: Angelo, comme tu changes! En effet, de leurs deux têtes, il ne s'en étoit formé qu'une ; il nous parut qu'ils avoient deux corps et un seul visage. Leurs bras, leurs jambes, leurs cuisses, leurs ventres et leurs poitrines formèrent un tout si affreux qu'on n'en n'avoit jamais vu de pareil. Ce monstre s'éloigna de nous à pas lents. Tel qu'un lézard se montre et disparoît comme un éclair, en traversant un sentier; tel un petit serpent se jetta avec vivacité sur le ventre de l'un des deux autres damnés. Il étoit enflammé, livide et noir. Il le piqua au nombril, et tomba à ses pieds. Le blessé le regarda sans se plaindre. Il se mit seulement à bâiller, comme un homme qui sent les approches de la fièvre. Le serpent et lui paroissoient s'examiner. De la plaie de l'un et de la gueule de l'autre sortoit une fumée épouvantable qui, se confondoit et formoit un tourbillon. Que Lucain cesse de nous décrire les changemens arrivés à Sabellus et à Nassidius, et qu'il écoute ce que je vais raconter ; qu'Ovide ne nous parle plus de Cadmus et d'Arétuse. Si, dans ses vers, il change l'un en serpent et l'autre en fontaine, je n'envie point les fruits

de son imagination. Il n'a jamais identifié deux figures, de façon qu'elles prissent dans un instant la nature l'une de l'autre. Cette métamorphose se fit ainsi : le serpent forma une fourche de sa queue. Les pieds du blessé se réunirent ; ses jambes et ses cuisses se joignirent, de sorte qu'il ne paroissoit pas qu'il y eût jamais eu de séparation. Elles devinrent une queue. La peau du serpent s'amollit, et celle du blessé s'endurcit. A mesure que les bras de celui-ci diminuoient, les deux pieds de la bête s'allongeoient. Pendant cette métamorphose, la fumée les couvroit l'un et l'autre, et leur donnoit une peau nouvelle. L'un marcha et l'autre rampa. Leurs yeux cruels étoient les mêmes. Celui qui étoit debout élargit son visage et se forma des tempes, des oreilles, un nez et des lèvres. La langue de celui qui rampoit se fendit et devint fourchue. Cependant, la fumée subsistoit toujours. Le damné changé en serpent s'enfuit en sifflant ; l'autre lui tourna le dos en lui disant : Buoso, rampe désormais, comme je faisois ci-devant. Ce sont-là les différentes métamorphoses que j'ai vues dans cet abîme. Comme je décris des choses étranges, le lecteur m'excusera si la description que j'en fais est sans ornement. A cette

vue, mes yeux et mon esprit étoient également troublés; mais ils ne le furent pas au point de ne pas reconnoître Puccio le boîteux. C'étoit le seul qui, des trois damnés, n'avoit point éprouvé de changement. C'est lui qui fit verser tant de pleurs aux habitans de Gaville.

VINGT-SIXIÈME CHANT.

Réjouis-toi, Florence, ta puissance est aujourd'hui si grande sur mer et sur terre, que ton nom devient célèbre jusques dans les Enfers. Dans le nombre des voleurs, je vis cinq de tes citoyens. J'en rougis : et tu t'en glorifies. Mais si les songes du matin se réalisent, tu éprouveras dans peu les malheurs que la ville de Prato, et tant d'autres te souhaitent depuis si long-temps. La vengeance divine ne sauroit trop tôt écraser tes murailles.

Mon guide et moi remontâmes les mêmes degrés que nous avions descendus, et nous marchions à travers les pierres et les roches. Mes pieds ne suffisant pas pour me retenir, j'eus recours à mes mains. Je me sentis touché de compassion, et j'en suis encore pénétré, quand je me rappelle ce qui s'offrit à mes yeux. Je vis que ce cercle étinceloit de mille feux ; comme dans les chaleurs de l'été, lorsque le soleil se cache à l'univers, on voit une nuée de vers luisans briller dans les vallées ; ou de même qu'au moment où le char, traîné par des coursiers célestes, enleva Élie,

et le porta dans le ciel, Élisée ne put suivre des yeux son maître, et n'apperçut qu'une flamme rapide qui l'environnoit; de même je ne pouvois distinguer que confusément ce qui se passoit dans cet étang de feu. Mais je m'apperçus que chaque flamme enveloppoit un damné. Pour examiner ce prodige, j'avançai tellement le corps au-delà du parapet, que si je ne m'étois retenu à une grosse pierre, je serois tombé infailliblement du haut en bas du pont. Je demandai à Virgile, quels sont ceux qui sont renfermés dans cette flamme qui se divise par le haut, semblable à celle du bûcher où furent consumés Étéocle et Polynice? Il me répondit : c'est Ulysse, et voilà Diomède. Ils sont encore enflammés de colère, et ne respirent que la vengeance. C'est-là qu'ils sont punis d'avoir introduit par fraude le cheval de bois dans Ilion; ce qui fut cause qu'Énée abandonna sa patrie, et devint le père du peuple romain. Ulysse y subit encore la peine qui lui est due, pour avoir enlevé Achille d'entre les bras de Déïdamie, et avoir volé le palladium. Je dis à mon maître : j'ai un desir violent de m'entretenir avec quelqu'un de ces malheureux. Daignez m'accorder cette grace. Votre curiosité

sera satisfaite, me répondit-il, mais laissez-moi leur parler. Ils refuseroient peut-être de vous répondre ; car ce sont des Grecs. Alors il leur parla ainsi : si je me suis fait quelque mérite auprès de vous par mes vers, que l'un de vous deux m'apprenne où l'ingénieux Ulysse termina sa carrière, après ses longs voyages. La plus grande flamme voltigea çà et là, comme si elle eût été agitée par les vents ; de sa pointe, il sortit une voix qui proféra ces mots : lorsque j'abandonnai Circé, qui m'arrêta plus d'un an auprès de Gaëtte, ni l'obéissance filiale, ni la tendresse paternelle, ni l'amour que je devois à Pénélope, ne purent arrêter l'ardeur que j'eus de connoître le monde, les vertus et les vices des hommes. Je m'embarquai avec un petit nombre de compagnons, qui ne m'abandonnèrent jamais. Je vis toutes les côtes jusqu'en Espagne. Je vis Maroc, l'île de Sardaigne, et toutes les îles de la Méditerranée. Nous étions déjà vieux, lorsque nous arrivâmes à ce détroit où Hercule s'arrêta, et posa des colonnes pour marquer que personne ne peut aller au-delà. Je laissai à droite Séville, et à gauche Ceuta. Alors je dis à mes compagnons : mes amis, vous êtes arrivés à l'occident, et ce n'est qu'après mille

dangers ; ne me refusez pas de nouveaux travaux : il nous reste à connoître les côtes de l'Orient qu'on dit être dépeuplées. Considérez que vous êtes des hommes, vous n'êtes point nés pour vivre comme les animaux. Votre destinée est d'acquérir de nouvelles connoissances. Cette courte harangue les anima tellement, qu'à peine pouvois-je les retenir. Nous tournâmes notre poupe vers le Levant. Nous fîmes force de voiles à notre départ, prenant toujours à gauche. Nous voyions déjà les étoiles de l'autre pôle, et nous étions si éloignés du nôtre, que nous l'avions perdu de vue. Il y avoit cinq mois que nous errions sur la mer, quand nous apperçûmes une montagne, qui, à cause de sa distance, nous paroissoit si noire et si élevée, que je n'en avois jamais vu de pareille. Nous nous en rejouîmes ; mais notre joie se tourna bientôt en tristesse ; car de cette terre inconnue sortit un tourbillon qui frappa le flanc de mon navire, et lui fit faire trois tours sur lui-même ; à la quatrième secousse, il éleva la poupe, fit baisser la proue, enfin la mer nous submergea tous.

VINGT-SEPTIÈME

VINGT-SEPTIÈME CHANT.

Déja la flamme avoit disparu. La voix qui en étoit sortie avoit cessé de parler. Une autre flamme qui la suivoit, et de laquelle sortoit un son confus, attira notre attention. Ainsi que le taureau d'airain fabriqué en Sicile, fit entendre ses premiers mugissemens par la voix douloureuse de Perillus qui l'avoit inventé, de même le coupable qui étoit enveloppé dans ce tourbillon de feu, ne trouvant point d'issue pour se faire entendre, ne poussoit d'abord que des cris mal articulés. Mais lorsque sa voix eut trouvé passage par la pointe de cette flamme, les paroles sortirent avec la même facilité qu'auroit pu les prononcer la langue la plus déliée. Nous l'entendîmes prononcer ce discours : ô vous! qui venez de parler la langue des Lombards, daignez m'écouter un moment; il faut que j'aye un grand desir de vous entretenir, puisque j'augmente mon supplice en m'arrêtant près de vous. S'il est vrai que vous ayez quitté la charmante Italie, où j'ai commis tous les crimes dont je subis le châtiment, apprenez-moi, je vous prie, si la Romagne est en paix ou en guerre.

Je suis né dans ce pays sur le sommet d'une montagne, où est la source du Tibre, qui sépare la Toscane de ma patrie. J'étois alors attentif à considérer le fond de cet abîme. Mon guide s'en apperçut, et me dit : que ne lui parlez-vous ? il est Italien. Je ne demandois pas mieux, et je lui adressai ces mots : infortuné, que cette flamme dérobe à mes yeux, apprenez que jamais la Romagne ne fut sans divisions. Elle est sans cesse déchirée par la jalousie de ses tyrans. Mais au moment de mon départ, elle n'étoit désolée par aucune guerre ouverte. Ravenne est toujours dans le même état. L'aigle de Polenta étend ses aîles jusqu'à Cervya. La ville de Forly qui soutint une si longue guerre, et qui fit un si grand carnage des Français, est à présent sous l'empire du lion vert. Le grand Malatesta, et son fils, l'un seigneur de Rimini, et l'autre de Verruchio, qui maltraitèrent le cavalier Montagne, épuisent jusqu'à la dernière goutte du sang de leurs sujets. Les villes d'Imola et de Faënza sont soumises à Machinardo, qui change de parti selon les saisons. La ville de Cezenne, située entre la plaine et la montagne, lève un front libre au milieu de l'esclavage. Maintenant daignez nous apprendre qui

vous avez été dans le monde. Après que le feu eut un peu pétillé, la pointe de la flamme s'entr'ouvrit, et nous répondit : si je croyois parler à quelqu'un qui pût un jour revoir la clarté du soleil, je me garderois bien de me faire connoître. Mais comme je sais que ceux qui descendent ici bas ne reverront jamais la lumière du jour, je vous dirai que je fus d'abord homme de guerre; ensuite je me fis cordelier, croyant par là expier mes péchés. Mon espoir eût été fondé, sans le maudit pape Boniface. Il me replongea dans mes premiers crimes. Ecoutez mon histoire. J'avois toutes les inclinations du renard. Je connoissois les ruses et les souterrains; et je me conduisois avec tant d'art, que mon nom devint célèbre dans l'univers. Quand je fus arrivé à l'âge où le feu des passions s'amortit, j'eus horreur de ce qui m'avoit plû dans ma jeunesse. Je m'en repentis, et je m'en confessai. Hélas ! malheureux que je suis, je n'en retirai aucun fruit. Boniface, ce chef de nouveaux Pharisiens, déclara la guerre aux Colonnes. Il ne fit point marcher ses troupes contre le Soudan, ni contre les Sarrasins, il n'en vouloit qu'à des chrétiens : il ne fit nulle attention à la place suprême qu'il occupoit, ni aux ordres

sacrés dont il étoit revêtu. Il n'eut aucun égard pour le cordon de S. François que je portois, et qui sert ordinairement de ceinture à des corps macérés par le jeûne. Ainsi que Constantin exigea du pape Sylvestre qu'il le guérit de la lèpre ; ainsi Boniface me força de devenir l'instrument de son orgueil. Il me demanda conseil ; d'abord je ne lui répondis rien, parce que ses paroles me parurent celles d'un homme qui avoit perdu la raison. Mais bientôt il me dit : ne crains rien, je te donne dès à présent l'absolution. Enseigne-moi seulement le moyen de me rendre maître de Preneste. Je possède, comme tu sais, le pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel. J'ai deux clefs, que mon prédécesseur ne s'est pas mis en peine de conserver. Ce raisonnement me frappa si fort, que je crus devoir parler dans cette occasion : Saint Père, puisque vous me donnez l'absolution du péché que je vais commettre, je vous dirai qu'en promettant beaucoup, et ne tenant rien, votre Sainteté sera victorieuse. Lorsque je fus mort, les cordeliers vinrent pour faire mes funérailles, mais un ange noir leur cria : laissez-moi ma proie, je dois l'emporter dans les enfers, avec les malheureux qui sont sous ma domination ;

parce qu'il a donné un conseil frauduleux, il m'appartient depuis cet instant. L'absolution est nulle sans le repentir, et on ne sauroit se repentir d'un crime que l'on a intention de commettre, et que l'on commet effectivement. Ce seroit une trop grande contradiction. Ah malheureux que je suis! comme je me débattois, lorsque ce monstre infernal me saisit, en me disant: tu ne croyois peut-être pas que je fusse si bon logicien? Il me porta devant Minos, lequel fit huit tours de sa queue autour de son corps, et après l'avoir mordue, prononça ces mots : celui-ci mérite d'être jetté dans le feu, où la fraude est punie. C'est en conséquence de cet arrêt que j'ai été précipité dans l'endroit où vous me voyez, et quoique vêtu en cordelier, j'y suis déchiré par le désespoir. Lorsqu'il eut fini son discours, la flamme agita sa pointe, et s'éloigna de nous. Nous continuâmes notre route, mon guide et moi, à travers le rocher, jusqu'à l'autre arche du pont qui couvre le neuvième cercle, où sont punis ceux qui ont semé la discorde.

VINGT-HUITIÈME CHANT.

Qui pourroit trouver des couleurs assez fortes pour peindre les tourmens dont je fus alors témoin? Aucune langue ne peut les exprimer, aucun esprit les imaginer. Quand on verroit réunies les armées d'Énée et de Turnus, qui firent couler dans la Pouille des fleuves de sang; ou celles des Carthaginois qui, si l'on en croit Tite-Live, rassemblèrent tant d'anneaux de chevaliers romains à la bataille de Cannes: toutes les horreurs que la guerre entraîne, ne seroient rien en comparaison de celles que j'apperçus dans ce neuvième abîme. Un damné, fendu depuis le haut jusqu'en bas, vint à nous. Ses entrailles étoient à découvert. Pendant que j'avois les yeux sur lui, il me regardoit, et avec ses mains il s'arrachoit la poitrine, en disant: voyez comme Mahomet est défiguré; Aly marche devant moi; il a le visage balafré depuis le menton jusqu'au front. Tous ceux qui m'entourent ont été de leur vivant des auteurs de scandale et de crimes. C'est en punition de ces crimes qu'ils sont ainsi mutilés. Nous sommes poursuivis ici par un diable qui nous taille en pièces avec le tranchant de son sabre. Puis

il nous fait rentrer chacun dans notre rang, et quand nous avons fait le tour de ce cercle affreux, il renouvelle sur nous le même châtiment; car nos blessures sont fermées avant que nous repassions devant lui. Mais apprenez-moi qui vous êtes? Vous vous amusez sans doute sur ce pont, pour retarder de quelques momens les supplices auxquels vous avez été condamné. Virgile répondit: celui à qui vous parlez n'est point mort, et n'est ici pour aucun crime. Mais il faut que moi qui suis mort, je le conduise par tous les cercles de l'Enfer, pour lui en donner une pleine connoissance. Plus de cent damnés qui écoutoient ce discours s'arrêtèrent pour m'examiner. Leur étonnement suspendoit leurs souffrances. Mahomet avant de nous quitter m'adressa ces mots: vous qui reverrez dans peu les climats que le soleil éclaire, ne manquez pas de dire au père Doleim, que s'il ne veut pas me suivre ici bientôt, il faut qu'il se munisse d'armes et de vivres; car s'il se laisse enfermer par les neiges, les Novarois remporteront sur lui la victoire: ce qui leur seroit difficile autrement. Ensuite il disparut. Un autre damné qui avoit la gorge percée, le nez et une oreille coupés, resta pour me considérer; il ouvrit sa bouche ensanglantée, et

proféra ces paroles : ô vous ! qui n'êtes ici pour aucun crime, et que je me souviens d'avoir vu en Italie, rappellez-vous de Pierre de Medicina, lorsque vous reverrez la plaine qui est entre Verceilles et Maracabo; faites savoir aux deux principaux magistrats de Fano, Guido et Angiolello, que si ma prédiction s'accomplit, ils seront bientôt massacrés auprès de la Catolica, par la trahison d'un perfide tyran. Jamais Neptune, depuis l'île de Chypre jusqu'à celle de Majorque, n'a vu commettre un pareil forfait, ni par les pyrates, ni par les Turcs de l'Archipel. Ce traître qui n'a qu'un œil, commande dans Fano, ville funeste, qu'un de ceux qui sont avec moi, voudroit n'avoir jamais connue. Il les invitera à un festin, mais ils n'auront besoin ni de vœux ni de prières, pour éviter la tempête dont ils auroient pu être maltraités à leur retour au passage de Socara ; car ils finiront là leurs jours. Je lui répondis : si vous voulez que je porte là-haut de vos nouvelles, dites-moi, je vous prie, quel est celui qui est si fâché d'avoir connu la ville de Fano ? Dans l'instant il mit la main sur la bouche d'un de ses compagnons, et la lui ouvrit. Le voici, me dit-il ; mais il ne lui est pas possible de parler. C'est Curion qui détermina César à passer le Rubi-

con, en lui disant : qu'il est dangereux à un général d'hésiter à combattre. Ah! qu'il me parut effrayant! Sa langue étoit coupée jusqu'au fond du gosier, parce qu'il avoit donné ce conseil téméraire. Alors un damné à qui il manquoit les deux poings, et qui avoit le visage couvert de sang, se mit à crier : souvenez-vous aussi de Mosca, je vons en conjure. C'est moi qui ai dit un jour: quand l'épée est tirée, il faut jetter le fourreau. Je fus la cause des désordres de la Toscane. J'ajoutai, et de la destruction de ta famille. Cet infortuné voyant par ma replique que je le connoissois, s'enfuit comme un insensé. Je restai pour regarder cette troupe malheureuse, et je vis des choses qui me font horreur à raconter, et que je n'oserois avancer sans preuves, si je n'avois pour garant le témoignage de ma conscience. Je vis, et il me semble le voir encore, un corps marcher sans tête. Il la tenoit à la main comme on porte une lanterne; il nous regardoit en disant: hélas! que je suis malheureux! Sa tête enflammée éclairoit le reste de son corps; la même ame conduisoit l'un et l'autre. Comment cela se peut-il faire? Dieu seul le sait. Lorsqu'il fut arrivé vis-à-vis du pont sur lequel nous étions, il leva ses bras, et approcha de nous sa tête, pour nous parler de plus

près. Il me dit : homme vivant, qui venez visiter les morts, soyez témoin de mes souffrances. Voyez s'il y en eut jamais de semblables. Afin que vous portiez de mes nouvelles dans le monde, il faut que vous sachiez que je suis Bertrand de Bornio. C'est moi qui donnai de mauvais conseils au roi Jean. Je fis révolter le fils contre le père. Architophel n'en donna pas de plus perfides pour brouiller Absalon avec David. Comme j'ai mis la division entre des personnes si étroitement liées par le sang, je porte ma tête séparée de mon corps. C'est ainsi que mon châtiment égale mon forfait.

VINGT-NEUVIÈME CHANT.

La foule des damnés, et l'horreur des supplices que je voyois, pénétroient mon ame. Mes yeux n'étoient plus occupés qu'à verser des larmes. Virgile me dit : pourquoi fixez-vous ainsi votre vue sur ces ombres mutilées ? Vous n'en avez pas usé de même dans les autres cercles. Vous auriez bien de la peine à supputer le nombre de ces misérables, car le dixième cercle a vingt-deux mille de circuit. Déjà la lune est sur son déclin. Le temps qui nous reste est court ; et nous avons encore plus de choses à voir que vous ne pensez. Je lui répondis : si vous connoissiez le motif qui m'afflige, vous ne seriez pas surpris de l'état où je suis. Je sais, à n'en pouvoir douter, que cet abîme renferme quelqu'un de ma famille, qui pleure ici ses crimes. Virgile me dit : songeons à d'autres choses. Laissez-là votre parent. Je l'ai vu au-dessous du pont, qui vous regardoit avec un geste menaçant. J'ai entendu qu'on le nommoit Gery de Bello. Vous étiez alors si occupé à examiner Bertrand, qui défendit le château d'Alta Sorte, qu'il a disparu sans que vous y ayez pris garde. Je répondis :

Sa mort violente n'est pas encore vengée par ceux qui auroient dû partager son affront : c'est ce qui l'irrite contre moi. Il s'est caché sans vouloir me parler, et je ne puis m'empêcher de le plaindre. Nous causions ainsi, lorsque nous arrivâmes à l'endroit du pont, d'où l'on auroit pu découvrir le fond de ce dixième cercle, si les ténèbres nous l'eussent permis. Là, des cris lamentables me percèrent les oreilles. Je les bouchai pour ne rien entendre. Ce gouffre présentoit des objets bien affligeans. On y voyoit rassemblées toutes les infirmités humaines les plus douloureuses et les plus dégoûtantes. Les hôpitaux de Valdichiant, les marais de Toscane et de Sardaigne ne présentent pas en été un spectacle plus affreux. Quand nous y fûmes descendus, je vis plus clair, et fus témoin des supplices que la justice vengeresse de Dieu fait souffrir aux faussaires. Je ne crois pas que la désolation fut plus grande dans l'île d'Égine, lorsqu'un poison répendu dans les airs emporta tous les habitans, et fit périr jusqu'aux moindres vermissaux. C'est cette île qui, dans la suite, à ce que disent les poëtes, fut repeuplée par des œufs de fourmis. Je vis dans cet abîme des malheureux entassés les uns sur les autres ;

nous y marchions à pas lents, et sans parler, nous étions attentifs à considérer des malades qui pouvoient à peine se remuer. J'en vis deux adossés l'un contre l'autre. Une lèpre affreuse les couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils se déchiroient cruellement, ne pouvant résister à l'incurable démangeaison qui les tourmentoit. Mon maître dit à l'un d'eux : ô vous! qui vous écorchez ainsi vous-mêmes, comment vos mains peuvent-elles suffire à cette inutile et cruelle occupation? Apprenez-moi, je vous prie, s'il se trouve parmi vous quelqu'Italien? Nous sommes l'un et l'autre de cette nation, répondit l'un d'eux en pleurant. Mais vous, qui nous faites cette question, dites-nous qui vous êtes? Je suis un mort, répondit Virgile, et je descends avec cet homme vivant de cercle en cercle, pour lui montrer l'Enfer. Ces deux misérables se séparèrent l'un de l'autre, pour me considérer. D'autres damnés, qui avoient entendu Virgile, en firent autant. Mon maître s'approcha de mon oreille et me dit: demandez-leur tout ce que vous voudrez. Je lui obéis. S'il vous reste, leur dis-je, quelque souvenir de ce que vous étiez dans le monde, ne me cachez pas de quelle famille vous êtes sortis. Que vos tourmens ne vous

empêchent point de vous découvrir à moi. L'un d'eux répondit : je suis de la ville d'Arezzo. Albero de Sienne me fit brûler vif; mais la cause de ma mort n'a pas été celle des peines que j'endure. Il est vrai que je lui dis par plaisanterie que je possédois le secret de m'élever dans les airs avec des aîles. Comme il avoit beaucoup de curiosité et peu d'esprit, il exigea de moi que je lui fisse part de cette découverte ; et parce que je ne pus faire de lui un autre Dédale, il me fit condamner au feu par l'évêque de Sienne, dont on le disoit fils. Mais Minos, dont les jugemens sont sans appel, m'a fait précipiter dans ce dixième abîme, le plus profond de tous, pour avoir professé dans le monde l'alchymie. Je dis à Virgile : y eût-il jamais une nation plus vaine que la Siennoise! Les Français ne le sont pas tant, à beaucoup près. L'autre lépreux entendant mes propos, répondit : vous pouvez en excepter Stricca, ce grand économe. Nicolo, qui le premier apporta la mode des épices les plus recherchées. N'oubliez pas le convive bachique de Caccia, lequel, après s'être ruiné, perdit l'esprit en cherchant la pierre philosophale. Mais si vous voulez savoir quel est celui qui vous dépeint ainsi les Siennois, regar-

dez-moi bien, et vous reconnoîtrez l'ombre de Cappoccio. C'est moi qui, par les secrets de l'alchymie ai su falsifier la monnoie. Vous devez vous souvenir que je fus très-habile pour la transmutation des métaux ; et l'on eut pu m'appeller le singe de la nature.

TRENTIÈME CHANT.

LORSQUE Junon, jalouse de Sémélée, fit tomber les traits de sa vengeance sur les Thébains, Athalante devint si furieux que voyant arriver sa femme qui portoit ses deux enfans dans ses bras, il se mit à crier : voici la lionne et les lionceaux ; tendons les filets. A l'instant il prit Léarque, un de ses fils, le mit en pièces et l'écrasa contre un rocher. Sa femme se précipita dans la mer avec son autre enfant. Quand la fortune irritée de l'orgueil des Troyens eut détruit leur empire et fait périr le roi Priam, la malheureuse Hécube voyant sa fille Polixène morte, et le corps de son fils Polidore étendu sur le sable, fit retentir les airs d'affreux hurlemens. Mais, ni les furies de Thèbes, ni celles de Troye ne commirent jamais tant de cruautés qu'en exerçoient deux ombres nues et décharnées que j'apperçus alors. Elles couroient après les malheureux qu'elles rencontroient, et les mordoient comme des chiens enragés. L'une d'elles se jetta sur Capoccio, le prit par le cou, le traîna et le précipita dans le fond de l'abîme. Celui qui étoit de la ville d'Arezzo resta tremblant et me dit : ce forcené, qui déchire

chire ainsi tout le monde, est Jean Schicci. Puisqu'il vous a épargné, lui dis-je, faites-moi connoître, avant que nous sortions d'ici, quelles sont les ombres que je vois. Il me répondit: voici l'ame de l'incestueuse Mirra qui brûla d'amour pour son père, et usa de supercherie pour satisfaire sa passion. Cette autre, qui se promène près d'elle, fit un faux testament pour s'approprier la plus belle jument d'un haras. Lorsque ces deux furieux, sur lesquels j'avois fixé les yeux, furent passés, je donnai un coup-d'œil sur les autres damnés, et j'en vis un fait à-peu-près comme un luth; il n'avoit qu'une cuisse. L'hydropisie faisoit paroître son visage décharné en comparaison du reste de son corps. Il avoit toujours la bouche ouverte, à cause de la soif dont il étoit tourmenté. Il nous dit: vous qui n'éprouvez ici aucun supplice, voyez la misère où est plongé maître Adam. J'ai vécu dans l'abondance, aujourd'hui, hélas! je ne soupire qu'après une goutte d'eau. Les ruisseaux qui tombent du mont Cazantin jusques dans la rivière d'Arno, et qui forment des cascades si agréables, sont toujours présens à mes yeux, et c'est ce qui redouble ma peine. Mon tourment s'accroît par le souvenir du lieu où j'ai péché; car c'est

là qu'est situé le village de Romena, où j'ai fait de la fausse-monnoie avec l'empreinte de S. Jean-Baptiste. C'est pour ce crime que je fus brûlé ; mais, si j'étois assez heureux pour appercevoir ici l'ame de Guido ou d'Alexandre, ou celle de leur frère Aginolfo, je ne donnerois pas pour toutes les eaux de la fontaine de Branda, le plaisir de les voir souffrir avec moi. Une de ces ames est déjà dans ces lieux, à ce que disent les ombres impitoyables qui nous environnent. Je ne sais si leur rapport est vrai ; mais quand cela seroit, je ne puis, hélas ! me remuer. S'il m'étoit possible de faire un pas par siècle, je me serois déjà mis en chemin pour la chercher dans cette foule de damnés. Quoique ce cercle ait onze mille de circuit, il n'a pas plus d'un demi-mille de diamètre. C'est pour avoir obéi à ces traîtres, que je suis ici. Ils m'engagèrent à frapper des florins qui avoient les trois quarts d'alliage. Je lui dis : qui sont ces deux misérables liés et étendus à votre droite ? Il me répondit : lorsque je tombai dans ce précipice, je les y trouvai. Ils sont toujours dans la même place, et je crois qu'ils n'en sortiront jamais. L'un est la femme de Putiphar, qui accusa faussement Joseph ; l'autre est le fourbe Sinon, ce Grec qui trompa les Troyens.

Ils ont une fièvre si ardente, qu'ils infectent par leur puanteur. L'une de ces ombres choquée sans doute de ce propos lui donna un coup de poing sur le ventre qui retentit comme un tambour. Maître Adam lui répliqua par un soufflet, en lui disant : quoique la pesanteur de mes membres semble m'en ôter le mouvement, j'ai encore le bras assez fort pour me venger. L'autre répartit : lorsque tu fus conduit au bûcher, tu n'avois pas le bras si libre ; mais, en revanche, il étoit assez vigoureux pour fabriquer de la fausse-monnoie. L'hydropique reprit : tu dis vrai ; mais tu ne fus pas si véridique quand tu fus appellé en témoignage à Troye. Sinon lui dit : si j'ai accusé faux, tu as fait pis ; tu as falsifié les sequins. Je suis ici pour une seule faute, et toi, pour plus de crimes que tous les autres damnés ensemble. Souviens-toi, parjure, répartit l'hydropique, du cheval de bois, qui a diffamé ton nom à jamais. Ton crime est connu de tout l'univers. Le Grec répliqua : la soif qui te dévore et l'eau croupie qui te gonfle jusqu'aux yeux, sont des témoins infaillibles de ton crime. Le faussaire répondit : ta langue ne peut que médire, telle est ton inclination ; mais si je suis tourmenté de la soif, l'eau qui me remplit

n'est rien près du mal de tête brûlant qui te consume. Quand on te feroit boire toute la fontaine où Narcisse se mira, tu ne cesserois de parler à tort et à travers, et on ne te guériroit jamais de ton délire. J'étois entièrement occupé de cette querelle, quand Virgile me dit : que faites - vous - là ? Pouvez - vous vous amuser de ces propos ? Je me retournai de son côté et je baissai les yeux en rougissant, n'osant m'excuser. Mon trouble me justifia. Mon maître reprit : un moindre repentir effaceroit une plus grande faute. Je n'y pense plus ; mais dorénavant, j'aurai toujours les yeux sur vous, et je vous empêcherai de prêter l'oreille à de pareilles disputes, qu'il est honteux d'écouter.

TRENTE-UNIÈME CHANT.

VIRGILE qui avoit causé mon trouble rendit ainsi le calme à mes esprits. Ses paroles firent sur moi le même effet que produisoit la lance d'Achile qui, selon les poëtes, pouvoit seule guérir les blessures qu'elle avoit faites. Nous sortîmes de ce dernier cercle en gardant le silence. L'obscurité nous empêchoit de rien distinguer. J'entendis un cor-de-chasse, dont le son effrayant perçoit les oreilles. Les trompettes de Rolland ne retentissoient pas si fort après la défaite de Charlemagne. Je marchai du côté d'où venoit ce bruit. Je crus voir dans l'éloignement plusieurs tours élevées, et je dis à mon maître : apprenez-moi, je vous prie, dans quel pays nous sommes? Il me répondit : comme vous ne faites encore que de sortir des ténèbres, votre imagination vous grossit les objets ; mais plus vous approcherez, plus vous reconnoîtrez votre erreur. Ensuite il me prit par la main et me parla ainsi : sachez que ce ne sont pas-là des tours que vous voyez ; mais des géants qui sont tous, depuis le nombril jusqu'en bas, dans des puits qui occupent le centre du huitième cercle. Dès que le brouil-

lard se dissipe, on apperçoit des objets que les vapeurs déroboient à la vûe. De même, à mesure que j'approchois, mon erreur cessoit, mais la peur s'emparoit de mon ame. Comme le château de Montereggion, placé sur une haute montagne, cache dans les cieux sa tête couronnée de tours; ainsi s'élevoient hors des puits ces géants, dont la taille étoit énorme, quoiqu'ils n'en laissassent voir que la moitié, parce que Jupiter les menace encore du haut des cieux, lorsqu'il fait gronder son tonnerre. J'appercevois déjà distinctement le visage, les épaules et la poitrine de l'un de ces monstres. La nature fit sagement de détruire cette espèce, et d'ôter ainsi à Mars les ministres de ses fureurs. Les gens sensés la trouveront en cela plus juste et plus raisonnable que si elle s'étoit repentie d'avoir produit les éléphans et les baleines; car, lorsque la méchanceté est jointe au pouvoir, rien ne peut lui résister. La tête de ce géant me parut aussi grosse et aussi ronde que la boule du dôme de S. Pierre de Rome. Ses membres étoient à proportion. La seule moitié de son corps qu'on voyoit à découvert étoit d'une telle hauteur, que trois des plus grands hommes de Frise, l'un sur l'autre, n'auroient pu, du bord du puits, atteindre à

sa chevelure. Ce monstre farouche nous appercevant, se mit à crier : Raphel-Maï-Amech-Zabi-Almi. Mon guide lui dit : ame insolente, tu ferois mieux de t'amuser avec ton cor-de-chasse. Tu peux t'en servir pour exhaler ta fureur, lorsque la colère t'agite. Tâte autour de ton cou le cable qui le tient suspendu. Il vient de se faire connoître, me dit Virgile ; c'est Nembrod qui, par son ambition, a causé dans le monde la confusion des langues. Laissons-le-là, nous lui parlerions inutilement ; comme son langage n'est entendu de personne, il n'entendroit pas le nôtre. Nous continuâmes notre route en tournant à gauche, et nous n'étions pas à une portée de flêche, lorsque nous rencontrâmes un autre géant encore plus monstrueux. Il avoit les mains liées derrière le dos avec une chaîne qui, depuis son cou jusqu'en bas, faisoit cinq fois le tour de son corps. Mon guide me dit : ce monstre superbe eut l'audace de défier le grand Jupiter ; c'est pour cela qu'il est traité de la sorte. Il se nomme Éphialte. Il se distingua par ses exploits, lorsque les géants voulurent détrôner les dieux ; mais il ne peut aujourd'hui faire aucun usage de ses forces. Je lui répartis : je desirerois, s'il étoit possible, que mes yeux fussent témoins

de la grandeur prodigieuse de Briarée. Il me répondit: vous verrez près d'ici Antée. J'entends déjà sa voix. Il est en liberté, et nous portera lui-même dans le plus profond des Enfers. Celui que vous voulez voir est beaucoup plus loin. Il est lié et ressemble parfaitement à Éphialte, si ce n'est que son visage paroît encore plus féroce. Dans ce moment, Éphialte se remua. Le mouvement qu'il fit, ébranla tout l'Enfer. Il n'y eut jamais de tremblement de terre aussi violent. Alors je craignis plus que jamais la mort. Je l'envisageois comme assurée, mais heureusement j'apperçus ses chaînes. Nous avançâmes et je vis Antée. Son corps, sans compter sa tête, sortoit du puits de la hauteur de dix brasses. O vous! lui dit Virgile qui, dans cette heureuse vallée que Scipion a rendu célèbre par la défaite d'Annibal, remportâtes la victoire sur tant de lions, et qui seriez resté vainqueur des enfans de la terre, du moins on le croit, si vous vous étiez trouvé à cette guerre fameuse que vos frères eurent à soutenir, descendez-nous là-bas, je vous conjure. Nous sommes curieux de voir les glaçons que le Cocyte renferme. Ne nous obligez pas de nous adresser à Titie ou à Tiphée. L'un et l'autre

peut nous accorder ce que nous espérons de vous; ainsi daignez vous baisser. Cette action peut vous rendre encore fameux dans le monde; car celui que j'accompagne est vivant et compte vivre long-temps encore, si le fil de ses jours s'étend jusqu'au terme ordinaire de la vie. Dans l'instant, Antée prit Virgile entre ses grands bras, qui jadis serrèrent si fort Hercule. Virgile me portoit déjà dans son sein, ensorte que nous ne formions qu'un groupe. Comme la tour de Carisande, à Bologne, semble pencher, lorsqu'un nuage passe au-dessus d'elle, celui qui la regarde dans ce moment croit qu'elle va l'écraser. Tel me parut Antée, lorsqu'il se baissa. J'avoue que j'aurois bien voulu pour lors avoir pris une autre route; mais il nous posa doucement dans le fond de l'abîme qui engloutit jadis Lucifer et Judas. Il ne resta pas long-temps dans cette posture. Il se releva bientôt, comme le grand mât d'un navire.

TRENTE-DEUXIÈME CHANT.

Qui pourroit jamais trouver des expressions assez fortes, assez terribles pour décrire l'épouvantable cachot où nous descendîmes? Il soutient tous les autres; ce n'est pas sans timidité que j'entreprends même de le dépeindre. Ce projet est bien difficile pour une langue qui ne fait encore que balbutier. Muses, qui avez prêté votre secours au divin Amphion pour bâtir, aux accords de sa lyre, les murs de Thèbes, inspirez-moi des sons qui rendent, avec vérité, les horreurs que j'ai vues! O malheureux! plus malheureux que tout ce qui a jamais été créé, vous seriez moins infortunés sans doute, si le sort vous eût fait naître au rang des animaux. Lorsque nous fûmes posés par le géant dans cette prison obscure, je regardois encore la hauteur des murs qui l'entouroient, soudain j'entendis une voix qui me dit: prends garde d'écraser avec tes pieds la tête de tes frères. Je me retournai, et j'apperçus devant moi un lac qui me parut n'être qu'une glace, et qui n'avoit nulle apparence d'avoir jamais été liquide. Les eaux du Danube et du Tanaïs n'ont jamais été si condensées dans le plus fort hiver.

Si les montagnes de Tabernig et de Piétrapana tomboient sur ce lac, leur chûte n'entraîneroit pas même les bords de ces glaçons. Tel qu'on voit les grenouilles montrer la tête sur la surface d'un marais, lorsque par leurs tristes croassemens elles étourdissent la bergère qui s'amuse à glaner : tel étoit un millier d'ombres enfoncées dans la glace jusqu'au cou ; là elles claquoient des dents et imitoient le bruit du bec des cicognes. Elles avoient la tête baissée ; leurs lèvres livides, et leurs regards fixes exprimoient la rigueur du froid qu'elles enduroient. J'apperçus à mes pieds deux d'entr'elles étroitement unies ensemble : apprenez-moi, leur dis-je, qui vous êtes, et pourquoi vous vous serrez ainsi. Dans l'instant elles jettèrent les yeux sur moi, ils étoient remplis de pleurs ; mais la gelée arrêtoit leurs larmes entre leurs paupières. Bientôt la colère les transporta ; elles commencèrent à se heurter la tête l'une contre l'autre, comme font les béliers. Une autre ombre qui avoit perdu par le froid ses deux oreilles, nous dit : pourquoi prenez-vous tant de plaisir à nous voir souffrir ? Si vous êtes curieux de savoir quels ont été ces deux misérables, apprenez qu'ils étoient frè-

res, et tous deux fils d'Albert, seigneur de la vallée qu'arrose le fleuve de Bizentio. Quand vous parcourreriez tout ce cercle, vous ne trouveriez pas d'ombres plus criminelles que celles que je vous nomme, pas même celle de Modetès, que le roi Artus son père fit mourir de sa propre main; pas même celle de Focaccia, qui tua son oncle; pas même celle dont la tête m'empêche de voir ce qui m'environne. Si vous êtes Toscan, vous n'ignorez pas les crimes de ce dernier; mais comme je ne puis vous parler long-temps, sachez que je suis Camiscion de Pazzi, et que j'attends Carlin, qui bientôt viendra me joindre ici. Nous le quittâmes. Je tournai mes yeux d'un autre côté, et j'apperçus mille autres esprits qui, tourmentés du froid, retiroient leurs lèvres et montroient les dents comme les dogues. Je frémis encore quand je me représente l'horreur de ces glaçons. A mesure que j'avançois, mon tremblement augmentoit, et je me sentois pénétré de cette gelée éternelle. Je ne me souviens plus si ce fut volontairement ou par hasard, mais en passant au milieu de ces têtes, je donnai de mon pied dans le visage d'une ombre, qui se mit à crier: pourquoi me traites-tu de la sorte? Veux-tu

redoubler le châtiment dû à ma trahison ? Je dis à mon maître : attendez un moment, je vous prie, car je veux savoir quel est celui-ci. Je demandai à cette ombre, qui lançoit sur moi des regards de colère : qui es-tu donc, toi qui me parois si furieux ? Qui es-tu toi-même ? me répliqua-t-elle. Viens-tu dans ces lieux pour nous insulter ? Tu n'oserois en user de même si j'étois en vie. Je suis vivant, lui répondis-je, et tu devrois en être charmé, si tu étois sensible à la gloire ; car je puis insérer ton nom dans mes écrits. Il me répartit : ce n'est point là ce que je desire. Retire-toi, et n'augmente pas mes peines. Ton badinage est ici hors de saison. Alors je le pris par le chignon du cou, et lui dis : tu me diras ton nom, ou je ne te laisserai pas un cheveu. Il s'écria : tu n'y gagneras rien ; je ne te dirai jamais qui je suis, quand je devrois perdre mille fois la tête. Cependant je le tenois toujours par la chevelure, et déjà je lui en avois arraché une partie, il aboyoit comme un chien, sans lever les yeux, lorsqu'une autre ombre se mit à crier : qu'as-tu Becca ? n'est-ce pas assez de t'entendre grelotter sans cesse, faut-il encore t'entendre japper ? Quel est donc le diable qui te possède ? Je continuai, et dis à Becca : je ne me soucie plus que tu parles,

maudit traitre ; car, à ta honte, je porterai dans le monde des nouvelles de ton châtiment. Va-t-en, me dit-il, et raconte de moi tout ce que tu voudras ; mais n'oublie pas de faire mention de celui qui a été assez hardi pour me nommer. Il pleure ici le crime qu'il a commis en recevant de l'argent des Français, pour payer sa perfidie. Tu peux dire : j'ai vu Bozio de Douera dans l'abîme où les traîtres sont plongés dans la glace. Si l'on te demande quels sont les autres, qui sont relegués dans ces lieux, tu vois près de toi l'abbé de Valembrosa, de la maison de Beccaria, à qui les Florentins ont fait trancher la tête. Plus loin tu verras Jean Soldanieri avec Ganelon et Tribadello, qui par trahison livra les portes de Faenza à Jean de Pas. En le quittant, j'apperçus deux misérables couchés l'un sur l'autre. Celui qui étoit dessus dévoroit le crâne de son compagnon, avec la même avidité qu'une bête féroce dévore sa proie. C'est ainsi que Tidée, en fureur, rongeoit la tête de Ménalippe. O vous! lui dis-je, dont la conduite me paroît si barbare, apprenez-moi la raison de tant de cruauté, si votre vengeance est fondée, je vous promets que, dès que je serai de retour sur la terre, je vous rendrai justice, ou j'aurai perdu l'usage de la parole.

TRENTE-TROISIÈME CHANT.

Ce damné, laissant échapper cette infâme pâture de sa bouche sanglante, l'essuya avec les cheveux du crâne dont il avoit déjà rongé la moitié, et me dit : vous voulez que je vous instruise de la cause de mon désespoir ; d'y penser seulement, me déchire le cœur. Que sera-ce, si j'en fais le récit ? Mais puissent mes paroles devenir, pour le traître que je dévore, des semences d'infamie, et vous allez me voir parler et pleurer à-la-fois ! Je ne sais qui vous êtes, ni par quels moyens vous êtes descendu jusques dans ces abîmes ; mais en vous écoutant, je crois reconnoître que vous êtes Florentin. Sachez que je suis le comte Ugolin, et celui-ci l'archevêque Roger. Je vais vous apprendre pourquoi je suis si cruel envers lui : il est inutile de vous dire que dupe de ses mauvais desseins, et m'étant confié à lui, je fus saisi et conduit à la mort. Mais peut-être n'avez-vous pas su combien cette mort fut cruelle ? Vous allez m'entendre, et vous saurez quels sont ses forfaits envers moi. Plusieurs fois déjà, par une étroite ouverture, la lune avoit pénétré dans mon affreuse pri-

son, qui depuis mes malheurs fut nommée la tour de la faim (nom qui lui convient peut-être encore, si d'autres infortunés y gémissent), lorsqu'un songe funeste souleva pour moi le voile qui cache l'avenir. Je vis Roger et les seigneurs de sa cour sur la montagne qui se trouve entre Pise et Lucques. Ils chassoient un loup et ses louveteaux. Gualandi, Sismondi et Lanfranchi courroient en avant avec des chiens maigres et pleins d'ardeur. Dans cette courte chasse, le père et les enfans me parurent bientôt harassés, et je crus voir les chiens leur déchirer les flancs avec leurs dents aiguës. M'étant éveillé avant le jour, j'entendis pleurer mes enfans qui étoient avec moi, et qui en dormant me demandoient du pain. Vous seriez bien cruel, si déjà vous n'étiez touché des maux que mon cœur me présageoit. Hélas! si vous ne pleuriez pas, quels malheurs obtiendroient donc vos larmes! Nous étions éveillés; déjà l'heure s'approchoit, à laquelle on avoit coutume d'apporter notre nourriture. Effrayés par nos songes, nous attendions avec impatience. Bientôt j'entendis murer la porte de mon horrible prison.... Je fixe mes enfans sans proférer une seule parole, je ne pouvois pleurer,

et je restai immobile comme un rocher. Pour mes enfans, ils pleuroient, et mon cher petit Anselme me dit : comme tu nous regardes, mon père ! qu'as-tu ? Je ne pleurai point, je ne répondis rien pendant toute cette journée, ni la nuit suivante, ni le jour d'après. Quelques foibles rayons de lumière ayant pénétré jusques dans cette prison douloureuse, je reconnus mon image dans mes quatre enfans qui m'entourroient, alors de désespoir je me mordis les deux mains. Mes enfans s'imaginant qu'une faim extrême me tourmentoit, me dirent tous à la fois : mon père, c'est vous qui nous avez donné cette misérable chair, reprenez-la, et plutôt que de vous dévorer vous-même, nourrissez-vous de vos enfans ? Je me calmai pour ne pas augmenter leur douleur. Tout ce jour-là et le suivant nous gardâmes un silence absolu. Ah terre barbare ! ne devois-tu pas alors t'entr'ouvrir ! Le quatrième jour mon fils Gaddo se jetta étendu à mes pieds, me dit : mon père, secourez-moi, et mourut. Entre le cinquième et le sixième jour, je vis, comme je vous vois, mourir un à un, mes trois autres fils. Ayant ensuite perdu l'usage de la vue, je me traî-

nois à tâtons sur leurs cadavres, et trois jours après leur mort je les appellois encore. Enfin la douleur n'ayant pu m'arracher la vie, je succombai aux horreurs de la faim. En finissant ce récit, Ugolin reprit, avec des yeux féroces, le crâne de son ennemi, et aveç ses dents brisa ses os, comme auroit fait un dogue affamé. Ah Pise ! l'opprobre de toute l'Italie, puisque vos voisins sont si lents à vous punir, plût à dieu que les îles de Cappraya et de Gorgona pussent former une digue à l'embouchure de l'Arno, et fissent tellement gonfler les eaux, que tous vos habitans fussent submergés. Car si le comte Ugolin étoit accusé d'avoir livré vos châteaux, vous ne deviez pas punir ses enfans de sa trahison. Thèbes nouvelle, ne voyez-vous pas que Guiccion, Brigatta, et les deux autres que j'ai nommés, étoient dans un âge trop tendre pour être même soupçonnés d'aucun crime. Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à un endroit où d'énormes glaçons renfermoient une autre troupe de damnés. Ils n'avoient point le visage caché ; ils étoient couchés à la renverse, leurs pleurs retenus ne pouvoient couler; leur douleur ne pouvoit s'exhaler ; elle ren-

controit un obstacle dans leurs paupières; elle s'y renfermoit, et augmentoit leur supplice; leurs larmes gelées formoient un mastic sur leurs yeux. Quoique mon visage fût endurci par le froid, au point que j'avois perdu tout sentiment, je crus néanmoins m'appercevoir d'un violent coup de vent, et je dis à Virgile : qu'est-ce que je sens, mon maître? est-ce que toute vapeur n'est pas ici condensée? Il me répondit: vous arriverez bientôt à l'endroit d'où vous pourrez connoître la cause de ce phénomène. Alors un des damnés qui étoit comme incrusté dans la glace, nous cria : ames perfides, avant que vous vous rendiez au poste qui vous est destiné pour toute l'éternité, ôtez-moi le voile de glace qui m'offusque, afin que la douleur qui me serre le cœur puisse s'évaporer, avant que mes larmes se gelent de nouveau. Je lui répondis : si vous voulez que je vous soulage, dites-moi qui vous êtes? Il me dit : je suis le père Alberigo. C'est moi qui dans un festin donnai le signal d'assassiner mes confrères. Comment, lui dis-je, je ne vous croyois pas encore mort. Il me répartit : ce cercle de Ptolomée a ce privilège, que souvent les ames des traîtres

comme moi y sont précipitées avant qu'Atropos ait coupé le fil de leur vie. Dès qu'un mortel a commis une noire perfidie, un démon s'empare de son corps, et le possède jusqu'à la fin de sa vie. Mais son ame est d'abord précipitée dans l'Enfer. Par exemple, le corps de cette ombre qui me glaçe ici le dos, jouit ençore aujourd'hui de la clarté du jour. Vous devez la connoître, si vous n'êtes parti que depuis peu de ce séjour heureux éclairé du soleil. C'est l'ombre de messire Branca Doria. Il y a déjà plusieurs années que son ame est ici reléguée. Je crois que vous voulez me tromper, lui dis-je, Branca Doria vit encore. Il mange, boit, dort et s'habille, mais comment cela se peut-il ? Michel Zanche, dit-il, n'étoit pas encore arrivé dans l'abîme appellé Malebranché, cet abîme rempli de goudron bouillant, lorsqu'un diable s'empara de son corps et celui d'un de ses parens, complice de sa trahison. Mais il est temps que vous me teniez parole, étendez votre main, et ouvrézmoi les yeux. Je n'en fis rien, et je crus que pour son bien je devois en user ainsi. Ah maudits Gênois! peuple souillé de vices, dont les mœurs sont si dépravées, nation plus per-

fide que toute l'Italie ensemble, puissiez-vous être proscrits de tout l'univers! J'ai vu dans l'Enfer l'un de vos compatriotes, dont le cœur est plus corrompu que celui d'aucun Romain; son ame est plongée dans le Cocyte, pendant qu'il vit parmi vous.

TRENTE-QUATRIÈME CHANT.

VOICI les étendarts du roi des Enfers qui s'avancent vers nous, me dit Virgile ; regardez-les bien, et apprenez à les connoître. Je crus voir à travers un brouillard épais un moulin dont les aîles tournoient au gré du vent. Transi de peur, je me serrai contre mon guide, et je tremble encore de frayeur en l'écrivant. Je distinguai mille ombres renfermées dans ce brouillard ; les unes couchées, les autres debout. Celles-ci montroient leur tête, celles-là leurs talons. Quelques autres formoient un arc avec leur dos courbé jusqu'à leurs pieds. Quand nous eûmes fait quelques pas, mon maître me montra Lucifer, ce diable qui fut autrefois le plus beau des anges ; puis il s'éloigna de moi et me fit rester à ma place, en me disant : voici une autre Dité. C'est ici qu'il faut vous armer d'un nouveau courage. Ne demandez pas, lecteur, si la crainte saisit mon ame. Je ne décrirai pas l'état où je me trouvai ; car tout ce que je pourrois dire n'en sauroit donner une juste idée. J'étois entre la mort et la vie. Je vis l'empereur des sombres contrées s'élever au-dessus de la glace

jusqu'à la moitié du corps. Il me parut d'une taille plus que gigantesque. L'un de ses bras étoit plus long que le corps entier du plus grand des géants. Quelle doit être toute sa personne, si ses membres sont proportionnés! Il étoit sans doute d'une singulière beauté, s'il est vrai qu'il fut aussi béau qu'il est difforme, aujourd'hui. Mais, c'est avec justice qu'il éprouve tous les tourmens imaginables, puisqu'il a osé se révolter contre son créateur. Quelle fut ma surprise, quand j'apperçus en lui trois visages! Celui du milieu étoit blanc et vermeil. Les deux autres qui joignoient celui-ci se réunissoient pour ne former qu'une tête. Le visage qui étoit à droite étoit d'une couleur olivâtre; celui qui étoit à gauche étoit aussi noir que ceux des habitans de l'embouchure du Nil. De dessous chacun de ces visages sortoient deux grandes aîles proportionnées à la taille du monstre. Je ne vis jamais sur mer de si grandes voiles. Ses aîles n'avoient point de plumes; mais elles ressembloient à celles des chauves-souris. Lorsqu'il les agitoit, il en résultoit trois vents différens, qui geloient tout le Cocyte. Ses six yeux répandoient des larmes de sang, qui tomboient sur ses trois mentons. Dans chacune de ses bouches, il avoit un pé-

cheur qu'il mettoit en pièces avec ses dents; ainsi, il faisoit souffrir trois damnés à-la-fois; mais ses morsures n'étoient pas encore ce qu'il y avoit de plus cruel : c'étoit ses griffes avec lesquelles il écorchoit leurs épaules. Virgile me dit : cette ombre que vous voyez plus loin souffre un martyre plus terrible que toutes les autres. C'est Judas Iscariotte ; il a la tête en bas et les pieds en haut ; il les agite sans cesse. En voici deux autres qui ont aussi la tête en bas. Voyez-vous celui qui est pendu, et qui a le visage si noir? c'est Brutus. Regardez comme il se démène sans rien dire. L'autre qui est si gros, est Cassius. Mais la nuit s'approche; il est temps que nous quittions ces lieux, où il ne nous reste plus rien à voir. Je me jettai alors au cou de Virgile qui saisit le moment que Lucifer eut assez étendu ses aîles pour s'accrocher à ses côtés velus, et grimper de poil en poil entre cette toison épaisse et les glaçons. Quand nous fûmes parvenus à ses reins, mon guide tourna la tête où il avoit les pieds ; puis il continua à se servir du poil de Lucifer, comme d'échelons. Je crus alors retourner en Enfer. Tenez-vous bien à cette échelle, me dit le poëte ; c'est l'unique route pour sortir de cet abîme affreux. Quand nous fûmes arrivés

vis-à-vis d'un rocher qui nous présentoit une issue, nous nous y jettâmes, et lorsque nous l'eûmes traversé, Virgile me fit asseoir sur le bord. Il m'avoit tendu la main pour y arriver. Je regardai autour de moi. Je croyois voir encore Lucifer, comme je l'avois laissé; mais je le vis les jambes en haut. Je laisse à penser si j'étois troublé. Levez-vous, me dit bientôt après mon maître; il y a déjà deux heures et demie que le soleil éclaire l'univers. La route qui nous reste à faire est longue et pénible. Effectivement, nous n'étions pas dans une promenade aisée, c'étoit une sombre caverne, où il étoit bien difficile de marcher. Je dis à Virgile: mon maître, avant que je quitte le séjour des ténèbres, permettez-moi de vous faire trois questions. Où est la glace que nous avons vue? Pourquoi Lucifer se tient-il à présent les pieds en haut, et la tête en bas? Comment le soleil, en si peu de temps, a-t-il rempli sa carrière? Il me répondit: vous vous imaginez encore être au-delà du centre des Enfers; nous y étions, lorsque je me suis attaché au poil de Lucifer, dont le corps fait l'axe de l'univers; mais quand j'ai traversé cette caverne, vous avez passé le centre du monde. Vous êtes à présent à l'antipode de la Judée,

où l'homme-dieu, qui naquit et vécut sans péché, a perdu la vie. Ici l'on jouit de la clarté du jour, lorsqu'il est nuit dans l'autre hémisphère. Lucifer, dont le poil nous a servi d'échelle est encore dans la même attitude où il a toujours été. Il n'a point changé de posture; mais vous avez changé de séjour. C'est par les antipodes qu'il a été précipité du ciel, la tête la première. C'est pour cela qu'il vous paroît les pieds en haut. La terre épouvantée de sa chûte s'entr'ouvrit, et la mer prit sa place. Nous sommes en ce lieu aussi éloignés du centre, que le centre l'est de la partie inférieure des Enfers, qui ne peut être mesurée par la vue, mais dont on peut seulement juger par le bruit terrible du torrent qui s'y précipite. Nous continuâmes, mon guide et moi, à marcher dans une route déserte; enfin, nous découvrîmes par une ouverture le spectacle charmant qu'offre aux yeux le firmament, et nous fûmes assez heureux pour appercevoir la clarté des astres.

Fin de l'Enfer.

FIN DU TOME PREMIER.

